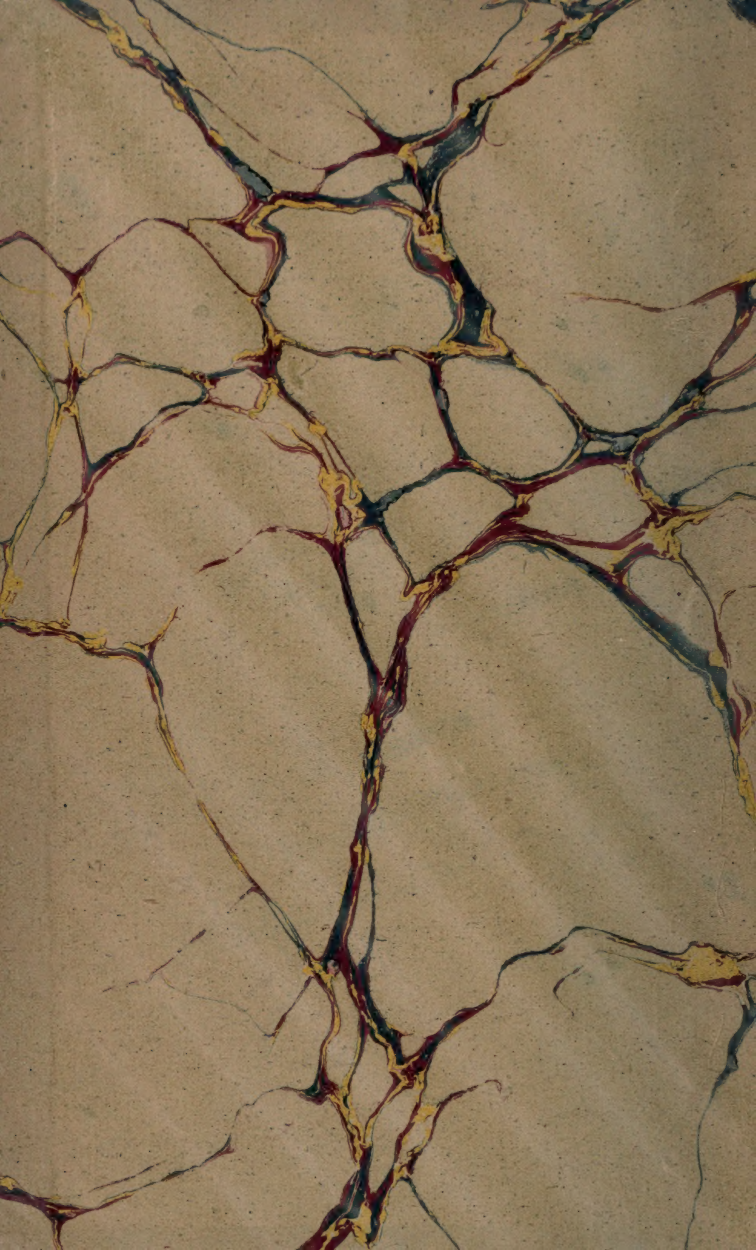
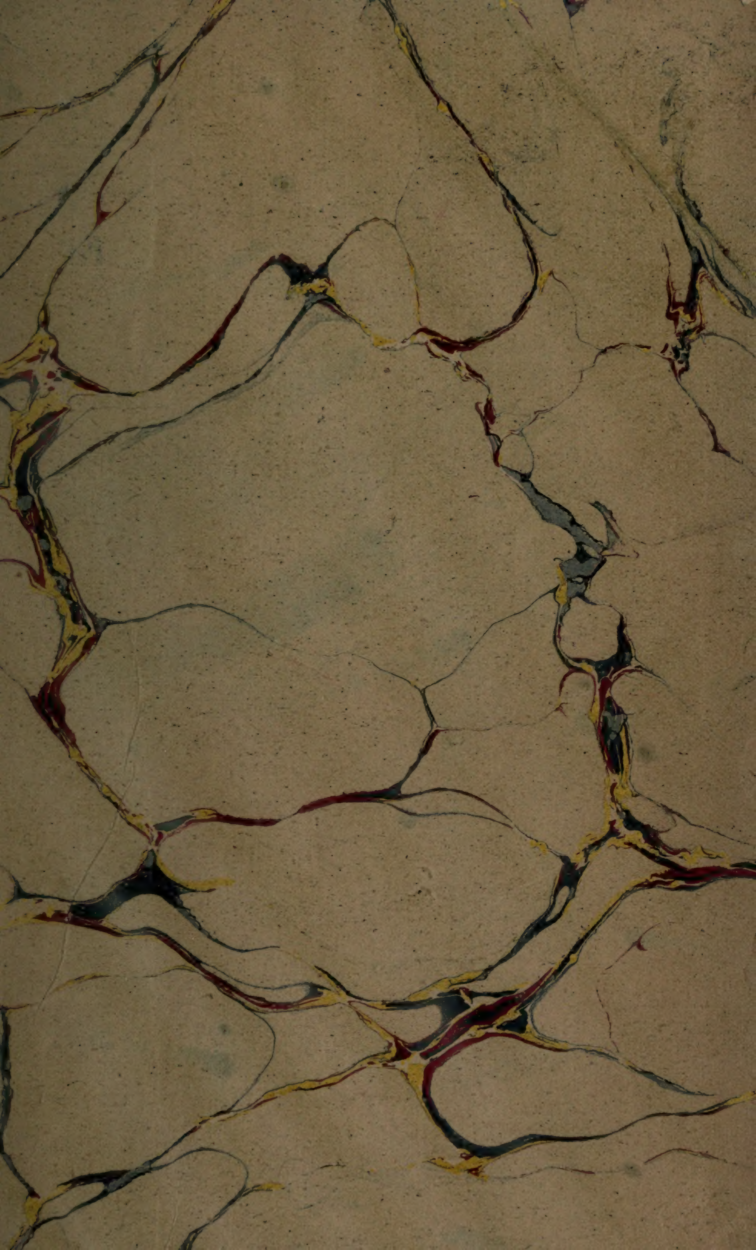






MÉMOIRES

D'UN PETIT HOMME

Ce volume a été déposé au ministère de l'intérieur (section de la librairie) en janvier 1905.

DU MÊME AUTEUR

Silhouettes d'humbles. (Librairie Perrin.)

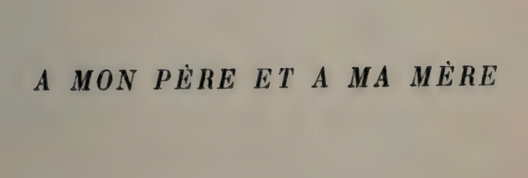
PARIS. TYP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 7341.

PAUL RENAUDIN

MÉMOIRES
D'UN PETIT HOMME



PARIS
LIBRAIRIE PLON
PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
8, RUE GARANCIÈRE — 6e



A MON PÈRE ET A MA MÈRE

MÉMOIRES
D'UN
PETIT HOMME

I

COMMENT JE FUS INITIÉ A LA QUESTION SOCIALE

Ma mère était une sainte femme, et pleine d'un bon sens à la fois solide et fin. Elle ne passait pas beaucoup de temps dans les confessionnaux ou les sacristies, et déplorait souvent, avec une humilité charmante, la sécheresse de son âme rebelle aux élans spirituels, ou inapte à comprendre les joies mystérieuses qui avaient inondé certaines âmes de saints. Mais ses œuvres parlaient à Dieu pour elle. L'oisiveté de l'esprit lui était aussi inconnue que celle des mains, et ses journées s'écoulaient comme une prière que

les heures venaient varier sans l'interrompre jamais.

Quand je fus assez grand pour la comprendre et la juger — hélas ! ce fut un moment bien court, hâté même, je crois, par l'approche de la mort qui ouvrit tout à coup mes yeux d'enfant — elle m'apparut comme un vase où les vertus chrétiennes et les vertus humaines mélangeaient leurs parfums en un encens exquis, qui ravissait le cœur des hommes en même temps qu'il devait être d'agréable odeur au Très-Haut; et depuis ce moment, chaque fois que mon souvenir évoquait la chère image pour l'entretenir solitairement (avec un regret cuisant et presque un reproche que je me faisais de ne pas l'avoir connue plus tôt), elle était toujours accompagnée pour moi de la parole du Livre qui semblait la dépeindre tout entière : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu. » Ma mère avait eu le cœur pur, et certainement elle voyait Dieu.

Tout humble qu'elle fût, ou qu'elle voulût paraître, devant les gros livres qui tapissaient les murs de la bibliothèque de mon père, elle s'occupait beaucoup de notre éducation, à mes frères et à moi. Elle critiquait peu, par égard

sans doute pour mon père, l'instruction que nous recevions dans nos écoles, mais je me figure qu'elle la goûtait peu aussi et qu'elle en apercevait surtout les lacunes. Elle s'attachait à les combler par tout ce qu'elle nous disait ou nous faisait faire avec elle. Quand, le soir, nous nous plaisions à étaler devant elle, avec un orgueil d'autant plus frotté de malice que nous la croyions ignorante, notre petit bagage de savoir tout frais acquis, elle faisait semblant de nous admirer beaucoup, et d'être fière de ses petits hommes qui connaissaient tant de belles choses. Mais aujourd'hui je crois qu'elle était beaucoup plus réellement fière à d'autres moments, lorsqu'un acte ou une parole lui révélait un bon cœur, ou un essai de caractère. C'est là ce qu'elle s'attachait à développer en nous, ainsi qu'un jugement personnel, droit et indulgent, de la vie, toutes choses à quoi nos bouquins et nos pédagogues ne lui semblaient guère bons.

Je me souviens en particulier du soin qu'elle mettait, dans les moindres circonstances, à nous rappeler, sous la diversité des conditions humaines (que son bon sens lui faisait accepter comme nécessaire et bienfaisante), la commune

origine et la fraternité de tous les hommes en Jésus-Christ. Son attitude envers les inférieurs, la grâce de ses manières lorsqu'elle traitait avec de petites gens, l'aisance et l'autorité qu'elle savait garder devant ceux que la fortune ou le rang avait élevés considérablement au-dessus d'elle, formaient un merveilleux commentaire des conseils qu'elle nous donnait à ce sujet. Elle trouvait sans doute, avec juste raison, qu'en un temps où les mots de démocratie et d'égalité hantent les cerveaux et les lèvres du grand nombre, toutes les leçons de fait que nous recevions de notre milieu et les exemples quotidiens sur lesquels nous étions entraînés à modeler notre conduite n'allaient qu'à fortifier encore le sentiment des castes sociales et le souci des distances qui nous séparent de nos voisins : je dis ceux d'en bas, car pour ceux d'en haut nous voyons assez que nul ne fait difficulté d'oublier, dès qu'il le peut, ces mêmes distances.

Cette simplicité et cette bonté que ma mère apportait dans toutes ses relations ne me frappaient pas lorsque j'étais enfant, bien entendu, car c'est l'éducation qui élève et entretient la plupart de ces barrières morales que les hommes

ont mises entre eux, et dont ils réparent soigneusement les brèches si quelque audacieux réussit à les violer. Mais, aujourd'hui, je ne puis m'empêcher d'admirer la singulière qualité d'âme qu'elles révélaient, lorsque, m'efforçant à revivre les jours d'autrefois, j'entends ma mère commander à nos serviteurs, réconforter ou gourmander les pauvres qui venaient frapper à notre porte, rappeler d'un mot telle personne à la charité et telle autre au respect, ou encore juger avec une sévérité indignée certains égoïsmes ou certaines petitesses qui n'étaient pourtant que la formule courante des relations sociales.

C'est sans doute à cet exemple et à cette éducation que je dois de n'avoir jamais pu me résoudre à étudier la « question sociale » dans les livres, où elle m'a toujours paru fastidieuse et rebutante. Combien ma mère, avec son air de n'en rien connaître, me l'avait mieux fait toucher du doigt, et comme elle avait su m'en indiquer en même temps le remède, plus sûrement que tous les livres des économistes !

Une des premières révélations qui m'en vinrent, une des plus anciennes du moins que je me remémore, prit place vers ma cinquième ou

sixième année. Nous habitions à ce moment la campagne. J'étais entré souvent déjà dans l'église du village; je savais que le bon Dieu était là, mais qu'il fallait le prier sans le voir, puisqu'on ne le voit qu'au ciel; et je m'étais fort moqué de ma petite sœur qui, un jour, tandis que nous étions agenouillés dans l'ombre des bancs, voyant sortir M. le curé de la sacristie, s'écriait innocemment : « Tiens! voilà le bon Dieu! » Mais, comme j'étais un peu turbulent et que la grand'messe durait assez longtemps, on ne m'y menait pas encore. Un dimanche pourtant, ma mère m'annonça que je m'habillerais pour neuf heures et demie avec mes frères et ma sœur aînée, et que je les accompagnerais à l'église. J'avais, paraît-il, quelques jours auparavant, répondu à une dame que je ne pouvais pas encore aller à la messe puisque je n'avais pas de sous à moi, et je crois que ma mère, légèrement confuse, avait jugé le temps venu de compléter l'idée un peu élémentaire que je me faisais du saint sacrifice. Nous partîmes donc tous les quatre en rang, moi le plus fier des quatre, avec un livre beaucoup trop gros pour une seule de mes mains, mais qui était rempli d'images et qui devait me donner de l'occupation à feuilleter.

Je savais déjà par mes frères que la messe était bien longue, mais qu'il y avait deux bons moments : celui où l'on attendait M. le curé ou la quêteuse pour mettre les sous dans la bourse — il fallait même quelquefois la prendre dans sa main pour la passer jusqu'au fond du banc — et un peu plus tard celui où l'enfant de chœur apportait la corbeille de pain bénit. Après cela, quand on avait fini de manger son morceau de pain, on n'en avait plus pour bien longtemps.

Nous entrâmes, et je me tins le plus sage que je pus, entre ma bonne et l'aîné de mes frères. D'ailleurs, le spectacle était nouveau, et les vitraux n'avaient pas encore épuisé pour mon imagination leurs histoires merveilleuses. L'attente de la quête ne me parut donc pas pénible. Je crois même que je n'y pensais plus que vaguement lorsque je vis ma mère tirer son porte-monnaie de sa poche et y prendre beaucoup de gros sous. Il y en avait un pour chacun de nous; on me passa le mien, et j'attendis, un peu ému, pour faire comme je verrais faire aux autres.

Mais voici qu'une piécette circula encore de main en main. Était-ce pour moi? Je me sentais suffisamment fier d'être pourvu comme mes

frères et ma sœur, et je lui faisais un accueil un peu défiant lorsque mon frère, en me la glissant dans la main, me dit tout bas : « Pour Dorothée. » L'idée qu'une grande personne comme ma bonne n'eût pas de sous à elle et que ma mère fût obligée de lui en donner un heurta sans doute dans mon esprit toute une conception de la richesse et de sa distribution parmi les hommes qui jusqu'alors m'avait paru aussi naturelle et inébranlable que la succession du jour et de la nuit, car j'eus peur d'avoir mal entendu le chuchotement de mon frère, et je demeurai perplexe un long instant avec la pièce dans ma main gauche. Ma bonne était au fond du banc. Elle s'en aperçut et me délivra doucement de l'embarrassant dépôt. Il lui était bien destiné, du reste, car je la vis bientôt déposer ses deux sous après moi dans la bourse de M. le curé. Elle me parut, à ce moment, avoir la conscience tranquille, et je ne découvris pas la moindre trace d'étonnement sur son visage.

Jusqu'à l'arrivée de la corbeille de pain bénit, qui entraîna mes réflexions sur une autre pente, je ne cessai point de retourner dans ma tête ces idées qui y bouleversaient subitement tant de

choses : « Ma bonne n'a pas de sous à elle, c'est donc qu'elle est pauvre. Pourtant elle n'est pas habillée comme les pauvres. C'est peut-être parce qu'elle est pauvre qu'elle est à la maison, au lieu d'être chez ses parents. C'est pour cela qu'elle est avec nous au lieu d'avoir des enfants à elle. C'est peut-être pour cela aussi qu'elle ne dîne pas dans la salle à manger et que maman ne lui parle pas comme aux autres dames... » De déductions en déductions et de découvertes en découvertes, je demeurai bien cinq minutes sans penser aux vitraux ni au pain bénit. Je n'avais sans doute jamais appliqué mon esprit aussi longtemps de suite à un même objet, et, à vrai dire, je crois que c'était le premier essai de raisonnement personnel auquel je me livrais. J'en éprouvais une impression considérable. Mon gros livre à images tomba trois fois, sans que cela me rendît bien honteux, car ma mère se décida à me le faire retirer des mains, avec un regard qui à tout autre moment m'eût fait rougir jusqu'au bout des oreilles. Mais j'étais tout à l'ivresse des horizons nouveaux qui s'ouvraient devant mon intelligence.

Les hommes sont ainsi faits qu'ils ne peuvent saisir la vérité que par éclairs, et leur esprit

trop faible n'en saurait soutenir à la fois tout le rayonnement. Mais, par une illusion consolante, l'éblouissement qu'ils reçoivent de la moindre échappée vers cette lumière est tel qu'ils s'imaginent aussitôt l'avoir mesurée tout entière de leur regard. J'éprouvais un sentiment de cette sorte. La question sociale m'était apparue sous un angle évidemment assez étroit, mais dont l'ouverture me semblait à cette minute embrasser tout le champ de la réalité.

Le choix difficile de mon morceau de pain bénit, joint à la fatigue cérébrale que je commençais à ressentir de ce considérable effort de réflexion, aida mon esprit à s'échapper. Mais je me souviens que, au cours de cette journée, n'étant plus aveuglé par l'illumination première, j'aperçus dans mon problème quelques obscurités que je demandai à ma mère de dissiper. Ma mère aimait ces occasions de nous instruire qui naissaient de l'éveil même de notre curiosité au contact de la vie. Elle profitait des plus petites avec une attention vigilante et un art exquis. Elle savait que l'esprit ne retient bien que ce qu'il a désiré d'apprendre. Elle répondit à toutes mes questions et m'aida à en débrouiller quelques autres que j'avais peine à formuler

tout seul, mais sans vouloir forcer l'élan spontané de ma curiosité ni dépasser ses limites ; et, pleinement satisfait, je me crus désormais en possession de la question sociale.

J'avais ainsi acquis, sans doute, le droit de n'y plus penser, et j'en usai largement pendant un temps qui fut, je crois, assez long. L'univers sensible n'avait pas encore achevé de m'étonner et de m'émerveiller, et le monde des formes extérieures m'offrait encore assez d'explorations nouvelles pour retenir ma raison naissante loin du monde des idées. Cependant, les notions importantes que je venais d'acquérir sur l'inégalité des conditions humaines demeurèrent avec moi, non pas, dois-je dire, sous la forme d'un problème douloureux qui hantât mon esprit, mais bien plutôt sous l'aspect satisfaisant d'une constatation dont je me sentais un peu fier. Quelque chose en fut changé, cela est certain, dans mes relations avec ma bonne Dorothée. Auparavant, elles étaient, de mon côté, fort humbles. Ma science nouvelle de la vie me releva à mes propres yeux. (Je ne donne pas ce raisonnement comme bien juste, ni ce sentiment comme excellent, oh ! non, mais ils sont si humains l'un et l'autre !) Assurément, j'avais

encore beaucoup moins de sous, actuellement, que Dorothée. Mais mes parents en avaient pour moi. Je me sentais du côté des riches. Je plaignais Dorothée d'être de l'autre. Et il y eut désormais dans mon attitude à son endroit une nuance de pitié et de protection où se satisfaisaient à la fois ma vanité et mon bon cœur. Je levais ma tête de dessus mon livre d'images pour la regarder, occupée près de la fenêtre à recoudre notre menu linge ou nos effets, et je lui disais en moi-même : « Je sais bien, Dottie, que tu n'es pas riche et que c'est pour cela que tu es chez maman. Mais je t'aime tout de même autant; même un peu mieux, peut-être. Je tâcherai de te donner un peu moins de peine pour ma part, et je persuaderai à ma sœur d'essayer aussi. Mais elle ne comprend pas encore. Moi, je serai riche plus tard, et alors, ne t'inquiète pas, je te donnerai tout l'argent que tu voudras. » Et je me souviens très bien que, ayant été mis au pain sec, à goûter, un jour de cette semaine, pour une sottise accomplie sur l'inspiration de ma petite sœur et dont celle-ci devait porter, à mon avis, toute la responsabilité, je pansai la blessure faite à mon amour-propre (qui était beaucoup plus sensible que

mon estomac à ces sortes de punitions) par le raisonnement suivant : « C'est injuste. C'est abominablement injuste. Mais Dottie est pauvre et moi je serai riche plus tard. Il faut avoir pitié d'elle. Je ne réclamerai pas. »

II

DE RICHES ET DE PAUVRES

J'ai dit que notre porte s'ouvrait fréquemment à de pauvres gens auxquels ma mère distribuait, avec d'abondantes aumônes, des conseils de résignation ou d'énergie dont la justesse et la discrétion assuraient l'efficacité. Elle n'était point sermonneuse, sachant que l'âme demeure fermée quand le corps a faim. Mais elle accompagnait chaque menu don d'une bonne parole, et, par une habitude que j'ai souvent constatée sans pouvoir discerner si elle venait d'un calcul ou d'un instinct, réservait ses meilleurs morceaux pour envelopper les paroles sévères.

Je ne sais pourquoi, dès que je pense à ces distributions matinales auxquelles j'assistais quelquefois, le miracle évangélique me revient à la mémoire. Nous étions assez nombreux à la maison, et mon père, qui n'aimait pas les bouches délicates, encourageait nos jeunes ap-

pétits. Cela n'empêchait pas ma mère de répéter deux fois par semaine le doux et humain miracle de la multiplication des restes; et si l'on n'emportait pas des corbeilles pleines après que tous avaient été rassasiés, c'est que la créature ne peut mettre dans ce qu'elle fait cette merveilleuse surabondance qui est le signe de l'amour et de la toute-puissance divine.

Elle s'étonnait parfois, comme d'une récompense excessive, de la reconnaissance que la plupart d'entre ses pauvres lui vouaient. Je crois qu'elle était la seule qui pût s'en étonner. Elle avait une charité avenante et simple, qui donnait meilleure odeur à sa modeste aumône qu'à l'or hautain des riches. Je suis sûr que beaucoup de ceux qui étaient là, et qui auraient pu frapper à des portes plus grasses, venaient pour son geste et son sourire.

Ma mère allait aussi voir ses pauvres chez eux. Elle aimait à dire que cela leur faisait plus d'honneur, et j'ai remarqué souvent que, loin d'atténuer, par une sorte de pudeur, l'élégance de sa toilette lorsqu'elle les visitait, elle tenait à ne pas faire de différence entre eux et ses belles relations. En réalité, elle n'avait pas besoin de ces petits artifices pour être à l'aise

avec ces humbles et pour les mettre à l'aise. Ma mère possédait cet art admirable et fier de rester elle-même toujours et partout, et de se donner à tous, grands et petits, sans avoir jamais l'air ni de se hausser ni de s'abaisser. D'ailleurs, seule, la richesse égoïste et inutile peut se sentir honteuse devant la misère. Celle-là n'avait pas sa demeure chez nous.

Ma mère nous emmenait quelquefois avec elle chez des familles qu'elle choisissait, je pense, comme les plus propres à exciter notre pitié et à former notre charité, sans risquer de déflorer trop tôt l'image encore parfaitement pure et innocente que nous nous faisions de la vie. A vrai dire, je ne sais pas si j'ai jamais tiré de ces visites l'enseignement que ma mère désirait y mettre. M'accoutuma-t-elle trop tôt au spectacle de l'indigence? Il est certain que je considérai fort longtemps la répartition du genre humain en riches et en pauvres comme une chose aussi naturelle et immuable que sa division en deux sexes. Il y avait, pensais-je, des riches pour secourir les pauvres, comme il y avait des messieurs pour se marier avec des dames.

Pour tout dire, il y avait dans mon cas quelque chose de beaucoup plus grave, dont

l'horreur ne me fut révélée qu'un certain soir de ma huitième année, ainsi qu'on va le voir. Je visitais d'habitude avec ma mère des familles ornées de nombreux enfants auxquels je portais de vieux vêtements, des jouets défraîchis, ou de petites friandises. Ma mère avait soin, en sortant de ces pauvres demeures, d'insister sur la différence de ma condition, pourvue de toutes les délices de la vie, avec celle de ces petits malheureux, dénuée souvent du plus strict nécessaire. Je répétais avec elle divers détails de ce parallèle. La plupart étaient gravés dans ma tête comme une leçon apprise. D'autres m'avaient frappé personnellement, comme le manque de rideaux à leur lit, de ces précieux rideaux blancs, bien clos, qui me garantissaient des précipices où je manquais de tomber toutes les nuits ; ou encore l'absence d'une peau moelleuse devant l'âtre, comme celle où j'exposais délicieusement mes pieds nus à la flamme, en sortant de mon bain. Bref, nul plus que moi ne semblait persuadé que mes petits amis pauvres fussent bien malheureux, et que je leur dusse une part de mon bonheur d'enfant riche. On m'avait vu d'ailleurs plus d'une fois leur abandonner — avec un geste où je n'affirmerai point

qu'un certain souci de l'opinion ne se glissât déjà — des jouets magnifiques et qui n'avaient encore rien perdu, que leur nouveauté. Ma mère gardait dans son cœur le souvenir et la fierté de plusieurs traits de ce genre

Or, un soir que mon frère Jean accomplissait sa neuvième année (j'avais donc sept ans et quelques mois), on avait fait pour lui, suivant une coutume qu'on observait fidèlement et joyeusement pour chacun de nous à la maison, un gâteau, orné tout à l'entour de neuf petites bougies, et d'une dixième au milieu, pour l'année qu'il commençait ce jour-là. A cet âge, on est déjà un petit homme, et l'on annonce volontiers quelle figure on fera dans la vie quand on sera tout à fait un homme comme papa. Tandis que nous entamions le gâteau, chacun de nous ouvrait donc avec une belle assurance les portes dorées de l'avenir, et la petite flamme bleue qui courait sur nos parts, grâce aux quelques gouttes de rhum que ma mère y avait versées, éclairait nos futures destinées d'une lueur capricieuse et magique. Je ne dirai pas tout ce que mes frères avaient choisi pour leur part de bonheur en ce monde : la vie — et la mort, hélas ! — ont été trop cruelles pour ces rêveries d'enfants. Mon

père s'aperçut que je n'avais pas encore parlé.

— Et toi, petit, me dit-il, qu'est-ce que tu voudrais être?

J'hésitai un instant. Ni le chapeau à plumes d'un général, ni le commandement d'un gros cuirassé, ni les lions du Soudan n'avaient encore hanté d'une façon précise mes songes d'avenir. Je me rejetai sur des réalités plus proches, et dont l'attrait mieux connu parlait davantage à mon imagination.

— Moi, dis-je tranquillement, je voudrais être un petit enfant pauvre.

Dans le moment où je piquais de ma fourchette un gros morceau du bon gâteau aux bougies, cette déclaration aurait pu paraître une moquerie fort peu honnête, et qui méritait d'être relevée. Mais ma mine sincère et mon ton sérieux ne trompèrent pas ma mère, car je vis se peindre sur son visage une stupéfaction qui m'avertit assez que je venais de dire une grosse sottise, et qui me fit avaler sur-le-champ, comme pour la refouler dans ma gorge, un second morceau de gâteau. Mais hélas! elle s'était envolée. Mon père haussa les épaules en disant : « Tu n'es qu'un petit bêta! » Cette épithète me parut beaucoup moins grave que le

silence de ma mère. L'instant d'après, elle parla d'autre chose. Mais je compris qu'elle avait gardé le propos dans sa mémoire, et qu'il en serait sans doute encore question. Le reste de mon gâteau, où la petite flamme bleue s'était éteinte, me parut moins savoureux.

En effet, le soir, au border du lit, quand les rideaux blancs eurent enfermé la belle tête douce de ma mère au-dessus de la mienne dans leur enclos tiède et propice aux confidences, il en fut question pendant un assez long moment.

J'étais, m'a-t-on dit, un enfant d'humeur vive et d'un naturel assez ardent, enclin à se cabrer sous les premières contraintes de l'éducation. Mais je n'étais pas dissimulé. Ma mère, qui avait dans son trousseau domestique d'autres petites clés que celles qui ouvraient les armoires, dut obtenir sans peine, ce soir-là, l'explication de l'étrange souhait qui l'avait tant étonnée, et un peu attristée.

Mon Dieu ! oui, je savais fort bien que mes petits amis du quartier étaient très malheureux. Je n'ignorais pas que lorsqu'on n'a qu'un logis étroit et mal clos, qu'on ne mange jamais de dessert et pas toujours de pain, qu'on porte des chaussures qui laissent entrer l'eau et la neige,

on ne peut qu'être très malheureux. Je savais tout cela comme autant de définitions indiscutables, telles les définitions des îles, des golfes, des caps et des promontoires dans ma première année de géographie. Mais, pour ma part, je n'avais jamais vérifié les unes plus que les autres. Je n'avais même jamais éprouvé bien nettement le bonheur d'avoir du feu, du pain, des souliers solides, étant né parmi toutes ces excellentes choses et n'ayant jamais cessé de les avoir à portée de ma main. Mon imagination n'allait pas jusqu'à m'en faire sentir très vivement la privation. En revanche, que mes yeux m'avertissaient bien d'un certain nombre d'avantages précieux, de privilèges enviables, dont mes petits amis pauvres étaient favorisés! Ils ignoraient le supplice des gants; celui de faire une demi-heure de piano chaque jour; celui d'avoir à se laver les mains chaque fois qu'on était appelé à table, ou qu'on allait auprès de papa, ou qu'on sortait avec maman; celui... Je n'en finirais pas de les énumérer tous. Ils suivaient l'école, c'est vrai; mais je les rencontrais souvent dans la rue quand ils en sortaient, et j'aurais volontiers demandé d'aller à l'école, moi aussi, si l'on voulait me laisser prendre ma

part des jeux, des gambades et des bonnes parties auxquelles je les voyais se livrer à ces moments-là. Les petites filles menaient leur cerceau en pleine chaussée, parmi les voitures : qu'on m'eût pris à cette fantaisie-là! Impunément les garçons faisaient au marchand de marrons des niches qui m'eussent valu une avanie publique et une correction privée. Toutes ces choses, et beaucoup d'autres que j'avais pu remarquer, constituaient un paradis qui m'était impitoyablement fermé. — Quelques jours auparavant, ma mère m'avait pris avec elle pour aller visiter une famille du quartier. C'était jour de terme, et les pauvres gens achevaient d'introduire leur mobilier misérable et noir dans un taudis à lucarnes, où l'on craignait de heurter le plafond dès qu'on se redressait. Nous avions grimpé, pour arriver là, une série d'escaliers dont le dernier ressemblait fort à une échelle, et je dois avouer que cela me paraissait bien sombre et pas très rassurant. Je n'imaginais pas volontiers mon lit là-dedans. Mais, tandis que ma mère ne voyait certainement que l'insalubrité du logis, les traits pâles et flétris de la femme, la phtisie du père que toutes ces épreuves précipitaient, j'avais remarqué, moi, deux gar-

çons qui aidaient joyeusement à monter les lits et les chaises, poursuivaient entre temps le chat de la concierge, et fumaient à eux deux, tout le long de l'escalier, un bout de cigarette qu'ils cachaient dans le creux de leur main quand ils arrivaient en haut. Bref, ils mordaient à pleines lèvres à tous les fruits qui m'étaient défendus. La supériorité de leur sort sur le mien ne faisait pour moi aucun doute.

Il va sans dire que je me suis élevé depuis à un point de vue moins puéril. J'ai compris, par exemple, que cette belle liberté que je leur enviais n'était guère que la liberté du mal, et que ces privilèges, qui me rendaient si jaloux, se ramenaient presque tous à un seul, hélas ! le droit au vice. J'ai appris également à établir une plus juste proportion dans la valeur des choses qui rendent l'existence heureuse ou malheureuse. Il ne m'est pas prouvé, toutefois, que j'eusse tort de croire mes petits amis très heureux. L'enfant n'a pas notre perspective : des riens le font jouir ou souffrir autant, souvent plus, que des choses d'importance. La cigarette de mes gamins pouvait compenser bien des privations. Je persiste à penser aujourd'hui que, jugeant des enfants avec mon instinct d'enfant, j'étais

meilleur juge que n'importe qui, et je ne me trompais pas. Ils étaient heureux (je ne parle pas, bien entendu, des exceptions attristantes que l'on rencontre parfois, lorsque la misère et le vice ont fait d'un père ou d'une mère d'ignobles brutes), et, si j'eusse songé à la leur offrir, ils n'auraient eu que faire de ma pitié.

Je me suis demandé souvent si nos relations avec ces grands enfants que sont la plupart des pauvres gens ne devraient pas, en usant du discernement nécessaire, s'inspirer de la même psychologie. Il n'est personne, parmi ceux qui ont un peu fréquenté les misérables, qui n'ait pu constater la résignation profonde avec laquelle ils acceptent la dureté, sans cesse renouvelée, de l'existence. C'est vraiment une grâce d'état. Qui donc disait que la société ne repose que sur la résignation des pauvres? Parole merveilleusement juste! Trop juste, pourrait-on dire, car son évidence est, pour la plupart des riches, une sécurité conseillère d'indifférence et d'égoïsme. Mais cette résignation est bonne, car, si l'on excepte quelques malheureux que la misère déprime et dégrade, elle ne diminue pas l'énergie. Elle est faite de bon sens et de vaillance. Elle sait que demain n'apportera, sans doute,

pas beaucoup plus de bonheur qu'aujourd'hui, mais que la vie est comme cela, et qu'il faut lutter quand même, au jour le jour, et ne pas se laisser monter sur le dos par le malheur. Connaissez-vous cette humble, si humble formule, qui vaut à mon sens tant de beaux mots fiers et sonnants dont l'histoire a prolongé jusqu'à nous l'orgueilleux écho : « Ma chair m'est plus que ma chemise »? Combien de pauvres gens, même sans l'exprimer, la répètent tous les jours par leur vaillance à vivre malgré tout et tant bien que mal!

Dès lors, est-il bien opportun d'introduire notre pitié larmoyante, au nom d'une sensibilité affinée par la culture, dans ces pauvres logis où ce n'est pas elle, certes, qui aidera à faire meilleure figure devant la vie? Ne sommes-nous pas, sans le vouloir, comme la mauvaise fée des contes, qui vient gâter par un dernier don perfide l'œuvre de toutes les autres? La pitié est un art difficile, auquel bien peu entendent quelque chose, quoique chacun s'y croie maître du premier coup. Il est, sans doute, à la portée de tout le monde, une pitié sentimentale et brouillonne, qui ouvre les yeux des misérables sur des privations qu'ils ne remarquaient

guère, et qui demeure elle-même aveugle à leur misère véritable et profonde. Mais il me semble que j'entends le malheureux nous crier : « Eh! mon ami, plains-moi donc un peu moins, et aide-moi un peu plus. Puisque tu connais si bien ma misère, fais-m'en sortir, au lieu de t'y attarder avec moi... »

Car il faut vivre, avant de philosopher sur la misère de vivre! Ce que demande le malheureux dans sa lutte quotidienne contre la dureté des choses, c'est une pitié virile, active, qui lui apporte une aide efficace au lieu de paroles vaines. A cette pitié-là, d'ailleurs, il suffit d'un rien pour faire sentir le cœur qui l'inspire. Un regard, un serrement de mains, révèlent assez sa douce et profonde origine. Mais, comme celle des grands fleuves bienfaisants, la source en demeure lointaine et cachée. Elle ne se fait connaître que par les espoirs qu'elle sème sur sa route, les bonnes volontés qu'elle féconde, les énergies qu'elle relève, les aubes nouvelles qu'elle fait éclore parmi les jours sombres.

J'ai connu un homme qui, né parmi ceux qu'on appelle les heureux de ce monde, avait eu, par un étrange démenti aux horoscopes qu'on dressait près de son berceau, de grands

et d'incessants revers. Déçu dans ses affections les plus chères comme dans ses ambitions les plus légitimes, il avait cherché le remède à ses souffrances dans le soin de celles des autres, et il était arrivé à s'oublier lui-même entièrement. C'était une âme noble, d'un cristal clair et délicat, en qui toutes les injustices et toutes les misères avaient un écho pur et douloureux. Il visitait ses pauvres avec bonhomie; puis rentré chez lui, gardait leurs plaies dans son cœur et souffrait pour eux, plus qu'eux-mêmes.

J'avais pour lui une grande vénération. Il me semblait accomplir silencieusement une fonction admirable, qui était de souffrir pour ceux qui ne savent plus souffrir, comme d'autres prient dans les cloîtres pour ceux qui ne savent plus prier. Il relevait leur humanité, dégradée par l'habitude de la misère jusqu'à n'en plus sentir l'affront. Il rachetait leurs âmes de cette déchéance, en prenant sur lui leur souffrance, comme l'Homme-Dieu prit notre péché.

J'en ai connu un autre — aussi bon à sa manière — qui me disait : « Non, non, pas de pitié inutile! Le monde ne s'améliore pas avec des larmes, mais avec de l'énergie. Moi, je donne volontiers cent sous à un pauvre diable,

et mon pied au derrière ensuite. « Tire-toi d'af-« faire, mon ami : je n'ai pas de courage à « perdre pour toi. » Tout ce qu'on doit à ses frères, c'est l'exemple de sa vaillance, et un coup de main chaque fois qu'on le peut. »

Croyez-vous qu'entre la conduite de ces deux hommes il y eût vraiment une contradiction? Pour moi, il n'y en avait point. Ils pratiquaient, chacun suivant son tempérament et les circonstances de sa vie, la pitié saine et utile, celle qui fortifie à la fois celui qui donne et celui qui reçoit. Au fond, riches ainsi que pauvres, chacun ici-bas a ses luttes, comme aussi ses secours, sa « peine de vivre » comme ses raisons de vivre. Ce qui importe, c'est de ne pas sombrer. La vraie lutte est une lutte morale, et la misère matérielle n'est mauvaise que parce qu'elle multiplie autour du pauvre la tentation, en même temps qu'elle risque d'obscurcir sa claire vue du devoir, de diminuer son ressort moral, de faire en un mot que sa volonté soit moins forte que les circonstances. Parfois, au contraire, elle exerce et aguerrit cette volonté, elle lui donne une trempe fière et admirable : et combien de riches à la vie trop facile et amollissante ont besoin alors de l'aumône des pauvres!

Plus d'un, qui n'imaginait pas ce renversement des rôles, a dû vérifier au cours de sa vie combien était juste, d'une douce, heureuse et chrétienne justesse au demeurant, la fable gracieuse qu'il apprenait tout enfant : « On a souvent besoin d'un plus petit que soi. » — Je l'ai vérifié pour ma part, et je ne m'en plains point. Cet esprit d'égalité véritable et de sympathie, avec lequel il faut aborder les pauvres, si j'ai pu le retrouver depuis par la réflexion, je ne songerai point à m'en faire un mérite : car je le dois sans doute à ma mère, qui l'avait instillé en moi, dès l'enfance, par ses leçons et son exemple. Il en est de cet esprit, dirai-je, comme de ces langues étrangères que l'homme fait n'apprend plus qu'avec peine et ne pratique qu'avec gaucherie, tandis que l'enfant qui les a balbutiées sans effort en retrouvera toujours plus tard, si longtemps qu'il les ait oubliées, l'accent pur et authentique.

III

JE M'AFFRANCHIS DE LA SUPERSTITION

Ceci n'est qu'un bien petit fragment du miroir où j'essaye de rassembler aujourd'hui la figure brisée et dispersée de mon enfance. N'importe : l'image qu'il me renvoie, je la fixe au passage. Il n'est si humble goutte d'eau qui ne puisse refléter un grand morceau de ciel.

... Nous revenons de la promenade, mon frère Jean, ma petite sœur et moi. Nos jambes ne traînent pas comme de coutume; il nous semble que nous avons faim. C'est qu'une petite fête nous attend au goûter. Hier, pour l'anniversaire de notre bonne anglaise, Dorothée, nous avons résolu, dans un mouvement généreux, de vider nos bourses pour lui payer ce qu'elle aime le mieux au monde : un quart de thé en poudre à trois francs soixante la livre. Denise s'est chargée de l'achat. Et aujourd'hui

nous en aurons chacun une tasse, au lieu de fade eau rougie.

... Le thé arrive, tout préparé; il y a un nuage de lait à la surface, il sent bon, nous battons des mains. Quand il est bu, Dorothée annonce qu'elle va dire la bonne aventure avec sa grande tasse, mais cette fois ce sera pour nous trois, puisque le thé vient de notre munificence. Donc, Dorothée vide à peu près sa tasse, puis lui fait décrire deux ou trois cercles en l'air, et la retourne sur le marbre du poêle, pour la bien égoutter. Nous attendons dans le silence que le mystère s'accomplisse. Dorothée prend la tasse, et commence à déchiffrer le langage des petits dessins tracés au fond du récipient par les particules de thé que la passette n'a pas retenues. Au bout d'un moment, elle déclare :

— Mes enfants, je vois un grand bonheur pour demain.

Explosion de joie. Mon frère entonne un refrain d'allégresse, je monte sur une chaise, ma sœur esquisse un pas de bamboula. Nous faisons tant de bruit que l'on n'entend pas quelqu'un venir : la porte s'ouvre, et ma mère entre. Dorothée n'a pas eu le temps de cacher

sa tasse dans le chauffoir du poêle, comme elle fait d'habitude. Elle rougit.

— Eh bien! qu'est-ce qui rend le monde si joyeux? demande ma mère.

— Il y aura un grand bonheur pour nous demain, crions-nous.

— Et qui est-ce qui a dit cela?

— C'est Dorothée qui sait lire dans le fond des tasses, après qu'on a bu, affirmé-je.

Je me sens tout fier. Est-ce de la science de ma bonne, est-ce de notre thé, qui lui a donné une si belle occasion de l'exercer?

Ma mère rit :

— Eh bien! Dorothée est une savante!

Puis, sans gronder trop fort, car elle a vu l'embarras de la pauvre fille :

— Je veux bien qu'on joue, Dorothée. Mais ne les faites pas croire à ces choses-là, n'est-ce pas? Ne leur mettez pas de sottises dans la tête.

— Oh! non, Madame, c'est seulement pour amuser les enfants.

« Pour amuser les enfants? » Je demeure stupéfait du cynisme de Dorothée. Mais j'ai un bon argument pour punir la menteuse :

— Eh bien! Dorothée, si ce n'est pas vrai,

pourquoi est-ce que vous regardez toujours dans votre tasse quand vous attendez une lettre? Et l'autre jour, est-ce que la lettre n'est pas arrivée juste le lendemain matin?

Dorothée rougit tout à fait cette fois. Qu'elle réponde si elle peut! Je crois qu'elle m'avalerait volontiers. Mais elle aurait du mal, car mes trois pieds six pouces en valent bien le double en ce moment.

— C'est une coïncidence, répond pour elle ma mère. Dorothée sait bien que tous ces petits tours-là n'ont été inventés que pour qu'on s'en amuse. Allons, mes enfants, il est l'heure des devoirs. Travaillez bien, et alors le bon Dieu vous enverra peut-être un bonheur demain pour vous récompenser...

Les devoirs finis, mon frère et ma sœur ne pensent plus à la bonne aventure interrompue. Mais dans ma tête à moi, les idées trottent et retrottent sans fin. Je prends ma mère dans un coin :

— Maman, pourquoi est-ce que ce n'est pas vrai qu'on puisse lire dans les tasses?

— Parce qu'il n'y a que Dieu qui connaisse l'avenir, mon enfant, et qui puisse dire ce qui arrivera demain.

— Alors, pourquoi est-ce que Dorothée le fait?

Ma mère n'écartait jamais une occasion que lui offrait la vie de nous parler comme à des petits hommes. Même le scrupule de diminuer mon respect pour ma bonne ne la retint pas cette fois :

— Dorothée croit à ces choses-là parce qu'elle n'a pas reçu assez d'instruction, vois-tu. Ce n'est pas de sa faute : ses parents n'avaient pas d'argent pour lui donner des livres et des maîtres autant que tu en auras, toi. Elle a appris cela des gens de son village, quand elle était petite comme toi, et personne ne lui a dit plus tard que ce n'étaient que des bêtises. Ce n'est pas mal de sa part.

Je comprends et pousse un soupir : décidément il faut faire mon deuil du bonheur prédit pour demain. Mais je me sens fier d'une science nouvelle, bien supérieure à la science grossière de Dorothée.

... Pourquoi personne n'a-t-il dit à Dorothée que ce n'étaient que des bêtises? Moi, je peux bien le lui dire, maintenant que je le sais.

Le lendemain soir — est-ce par précaution que

j'ai attendu jusque-là? — quand ma bonne m'a couché, que la journée est bien finie, qu'elle n'a rien amené d'extraordinaire, je sens qu'il est temps de parler.

— Dorothée!

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Vous voyez bien qu'il ne nous est pas arrivé de bonheur aujourd'hui.. Il ne faut pas croire à ce qu'on lit dans les tasses, Dorothée, parce qu'il n'y a que le bon Dieu qui connaisse l'avenir.

— Eh! laissez-moi tranquille avec cela... Chacun croit à ce qu'il lui plaît de croire. Dépêchez-vous de dormir.

Dorothée ne veut pas m'entendre. Elle veut demeurer dans les ténèbres de sa superstition. Moi, je saurai tant de choses plus tard, qu'elle ne saura jamais... A quoi bon, si personne ne m'écoute mieux que ne fait Dorothée? Et je suis triste un instant, triste comme si j'avais entrevu tout à coup, bien loin de moi et pourtant tout près de moi, la masse sombre des pauvres âmes qui ne veulent pas recevoir la lumière.

IV

DIVERSES ÉCOLES

Je ne trouve pas dans ma mémoire de souvenirs bien nets qui se rapportent au temps où l'on m'apprit à lire. Ce soin incomba, paraît-il, à une « demoiselle » pâle et minable, que l'on faisait appeler chaque fois qu'il y avait une instruction à commencer chez nous. Ma mère estimait pouvoir employer plus utilement la demi-heure quotidienne qu'elle eût consacrée — avec joie, je pense — à cet humble office, et trouvait ainsi l'occasion de faire une charité tout en vaquant à une autre. Mlle F... mourait toujours de faim.

Il paraît que je donnai beaucoup de mal à mon institutrice, et que je mis plus de six mois à lire couramment. C'est possible, et aucune sotte vanité ne me fera contester une tradition aussi bien établie. Je veux marquer seulement que la tradition ne fait, sur ce point, aucune

différence entre mes frères, mes sœurs et moi : il est notoire qu'il nous fallut à tous six à huit grands mois pour pouvoir nous aventurer seuls dans la *Semaine de Mlle Julie* ou les *Vacances du petit Robert*. Mais laissons de côté ce point d'histoire. J'aurais scrupule à essayer de me justifier aux dépens de la mémoire d'une pauvre fille qui, après tout, ne faisait que son devoir, le premier devoir de l'homme étant de manger du pain.

Malgré ce long commerce que nous eûmes ensemble, je ne me souviendrais peut-être guère aujourd'hui de Mlle F.. si je ne l'avais revue à l'œuvre, quelques années plus tard, avec ma sœur cadette. Et je me dis bien que c'est là une ingratitude sombre, quand je songe au trésor inépuisable de jouissances ou de consolations que j'ai tirées des livres, au cours de ma vie : trésor dont l'humble fille avait mis la clef entre mes mains. Mais la reconnaissance humaine, plus encore que l'amour, mériterait qu'on la représentât avec un bandeau sur les yeux : nous acceptons en aveugles tout le patrimoine de sagesse et d'expérience que nous transmettent les générations qui nous précédèrent, et chacun de nous à son tour croit découvrir seul le monde, la science et la vertu...

Quoi qu'il en soit, lorsque ma rêverie remonte jusqu'à ces lointaines années, ce n'est pas dans l'auréole de sa mission sublime que m'apparaît Mlle F..., c'est comme une pauvre ombre affamée, à qui les biscuits et le verre de vin que ma mère faisait apporter vers la fin de la leçon devaient certainement tenir lieu de déjeuner. J'avais remarqué — les enfants sont impitoyables — que l'arrivée de ces biscuits dans la salle d'études était le signal de la fermeture des livres, et que les jours où ils tardaient à venir la leçon s'allongeait, s'allongeait d'une façon que je jugeais inconvenante. Donc, un matin que ma petite sœur voulait en finir promptement, à cause de certaine sortie qu'on lui avait promise, il y eut entre nous un conciliabule secret, où je m'engageai, en échange du prêt d'un tambourin, à la faire libérer avant l'heure. A dix heures moins dix, je me glissais vers la cuisine, et d'un air d'autorité :

— Dépêchez-vous, Denise, dis-je, Mlle F... réclame ses biscuits.

Le stratagème eut trop de succès pour que je ne fusse pas encouragé à le répéter plusieurs fois. Tout le monde y gagnait : ma sœur, quelques minutes de récréation, et moi, quelque avantage

dont j'avais fait au préalable la condition de ma démarche auprès de Denise. Seule, la réputation de Mlle F... n'avait rien à y gagner. Ma mère finit par être avertie de la manœuvre, et je fus grondé sévèrement. Je dois dire que la raison de la punition, si clairement que ma mère essayât de me la faire comprendre, n'entra guère dans mon esprit. Mon Code de la délicatesse et du tact n'avait pas encore tant de chapitres.

A huit ans, malgré mes débuts difficiles, j'étais un grand dévoreur de livres. Si l'on s'apercevait un moment que Pierrot avait disparu, on pouvait être certain de le dénicher dans quelque coin tranquille, étendu par terre à plat ventre, les coudes repliés et le nez sur un livre. Mais, à part quelques fables, un peu d'histoire sainte, de l'écriture, et une grande mappemonde sur laquelle je suivais avec le doigt des voyages imaginaires, je n'avais encore goûté de l'arbre de la science que des fruits aimables et faciles, ceux que, au long du chemin, mon père ou ma mère abaissaient jusqu'à portée de ma main. Heureux temps! Mes parents semblaient être les maîtres de ce grand jardin du monde où je promenais au hasard mes yeux ravis d'enfant. Ils en avaient les grandes et les

petites clefs ; il n'existait pour eux ni mystères ni prohibitions. Adam et Ève dans le Paradis n'avaient pas plus d'empire sur les êtres et les choses. Quand, las de jouir, je commençais à vouloir comprendre, ils pouvaient m'expliquer tous les secrets de la terre et du ciel, comment les étoiles brillent et comment les fleurs poussent, et les merveilles du labeur humain aussi bien que celles du gouvernement divin. A mon étonnement inépuisable, qu'un rien tour à tour apaisait et renouvelait, ma mère répondait avec une indulgence, mon père avec une science, toujours prêtes. Je n'en suis point surpris, s'ils y trouvaient le plaisir que je prends moi-même aujourd'hui à satisfaire ce premier essor de l'universelle curiosité chez les enfants que je rencontre. Je regrette seulement que cet essor ait été si court, pour moi comme pour tant d'autres, et brutalement muré par ce qu'on appelle les « études sérieuses », cette prison de l'intelligence où il faut, paraît-il, envoyer les enfants vers l'âge de huit ans.

Car je demande à tous les gens de bonne foi si l'enfant n'apporte pas plus de « sérieux » dans cette grande enquête scientifique et métaphysique qu'il commence d'instituer vers cinq

ou six ans, et qu'il poursuit avec une ardeur candide auprès de l'ignorant comme du savant, que dans ces études régulières où l'on impose à son esprit une science toute faite, rigide et sans attrait, laquelle d'ailleurs, le plus souvent, ne s'y adapte pas mieux que le chapeau de son papa ne fait à sa petite tête, quand il s'en coiffe pour faire le plaisant? S'il ne montre pas, dans ses pourquoi et ses comment (qui vont souvent, d'instinct, au cœur de l'être) je ne sais quelle fièvre de savoir, touchante et sacrée, qui tombe dès qu'on le met devant ses cahiers et ses livres; et si vraiment, quand nous négligeons cette curiosité naturelle de l'enfant, ou n'y répondons que par des fins de non-recevoir, des manuels et des pensums, nous n'allons pas à l'encontre de ses meilleures dispositions et de ses plus clairs intérêts? Sans doute, il est bon de régler cette fougue de savoir et d'aider cette raison capricieuse, enivrée de son premier vol, à retrouver ses propres lois; et c'est à quoi une discipline est nécessaire. Mais former un esprit n'est pas lui imposer un moule artificiel qui presque toujours le déformera; c'est l'aider à se développer suivant ses ressources propres et les grâces naturelles que le Créateur voulut bien

mettre en lui. Qui pourrait affirmer que les méthodes rigides et uniformes, appliquées dès le premier âge, n'entravent pas ce développement plus qu'elles n'y aident, et que dans le temps où nous considérons avec horreur la barbarie des Chinois qui torturent, au nom d'une fausse idée de la beauté, les pieds de leurs petites filles, nous ne pratiquons pas sur le cerveau de nos enfants des contraintes et des mutilations plus stupides encore?

Je sais pourtant les raisons — mauvaises mais toutes-puissantes — auxquelles mes parents cédèrent comme tant d'autres lorsqu'ils m'envoyèrent, vers mes huit ans, au cours de Mlles Duret. Ma sœur aînée fréquentait déjà ce temple de l'orthographe et du bon style. C'était une grande table verte, autour de laquelle deux ou trois petits garçons comme moi venaient s'asseoir au milieu d'une quinzaine de fillettes, pour parvenir au terme d'une dictée sans trébucher dans tous les pièges des participes, et pour se rompre l'esprit, sur quelque fable de La Fontaine ou de Florian, aux mornes chinoiseries de l'analyse grammaticale ou logique. Il y avait aussi une pluie de petits jetons blancs et rouges adroitement distribuée par une per-

sonne grisonnante, aux gestes menus et vifs, au visage assez avenant, qui entretenait avec force pastilles les faibles restes d'une voix fatiguée. Parfois, distraite, elle croyait prendre un jeton dans sa boîte à pastilles. Un rire étouffé fusait çà ou là, se répandait de proche en proche autour de la table. Mlle Duret le laissait courir, et quand il arrivait jusqu'à elle :

— Eh bien! mes enfants, qu'y a-t-il? Je jette mes pastilles? Alors tout à l'heure il faudra que je suce mes jetons, voilà!

Les rires jaillissaient librement. Les mamans elles-mêmes, levant leur crayon de notes, se désaltéraient un instant à cette source fraîche et sonore. Mlle Duret savait la nécessité de faire surgir quelques oasis dans le désert de l'analyse.

Le cours n'avait lieu que deux fois par semaine. Mais des leçons et des devoirs remplissaient les intervalles, et me demandaient un travail régulier de plusieurs heures chaque jour. J'étais déjà la proie d'un programme et d'une méthode. L'enfance heureuse et libre était terminée, qui fait son miel de toute chose, comme le poète. L'engrenage sans fin des études et des concours m'avait saisi, dont les rouages

impitoyables allaient pendant près de vingt ans laminer, forger, façonner mon cerveau docile. J'allais désormais apprendre la vie dans les livres et connaître l'univers sous l'aspect d'une immense idéologie.

Aussi ne m'étonné-je pas qu'aujourd'hui encore j'aie tant de peine à la prendre telle qu'elle est, et que les faits me blessent toujours comme s'ils ne pouvaient entrer dans les cadres de mon cerveau. Je suis un vieil endurci de l'analyse logique : je continue d'en faire sur la vie, cette grande fable à cent actes divers, au lieu d'en goûter directement le charme et d'en tirer tout bonnement la sagesse cachée.

Je crois superflu de dire que toutes ces belles réflexions ne me vinrent que plus tard, et que, si j'ai gardé un souvenir très net de l'ennui que distilla sur ma jeunesse l'analyse logique, je n'en étais pas moins persuadé qu'il fallait en passer par là pour devenir un homme. L'enfant croit volontiers que tout le monde fréquente à la même école et apprend la vie de même façon. Il réduit les différences sociales aussi facilement qu'il rapproche les distances géographiques ou les perspectives historiques. J'avais pourtant passé l'âge où le temps comme l'espace nous

paraissent si grands, quoique nous les fassions si petits. Je ne demandais plus, quand mon père déployait une feuille de l'état-major, qu'on m'y montrât à la fois Trouville (où j'avais passé une saison à cinq ans), Pékin, dont je connaissais le palais d'été, et Saint-Aignan, notre résidence estivale. Je ne demandais plus à ma grand'mère, qui me semblait si vieille dans son fauteuil, si elle avait connu les Philistins. Bien plus, je possédais déjà, sur la diversité des mœurs humaines et les variations de la pédagogie à travers les âges, des informations particulières, qui m'eussent permis de juger de haut mes études et mes méthodes. Je les devais à mon oncle Élie, un frère très aîné de mon père, excellent homme qui avait donné sa vie et son cœur à l'archéologie, et auquel l'archéologie en retour avait donné un esprit fertile en rapprochements ingénieux, une humeur indulgente et des mœurs d'une grande douceur.

Il habitait dans la même maison que nous, avec une vieille domestique, beaucoup de livres, des collections diverses et une poussière abondante, qu'il ordonnait qu'on ne troublât point. Il descendait souvent à notre table, et moi j'avais le droit, quand je m'ennuyais, de monter

chez lui le soir, une demi-heure avant le dîner. Nous étions d'excellents amis. Il trouvait en moi un gamin curieux, un touche-à-tout suffisamment respectueux et pas trop maladroit, un auditeur jamais las d'écouter ou de questionner, qui l'aidait le soir à rafraîchir un peu son esprit tout poudreux d'un long commerce avec les choses mortes. Je trouvais en lui un conteur inépuisable (à dix ans je connaissais mieux l'*Odyssée* que la *Bible)* et un savant qui avait l'art de mettre sa science à ma portée sans paraître la rabaisser. Les enfants distinguent fort bien si on les traite en gamins ou en hommes. Il me parlait comme à un petit savant futur, et j'en concevais une fierté qui doublait mon plaisir.

Il n'était pas jusqu'à ses boutades qui ne piquassent ma réflexion et n'éveillassent en mon cerveau toutes sortes de doutes salutaires et de troubles féconds. Il en était coutumier, le cher homme; car par un contraste bizarre cet esprit si amoureux de précision et d'exactitude pour les choses du passé n'appliquait à celles du présent que le paradoxe et la fantaisie. Peut-être lui paraissaient-elles beaucoup moins importantes, n'étant pas encore objet de science, et l'originalité de son caractère, peu enclin à

suivre l'opinion commune, se donnait alors libre carrière. Ma mère craignait un peu, je crois, l'influence troublante des jugements de l'oncle Élie sur la formation de mon jeune esprit, car souvent, lorsque je descendais de chez lui, elle m'interrogeait sur notre conversation et en reprenait au besoin quelque chapitre pour le mettre au point d'une morale plus traditionnelle ou d'une philosophie moins « singulière ». L'oncle Élie m'apprenait par exemple la générosité d'âme de la façon suivante. Un soir que je revenais du lycée avec une place de septième seulement — tout à fait contraire à mes habitudes — en exercices français, le dialogue suivant s'établissait sur le genou de l'oncle Élie, dans le cabinet tapissé de vitrines et de bibliothèques :

L'oncle Élie. — Et quelle place rapportons-nous aujourd'hui, Monsieur le phénix de la sixième B?

Moi, *taquinant le camée antique qui pend au gilet de l'oncle Elie.* — Septième.

L'oncle Élie. — Septième? J'ai bien entendu? A la bonne heure, mon garçon. Tiens! voilà vingt sous pour cette bonne action.

Moi, *très digne.* — Ce n'est pas la peine de vous moquer de moi.

L'oncle Élie. — Je ne me moque pas, Monsieur. Je vous félicite au contraire d'avoir pour une fois laissé la place à ce pauvre Martin.

Moi. — Mais ce n'est pas Martin qui est premier, c'est Dubourg.

L'oncle Élie. — Oui, Dubourg, c'est ce que je voulais dire.

Je lève les yeux sur l'oncle Élie, qui a l'air parfaitement sérieux. J'examine son camée, dans le silence, avec un intérêt croissant. Enfin, en rougissant, car je n'ai pas ma conscience avec moi, je dis :

— Alors... c'est bien, ce que j'ai fait?

— C'est très bien. Le spectacle de la générosité dans la victoire est un des plus nobles que l'homme puisse donner à ses semblables.

Puis nous parlons d'autre chose. Quand je quitte l'oncle Élie, j'ai la discrétion d'oublier la pièce de vingt sous sur le coin du bureau. Je ne suis pas encore sûr que sa morale vaille mieux que la mienne. Mais l'idée a germé. Revenu chez mes parents, je ne suis plus embarrassé du tout pour annoncer ma place de septième.

— J'ai voulu laisser ce pauvre Dubourg être le premier, dis-je d'un ton dégagé.

Ma mère me regarde avec surprise. Je sou-

tiens mon dire d'un visage impertinent. Ma mère y voit une fanfaronnerie insupportable, et, sévère :

— Mon ami, dit-elle, je n'aime pas qu'on s'excuse en faisant mine d'une générosité qu'on n'a point eue. Tu voudras bien te passer de plat sucré ce soir, n'est-ce pas? Je ne te punis pas à cause de ta place, tu m'entends bien, mais à cause de la sotte raison que tu viens d'inventer pour la faire accepter.

Le soir, je n'avais justement pas faim de gâteau : on savait que de temps à autre mon appétit tombait brusquement au dessert. Mais quand ma mère vint me dire bonsoir, je ne pus m'endormir sur ce doute affreux.

— C'est l'oncle Élie qui m'a dit que j'avais bien fait, sanglotai-je.

Ma mère comprit, et remit les choses au point dans une juste conciliation de la morale du sacrifice avec celle de l'effort personnel. Ce n'était pas la première fois qu'elle avait à déraciner la folle avoine qu'on semait en moi là-haut, et qui menaçait de lever un peu vite.

Mais je ne veux pas me laisser mener hors de mon sujet par l'attrait de cette figure aimable et singulière, intimement mêlée à toute mon

enfance, et qui reparaîtra assez souvent dans ces pages. J'ai dit que j'étais redevable à mon oncle Élie de notions de pédagogie comparée qui m'eussent permis de ne pas croire aveuglément à la vertu éducatrice de l'analyse logique. En effet, parmi les images du passé que son érudition complaisante évoquait pour moi, il y avait beaucoup d'histoires d'écoles ou d'écoliers. L'aventure du jeune Spartiate dont un renard dérobé lacérait la poitrine pendant qu'il était sur son banc de classe, jusqu'à ce que le maître le vît défaillir et rendre avec son sang sa petite âme stoïque et obstinée, transportait mon imagination vers d'autres maîtres, d'autres écoles et d'autres exercices que Mlle Duret, son tapis vert et ses dictées à participes. Mon frère aîné, qui avait l'honneur d'être au lycée, et en troisième, en un temps où mes boucles tardives me confondaient encore dans le troupeau de fillettes de Mlle Duret, me dépeignait parfois avec admiration les mœurs des grands rhétoriciens et philosophes de Saint-Louis; mais je n'y retrouvais aucun trait qui me rappelât la jeunesse studieuse d'Athènes réunie autour de Gorgias, de Socrate ou de Platon.

Encore tout cela était-il le passé : un passé

qui s'en allait rejoindre, par des frontières indécises, le domaine si vaste des choses auxquelles l'enfant ajoute foi, sans être sûr qu'elles aient existé ; et je ne songeais pas beaucoup à le rapprocher des réalités de mon existence quotidienne. Mais, sans m'aventurer si loin à la suite de l'oncle Élie, j'avais, pour ainsi dire sous la main, des comparaisons vivantes et frappantes, dont tirer la conclusion n'était qu'un jeu. Les enfants pauvres que je fréquentais dans mon quartier, avec ma mère, me laissaient voir qu'ils n'apprenaient pas la vie comme moi. Sans doute, on me montrait leurs cahiers d'école, et ils ressemblaient terriblement aux miens. Mais enfin il ne m'échappait point que les cahiers et les livres, si importants dans ma vie, ne comptaient guère dans la leur ; qu'ils n'étaient pas punis comme moi pour un devoir mal fait ou escamoté ; qu'ils manquaient l'école pour un oui ou pour un non, et qu'ils en étaient quittes bien vite, à un âge où moi j'entrerais seulement au grand lycée, pour un cycle sans fin de classes, d'examens, de diplômes... Je voyais encore bien d'autres choses, de ces yeux d'enfant qui semblent accumuler distraitement des impressions et des images, comme une

matière sur laquelle leur faculté de jugement viendra s'exercer plus tard. Je voyais que mes petits amis, moins savants que moi peut-être (car je découvrais des fautes d'orthographe dans leurs cahiers, et je gardais pour moi ma découverte, par une sorte de pitié magnifique, jusqu'à ce que nous fussions dans la rue, où je m'empressais d'en faire part à ma mère), étaient en revanche beaucoup plus débrouillés, plus experts en toutes sortes de choses pratiques, et qu'ils possédaient notamment, dans leurs relations avec le monde des êtres et des réalités extérieures, qui si souvent m'effrayaient ou m'intimidaient, une expérience, une audace et, pour tout dire, une maîtrise dont je demeurais stupéfait.

La morale de tout ceci, que je dégageais encore assez mal — car le sens du mystère et le commerce habituel des êtres imaginaires laissaient encore peu de place dans ma petite tête à l'esprit critique — la vie se chargeait parfois de me la faire entendre. Je me rappelle une de ces circonstances que je noterai au passage : non pas qu'elle soit plus frappante que cent autres ; mais elle me permettra d'introduire ici une petite silhouette qui trottine devant mes yeux

depuis que j'ai commencé de remuer ces souvenirs, et ce me sera comme un devoir très doux de reconnaissance. André Chevallier — huit à neuf ans, tel que je le vois en ce moment, une tête blonde, avec des yeux bleu clair et une bouche de rien du tout dans une peau blanche et douce ; et sur ce visage de petite fille je ne sais quel sérieux, quelle décision, quel air d'en savoir beaucoup plus long que moi, qui m'imposait une sorte de respect. Élevé par des femmes (il n'avait plus que sa grand'mère impotente, une mère vaillante mais maladive, une sœur et un petit frère) avec moins de laisser-aller que la plupart de ses pareils, il avait des manières moins libres — ce qui m'intimidait moins, les mains plus propres — ce qui diminuait les distances, et plus de reconnaissance des jouets que je lui abandonnais — ce qui flattait mon amour-propre. Je l'aimais vraiment un peu. On me rappelait souvent, à titre d'encouragement ou de reproche, la blancheur immaculée des pages de ses livres d'école, le soin qu'il avait de ses menus objets familiers, et divers traits de sa petite existence déjà précieuse aux siens, qui me pénétraient en effet de l'idée qu'André était beaucoup plus « raisonnable »

que moi. Je dois dire d'ailleurs que, à peine cette constatation sincèrement faite, je ne sais quel malin esprit surgissait au fond de moi qui me disait : « Eh ! qu'as-tu besoin d'être raisonnable ! » accompagné d'une envie folle de faire quelque bêtise immense... C'était ma manière de me venger de la supériorité irritante d'André ; il ne serait pas capable, lui, d'une bêtise aussi retentissante, il aurait peur...

Donc, un jeudi de congé qu'André Chevallier se trouvait seul avec sa grand'mère et sa sœur, la pauvre femme, souffrante déjà depuis plusieurs jours, vint à être prise d'une syncope. André s'empressa autour d'elle, ouvrit la fenêtre, courut appeler la concierge (son ennemie intime, pourtant !) ; bref, fit preuve d'une âme ferme, égale aux pires surprises du sort. Une heure plus tard, la grand'mère revenait à elle. Mais elle avait le visage tout pâle, la voix toute faible : André la jugea bien malade. Que faire? Si maman se mettait à la soigner au lieu d'aller travailler dehors, qui gagnerait de l'argent pour les faire vivre tous? Il réfléchit un instant; puis prenant sa sœur par la manche, il l'attira dans le cabinet voisin.

— Marie, dit-il, grand'mère est mieux. Tu

vas rester avec elle. Moi, je vais aller chercher Mme Poncet pour la soigner.

Mme Poncet était une parente un peu aisée qui n'avait pas d'enfants. Elle habitait très loin, en plein Paris, dans le quartier de la Bourse. André prit six sous dans un tiroir, se glissa à petits pas vers la porte, descendit l'escalier quatre à quatre, et arriva au coin du boulevard juste à temps pour voir déboucher un omnibus qu'il connaissait bien. Il fit signe au conducteur, escalada de ses petites jambes toutes les marches jusqu'à l'impériale, et s'assit au bord de la banquette, une main sur la rampe et l'autre sur ses six sous. Il guetta bien les noms des rues quand on eut passé l'eau, et dès qu'il vit « Rue Montmartre », dégringola, se fit arrêter, demanda au premier agent la rue Paul-Lelong. Une heure plus tard, il ramenait par un autre omnibus Mme Poncet, qui s'installait au chevet de la grand'mère.

Quelques jours après, j'entendis raconter l'histoire à table, et je vis mes parents admirer comme il convenait la présence d'esprit, l'intrépidité touchante dont mon petit ami avait fait preuve en la circonstance. Je demeurai très frappé de ce récit. J'avais moi aussi une grand'-

mère, qui n'était pas bien portante ; j'avais pris déjà avec maman ou ma bonne des omnibus qui allaient très loin, dans un Paris inconnu, effarant et dangereux... Et voilà qu'on admirait André Chevallier d'avoir fait une chose qui m'eût valu, à moi, si quelque démon plus endiablé que les autres m'eût poussé subitement, au moins huit jours de pain sec et de visages sévères... J'y pensai longuement et non sans de secrètes inquiétudes. Me permettrait-on, par hasard?... Et si l'on me permettait, serais-je assez brave?... Je trouvais bien, entre la situation d'André et la mienne, de nombreuses différences, qui m'aidaient à écarter le problème un instant. Mais il revenait à la charge le lendemain, et il me fallait forger de nouveaux arguments pour en venir à bout. Enfin, après une semaine, comme il me tourmentait encore, je résolus d'en être quitte avec ce fâcheux une bonne fois. Je profitai d'un moment où j'étais seul avec ma mère pour amener la conversation sur mon petit ami, et alors, à brûle-pourpoint, je demandai :

— Eh bien! maman, je suppose que ma grand'mère soit malade, et que vous ne soyez pas là, ni papa, ni personne, personne... Est-ce que

vous seriez contente que je fasse comme André Chevallier, vous savez...?

Ma mère regarda son petit bonhomme, et vit dans le fond de ses prunelles anxieuses que quelque chose avait travaillé là, depuis huit jours, qui demandait plus qu'une réponse banale. Elle avait sur les lèvres, j'en jurerais, le *distinguo* prudent qui devait fermer cet horizon à mon esprit d'aventure. Que de mères, n'obéissant qu'à l'idée jalouse de protection et de défense qui est comme le premier geste de l'instinct maternel, auraient grondé leur chéri d'avoir seulement pu concevoir pareille pensée! La mienne avait une âme plus ferme, et un sens plus profond de l'éducation. Elle me regarda bien fort, pendant qu'elle disait :

— Mais oui! je serais contente d'avoir un petit garçon qui fût déjà un homme, comme André.

Je levai les yeux sur elle à mon tour, car je ne voulais pas en croire le seul son de sa voix.

— Bien sûr, vous ne me gronderiez pas? dis-je.

— Mais non, *mon petit homme!*

Peut-être direz-vous que ma mère avait pensé que le cas ne se présenterait guère. Mais vous

ne m'empêcherez pas d'admirer quand même le courage de ce oui, et de sentir toute la reconnaissance que je lui en dois.

Car vous ne sauriez croire ce que cette parole fit naître en moi. Je me vis aussitôt allant chercher un omnibus tout seul, me laissant conduire très loin dans un dédale de rues inconnues, sans petits cailloux pour jalonner ma route, sans autre chose pour moi que ma tête et ma langue... Et je connus que je n'avais pas le cœur intrépide de mon ami André... Pourtant, il avait huit ans, et moi tout près de neuf. Et maman me le permettait! J'eus honte de moi-même. Je n'étais pas encore un homme. Désormais, j'en serais un.

Ce fut une joie pendant plusieurs jours — la première joie que je cachais pour en savourer la douceur tout seul, dans le secret de ma conscience : celle de me connaître et de me sentir un homme. Cela ne ressemblait pas à ce que j'avais éprouvé jusqu'alors. Cela m'ouvrait vraiment le seuil d'un monde nouveau. Ne riez pas de moi : l'idée qu'on me permettrait à l'occasion (j'insistais encore un peu sur l'improbabilité de cette occasion, pour être tout à fait énergique) de m'en aller seul dans le grand Paris au faîte

d'un omnibus, fit faire un pas immense à mon caractère et à ma raison. Elle m'aida à congédier définitivement certaines peurs d'enfant auxquelles j'étais encore soumis; à reprendre de fond en comble ma classification des choses permises ou défendues; bref, à avoir une nouvelle idée de la vie. Que ma mère fut bien inspirée dans sa réponse! Sans doute, quelque chose en moi l'attendait; j'étais mûr pour cette étape; mais ce oui fut la parole libératrice qui me la fit franchir.

Cette justice rendue à ma mère, je n'en suis pas moins obligé de constater combien, au regard de mes petits amis pauvres, je franchissais lentement, tardivement, ces étapes de l'intelligence et du caractère dont je viens de marquer l'une. Que de curiosités, que d'élans intellectuels allaient se perdre dans le labyrinthe de l'analyse logique ou les problèmes de trains qui se croisent! Que de désirs, de rêves, d'énergies naissantes s'attardaient autour de jouets coûteux, de divertissements niais, ou se tournaient, faute d'objet, en caprices, en bouderies, en « nerfs »! Je vois encore le sérieux des petites ménagères de douze ans, l'importance des petits soutiens de famille de quatorze ou

quinze, les services qu'ils rendaient, l'esprit de décision, le courage, la soumission intelligente à la vie dont ils faisaient déjà preuve à un âge où moi j'ignorais tout absolument de cette vie, de ses lois et de ses devoirs. J'apprenais encore à être un petit prodige en diverses futilités, qu'ils étaient déjà des hommes.

Ah ! je le sais, ils étaient initiés bien vite aux terribles réalités de cette lutte quotidienne pour le pain, pour le feu, pour le loyer, qu'est l'existence d'un homme du peuple. Ils en avaient le spectacle continuel, au milieu de parents ou de voisins qui ne pouvaient rien leur en cacher. Et ni ces ménagements exquis qu'une mère aime à prendre pour l'âme ou le corps trop tendre de ses petits, ni cette insouciance délicieuse de l'enfant qui joue et qui rêve avec le sérieux que les hommes mettent à travailler et à vivre, rien de tout cela ne fut pour eux. Mais ils n'en gardaient pas moins la grâce légère de l'enfance, l'élan du cœur, et le rire à fleur de lèvres. Je goûte encore chez leurs petits frères d'aujourd'hui ce mélange charmant de raison et d'enfantillage, de gravité et de naïveté, de raisonnements de vieux routiers et de gamineries de bambins. Bref, s'ils n'eurent guère d'autre école

que la vie — et s'ils y furent parfois rudement traités — je me demande si celle-là ne valait pas à elle seule toutes les écoles où moi et mes pareils nous thésaurisâmes tant de savoir stérile et de sagesse impossible à monnayer? Firent-ils, dans leur condition, moins d'honneur à l'humanité que nous dans la nôtre?

En vérité, quand on plaint les petits bambins des rues des tristes spectacles parmi lesquels ils ouvrent leur intelligence et leur âme, songe-t-on à la singulière morale en face de laquelle les petits gamins des salons ont à débrouiller leur conscience? Pense-t-on à tout ce qu'ils voient, ce qu'ils entendent, ce qu'ils surprennent, ce qu'ils devinent, tantôt sur cette scène qu'est le monde, et tantôt dans ces coulisses qu'est la famille, aux intervalles de la représentation?

D'autre part, si les enfants des riches formaient leur conscience d'après la mauvaise humeur que leurs actes provoquent chez leurs parents, ou la sanction habituelle que ceux-ci y attachent, voici sans doute à peu près quelle serait l'échelle des fautes :

1° Fautes légères, ne méritant qu'une réprimande insignifiante, ou même une gronderie

d'encouragement : tous les mensonges (sauf quelques cas réservés); les gourmandises (non suivies d'indigestions); les faux témoignages entre frères et sœurs ou petits amis; la tromperie au jeu (si elle est faite avec tant soit peu de finesse ou de brio), et en général toutes indélicatesses entre camarades; la coquetterie chez les filles, et la vantardise chez les garçons.

2° Fautes graves : toucher à des allumettes; ne pas dire bonjour à un monsieur ou à une dame dont la figure ne vous revient pas; envoyer promener ses devoirs ou ses leçons, quand le soleil brille au jardin; arriver au salon les mains tachées d'encre, quand il y a de la compagnie, etc...

3° Fautes terribles, attentats aux lois divines et humaines les plus sacrées : renverser une lampe, ou un vase de prix; salir du haut en bas une robe toute neuve; mettre sens dessus dessous les papiers de papa ou la corbeille à soies de maman; tomber dans quelque vivier; répéter devant un étranger quelque chose de drôle qu'on a entendu papa ou maman dire la veille...

Je veux bien que vers l'âge de raison, le bon sens aidant, et cette lumière que toute âme

porte en elle quand elle vient à la vie, les enfants de chez nous reprendront en sous-œuvre cette classification pour s'en faire une un peu moins factice ; mais quelque chose en survivra, comme de toutes les impressions de l'enfance, quelque chose que ni les maximes, ni les conseils, ni les exemples du monde où ils vivent ne viendront effacer, puisqu'au contraire ils le viendront confirmer et aggraver. Heureux les enfants de là-bas, qui évitent cette éducation! Ils seront élevés pour la vie, et non pour « le monde », la vanité, le paraître... Leurs âmes, jetées trop tôt aux dures réalités, seront frustrées peut-être de certaines délicatesses, mais aussi délivrées de certaines grimaces. La brutalité même paraîtra chez elle moins répugnante que chez des âmes cultivées, où elle se double d'hypocrisie et se masque de raffinement. Quant à l'égoïsme, il est, hélas! universel, et semblable à l'un de ces maîtres du monde qui pouvait dire autrefois que le soleil ne se couchait jamais dans ses États; mais qui niera qu'il ait son domaine préféré, le royaume de sa prédilection, parmi les riches? La pitié sociale, qui semble se développer de nos jours chez les privilégiés, peut-être de pair avec la crainte des représailles

menaçantes, n'en arrête point les progrès, la domination sans cesse mieux assise dans les âmes. Et si le sens de la responsabilité grandit heureusement chez ceux d'en haut, celui de la solidarité — l'humble « coup de main » du populaire — a-t-il jamais cessé d'être fort chez ceux d'en bas?

Et lorsque tout à l'heure je mettais dans la part des riches la délicatesse, n'ai-je pas vu se lever devant moi tant d'âmes de pauvres gens que j'ai connues au long de mon chemin, qui n'ignoraient aucun des scrupules d'honnêteté, aucune des nuances de tact, aucune des pudeurs ou des fiertés secrètes que l'on croit d'ordinaire incompatibles avec la rudesse de leur condition? Sans doute la culture de l'esprit, les loisirs, le commerce des grandes intelligences ou des beaux caractères de tous les temps aident singulièrement une âme à se développer et à s'orner. Pourtant, qui n'a pu constater l'effrayante disette de vie morale, au moins chez les hommes, parmi ce qu'on appelle « le monde »? Et qui prendrait sur soi d'affirmer qu'elle est plus grande encore parmi le peuple? Les âmes nobles sont rares partout, et l'on n'est guère plus assuré d'en rencontrer en haut qu'en bas. Peut-être dans le

peuple un moins grand nombre réussissent à vaincre le mauvais vouloir des circonstances, à secouer les ténèbres qui les appesantissent pour s'élever vers la lumière; mais celles qui y viendront seront d'un cristal plus franc et plus ferme. Elle se seront fait à elles-mêmes leur droiture et leur noblesse, et ce ne sera pas, comme si souvent ailleurs, un manteau banal d'honnêteté qui ne recouvre que l'égoïsme et la médiocrité. Et quant à la masse, s'il est naturel qu'elle ait, ici et là, ses vices et ses travers différents suivant les milieux, je ne crois pas qu'à tout prendre l'atmosphère morale en soit plus pure chez les riches que chez les pauvres, ni l'effort pour bien vivre plus sérieux et plus profond.

...Me voici bien loin de mon omnibus, et des humbles souvenirs parmi lesquels j'aurais dû me tenir. Je suis d'autant moins excusable que le moment sans doute est venu où l'on attendrait de moi quelque belle conclusion générale que je ne saurais donner... — Mais pour vous, me dira-t-on alors, qu'avez-vous conclu? Vous regrettez d'avoir passé tant d'années parmi les bouquins et les barbacoles? Vous aimeriez

n'avoir eu, comme votre ami, d'autre école qu'une mère probe et vaillante, le rabot en main à treize ans, et le souci du pain quotidien?

A Dieu ne plaise! D'abord, j'estime que les regrets sont des hôtes inutiles, des parasites qui mangent et ne travaillent pas, auxquels l'âme du sage n'ouvre pas sa porte; et c'est une première raison pour que je n'en aie point. Ensuite je sais trop, pour ne pas leur en garder reconnaissance, ce que je dois à mes livres et à mes maîtres, fût-ce au prix de quelques désavantages que je leur attribue d'ailleurs imprudemment, car ils ne viennent peut-être que de mon ingrate nature. Mon petit ami André Chevallier est devenu un homme de bien, au cœur simple et à l'esprit délié dans son métier. Je serais très heureux qu'il pût rendre de moi le même témoignage; et j'estime, mon Dieu! que, pour avoir gagné sa sagesse de la vie à la sueur de ses mains tandis que j'acquérais la mienne à la pâleur de mon front, il n'a pas eu la plus mauvaise part. Je le lui dirais à l'occasion, s'il était tenté de m'envier; mais c'est un esprit juste et une âme bien réglée, en qui ce sentiment absurde ne naîtra jamais. Il sait sans doute moins de choses que moi, mais il sait probable-

ment mieux celles qu'il sait. C'est pourquoi, quand nous nous serrons la main, c'est sans gêne comme sans jalousie ; en frères qui, n'ayant pas eu la même part d'héritage, ne croient pas pour cela que l'une soit moins belle que l'autre ; et notre estime réciproque se pare de la joie de nous sentir unis à travers tant de distances et de barrières que la nature et la société ont mises entre nous.

V

OU MÈNE L'ORTHOGRAPHE

J'aimais beaucoup Dorothée. Dorothée avait le teint brillant et l'âme fraîche des jeunes filles anglaises. Elle adorait les jeux, les sports; elle y prenait avec nous un plaisir sincère qui doublait le nôtre; elle nous faisait tâter ses bras pour montrer combien la chair en était ferme; et comme elle savait mener une ronde, de la voix et des jambes!

Here we go round the mulberry bush, the mulberry bush...

Il fallait à Dorothée deux choses : son *tea* à cinq heures, et une dose d'exercice suffisante pour son foie, *to keep my liver right* : moyennant quoi, elle ne nous donnait que des exemples de belle humeur et des leçons de bonne santé.

Elle ne bornait pas son rôle à une surveillance hérissée de précautions et de prohibitions; elle n'était point la geôlière de notre enfance. Ma

mère lui laissait la main libre, particulièrement en ce qui concernait l'éducation physique, et la voyait avec plaisir nous endurcir le corps et l'âme à toutes sortes de petites choses, par ce qu'elle appelait *a nice little training*.

Mais voilà : si Dorothée avait dans les muscles et dans le caractère la jeune énergie de sa race, elle avait par ailleurs la faiblesse de son sexe, de son âge, et de son isolement. Et c'est ainsi que si Dottie, bonne fille, avait souvent pris ma défense devant ma mère ou mon père, un jour vint où les rôles changèrent, et ce fut bien moi qui sauvai la tête de Dottie! Voici comment :

Vers Noël, Dorothée recevait régulièrement de sa sœur, mariée en Angleterre, une caisse contenant un énorme *plum-cake*, des *buns*, et deux douzaines de *mince-pies*. Cela venait de loin ; cela sentait bon dans l'armoire où cela se conservait ; et pendant huit jours nos goûters étaient une fête. Dorothée avait plus de plaisir, je crois, à nous faire apprécier l'Angleterre sous les espèces des *mince-pies*, qu'à les manger elle-même.

En revanche, je rendais à Dorothée quelques légers services. Dans cette semaine de Noël, précisément, le premier soir où mes parents se

trouvaient dîner dehors, Dorothée se hâtait de coucher ma petite sœur, et puis m'installait dans un grand fauteuil avec un livre d'images anglaises, et me permettait de veiller un peu, comme un grand garçon. Je savais ce que cela voulait dire. Bientôt, Dorothée apportait sous la lampe une feuille de papier à lettres, et se mettait à écrire — pas tout près de moi, et de manière à ce que je ne pusse voir sa lettre. Elle s'appliquait, Dorothée ! Elle était moins vive à écrire qu'à mener une farandole. J'entendais la table craquer sous son coude lourd de pensées, puis la plume gratter quelques mots, puis un long silence reprendre. J'étais toujours plongé dans mon fauteuil et mon livre.

Bientôt, Dorothée se retournait vers moi :

— *Now then*, comment écrit-on *oublierai*, dites-moi ?

Il faut dire que, malgré mon âge tendre, j'avais, paraît-il, l'orthographe dans les veines, et mes « styles » étaient remarqués chez Mlle Duret. C'est là sans doute ce qui me valait la confiance de Dorothée.

J'épelais le mot pour elle. Je poussais la coquetterie jusqu'à prononcer chaque lettre à l'anglaise. Dorothée écrivait, raturait — c'était

un brouillon qu'elle faisait — et puis me demandait si on pouvait dire comme ceci, ou comme cela. J'étais imperturbable; ma grammaire ni mon vocabulaire n'étaient jamais en défaut.

Vers dix heures, Dorothée s'apercevait tout à coup qu'il était très tard, et que j'avais affreusement sommeil. Elle m'envoyait au lit bien vite, et nous recommencions le lendemain si la lettre n'était pas terminée. Puis elle la recopiait toute seule, et la lettre partait, mystérieuse, sans que je pusse deviner qui lisait, sinon ma prose, du moins mon orthographe... Je n'osais pas interroger Dorothée, et je sentais si bien d'ailleurs que l'on trompe les petits garçons comme on veut...

Un hiver, après notre retour de la campagne, la correspondance de Dorothée devint beaucoup plus fréquente; et, moins fier de mon rôle depuis que je le répétais si souvent, je m'endormais tous les quinze jours, au son de la table craquante et de la plume grinçante, réveillé à tout moment par les questions de Dorothée, trouvant ses lettres bien longues et sa mémoire bien courte. « Vous n'avez pas besoin de le dire à votre mère », m'avait assuré Dorothée, « c'est pour me rendre service, parce que je n'aime

pas les dictionnaires. » Je ne disais rien, pour obliger Dottie. D'ailleurs, cela ne m'intriguait plus : cela m'ennuyait.

En même temps, Dorothée, qui s'était contentée jusqu'alors du charme naturel que lui donnaient ses joues vermeilles, ses dents blanches, et la fraîche santé de son visage, semblait regarder avec moins d'indifférence les petits artifices où la beauté des femmes a coutume de chercher un adjuvant et un complément. Elle amincissait sous des ceintures de cuir sa taille un peu carrée d'Anglaise. Elle avait changé plusieurs fois sa coiffure, en l'accommodant toujours davantage au goût français. L'éclat de son teint, dont jusqu'alors elle avait paru fière, avec raison, semblait maintenant l'importuner : elle doublait ses voiles lorsqu'elle exposait son visage à l'air ou au soleil; et je ne pouvais plus l'embrasser au petit matin, parce qu'une mixture blanchâtre couvrait encore ses belles joues, si savoureuses autrefois. Je trouvais Dorothée moins bien, quant à moi; mais ces petits changements ne me la gâtaient guère, et le motif m'en demeurait à la fois obscur et indifférent.

L'œil mieux averti de ma mère les observait

sans doute avec moins d'insouciance. Ma mère, je l'avais remarqué plus d'une fois, devinait les choses les plus mystérieuses et les plus cachées. L'avenir comme le passé obéissaient, je ne sais comment, à la vertu de son petit doigt; et lorsque, certain matin, elle découvrit dans la chambre de Dorothée une lettre qui attendait imprudemment, sur la cheminée, l'heure d'être mise à la poste, ce fut, je n'en doute pas, l'occasion qu'elle avait fait signe au sort complaisant de lui apporter.

Je n'étais pas là, mais je n'ai pas de peine à me représenter ce qui se passa. Dorothée, surprise, essayant de cacher la lettre derrière la pendule ; ma mère l'arrêtant :

— C'est inutile, Dorothée, j'ai vu à qui cette lettre est adressée. D'ailleurs je l'aurais deviné sans l'avoir vu. Je vous ai déjà dit, Dorothée, que votre conduite avec ce jeune homme, l'été dernier, ne me plaisait pas. Il n'a pas assez bonne réputation pour vous, mon enfant. Il faut que cela cesse tout de suite, croyez-moi, dans votre meilleur intérêt. Vous êtes sans doute allée beaucoup trop loin déjà, Dorothée, dans cet enfantillage...

— Mais non, Madame peut être sûre...

— Eh bien, Dorothée, pour me le prouver, je vous demande de me lire cette lettre; et puis vous la déchirerez, et ce sera la dernière.

— Cela ne concerne pas Madame, ce que j'écris. Du reste, ce n'est rien.

— Si ce n'est rien, Dorothée, j'en suis heureuse, mais vous comprenez qu'il faut que je le sache. Je ne pourrais garder auprès de mes enfants une personne dont la conduite me laisserait le moindre doute. Ou vous me montrerez cette lettre, ou je serai obligée de me séparer de vous. Pensez-y, mon enfant, je vous en prie; soyez raisonnable, et ne compromettez pas votre avenir pour un caprice qui ne peut vous mener à rien de bon...

Dorothée ne parut pas au déjeuner. Elle avait trop pleuré pour son amour-propre, et pour son teint. Quand j'allai la retrouver, elle sanglotait encore dans son armoire, à me fendre l'âme. Mais elle ne voulut rien me dire, et, m'ayant embrassé follement, elle me défendit de pleurer et me renvoya.

J'étais désolé. Ma mère avait le front soucieux; Dorothée était muette, et lavait ses yeux deux fois par heure; Denise, autour de laquelle j'allai rôder, était impénétrable. Le lendemain,

pourtant, j'appris d'elle que Dorothée s'en allait. Pourquoi? Elle avait fait quelque chose qui ne plaisait pas à maman. Denise en savait beaucoup plus long; mais moi, je n'avais pas le regard de maman pour lire dans les pensées des autres...

Je ne pouvais m'empêcher de songer à quelque chose, pourtant... A quelque chose qui ne plaisait pas à maman, sans doute, puisque Dottie m'avait dit de ne pas lui en parler...

Vingt-quatre heures durant, j'essayai de débrouiller la terrible énigme. A parler franc, j'essayais surtout d'écarter une solution qui s'imposait de plus en plus à mes réflexions, et qui m'importunait beaucoup... Je ne voulais pas que Dorothée fût renvoyée pour ces lettres où j'avais joué un rôle, moi, rôle jadis glorieux, aujourd'hui tout à coup obscur et coupable peut-être... Le soir de ce jour-là, ma petite sœur, d'un air détaché, me dit :

— Tu sais, c'est parce que maman a trouvé une lettre qui n'était pas bien.

Je fus atterré devant cette évidence. Mais les grandes certitudes donnent du courage. Cinq minutes après, j'étais dans la chambre de maman :

— Maman! est-ce que c'est vrai que Dott s'en va?

— Oui, mon petit. Il faut qu'elle s'en retourne en Angleterre.

— Est-ce que c'est... parce qu'elle a écrit une lettre qui n'était pas bien...

— Qu'est-ce qui t'a mis cela dans la tête?

— Oh! je le sais... Eh bien, maman, il ne faut pas que Dottie s'en aille, parce que c'est moi qui ai écrit la lettre.

Et je baisse la tête comme un épouvantable criminel.

— Mon petit Pierre, dit maman en me caressant, tu aimes bien Dorothée, et c'est très généreux de vouloir t'accuser pour elle... Mais il ne faut pas te faire de chagrin, vois-tu : Dorothée reviendra peut-être... l'année prochaine... Et puis, tu en auras une autre qui sera très gentille...

— Maman, vous ne voulez pas me croire. Mais je vous dis que c'est moi! C'est avant-hier soir, pendant que vous dîniez en ville. Je disais à Dott ce qu'il fallait mettre...

Cette fois, ma mère paraît stupéfaite, et je vois un pli qui brise la ligne pure de ses beaux sourcils. Elle se lève et sonne :

— Voulez-vous dire à Dorothée de venir tout de suite?

Dorothée arrive, les yeux lavés de frais.

— Dorothée, Pierre me dit que c'est lui qui a écrit cette lettre pour vous. Est-ce que c'est vrai?

Dorothée rougit comme une malheureuse :

— Oh! Madame ne va pas croire... Je lui ai seulement demandé pour épeler un ou deux mots...

Les aveux ne me coûtent plus; je me chargerais de tous les forfaits dans l'ivresse du sacrifice :

— Non, maman, je vous dis que c'est moi qui lui ai tout dit, tout... C'est ma faute, c'est ma faute, je ne veux pas que Dott s'en aille...

Et je jette mes bras autour de sa jupe en sanglotant.

— *Oh! Peter darling, how can you tell?* Madame ne croit pas, n'est-ce pas? Non, *dear little chap,* je ne vous laisserai pas... Tenez, Madame, lisez, et puis c'est la fin, c'est la fin, je vous le promets... J'ai été imprudente, mais il n'y a rien, vous verrez... *T'was my pride...*

Et Dorothée sort de sa poche une lettre pliée, chiffonnée, qu'elle tend à ma mère. Ma mère l'ouvre, laisse l'enveloppe sur ses genoux; j'y coule un regard, et c'est ainsi que j'apprends

que *nous écrivions* au bel Armand Duport, le fils du régisseur de la comtesse de B..., qu'on rencontrait si souvent, l'été dernier, autour de nos promenades.

Ma mère lit lentement, tandis que Dorothée me cajole, et que je sens nos larmes se mêler sur mes joues. Puis elle lui rend la lettre.

— Eh bien, Dorothée, vous allez déchirer cela, n'est-ce pas; et puis vous n'y penserez plus. Je compte sur votre parole, Dorothée, et j'ai confiance en votre bon sens, comme vous aurez confiance désormais en mon amitié. Le mois prochain, quand nous irons là-bas, vous irez passer quinze jours *at home,* chez votre sœur : cela vous fera du bien. Voyez, mon enfant, cela ne pouvait pas être sérieux, vous le sentez bien : ayez un peu de courage, et dans quelques années vous trouverez un bon garçon de chez vous, qui vous donnera ce qui vous manque...

Dorothée pleure toujours. Pourtant, elle va rester avec nous, maman l'a bien dit. Au milieu de ma joie, je sens qu'il y a quelque chose dont je ne puis consoler Dorothée. Les chagrins des grandes personnes ne sont pas comme ceux des petits garçons. Je la remmène par la main; je lui

parle du chien qu'elle affectionne, des jeux que nous aurons ensemble, de tout ce qu'elle aime dans le cadre de notre petite existence ; je pense qu'elle va bientôt essuyer ses larmes et être contente. Mais non : en rentrant dans notre chambre, voilà Dorothée qui jette sa lettre au feu et qui se cache la tête dans le fauteuil en sanglotant de plus belle... Vraiment, c'est trop fort! Je tape du pied, dans ma colère de ne pouvoir rien faire pour consoler Dorothée. Et puis une idée me vient : je grimpe sur le bras du fauteuil, et prenant la tête de Dorothée entre mes mains, je lui dis dans l'oreille :

— Dottie, quand je serai grand, je vous aimerai beaucoup plus que M. Armand...

VI

CLAMPINOT

J'ai dit que mon oncle Élie vivait surtout dans le passé. L'archéologie grecque et romaine était sa patrie ; les vieilles inscriptions et les vieilles monnaies, ses amours : et la figure du monde pouvait changer autour de lui, sous le souffle des révolutions politiques et économiques, sans émouvoir son âme. Il s'accommodait des nouveautés, quelles qu'elles fussent, avec une bonne humeur qui déguisait à peine une indifférence profonde, et ne songeait pas plus à bénir le développement des arts ou de l'industrie qui fait la vie humaine chaque jour plus aimable et plus facile, qu'à déplorer les progrès de l'égoïsme et de cette soif inquiète de jouissances qui la font en même temps plus âpre et plus pénible. Mon oncle Élie avait peu de besoins. Des humbles ancêtres de notre famille, c'est lui qui avait hérité le mieux les traditions de vie frugale, l'es-

prit d'endurance et de sobriété. Une servante entendue et quelques visites de discrète surveillance que ma mère montait faire à l'étage d'en dessus suffisaient à assurer la parfaite économie de sa vie matérielle. Il ne multipliait pas outre mesure ses obligations mondaines, et, le démon de l'ambition ou des honneurs ne le faisant esclave de personne, il vivait heureux dans la conscience modeste de sa valeur, le cercle intime de sa famille et de quelques collègues de l'Institut, et l'étude patiente des vieux monuments par où l'homme aime à relier son éphémère activité à la longue évolution de sa race. C'était, sous son enveloppe vulgaire et sans grâce (mon oncle Élie était très laid, si laid peut-être que l'archéologie seule avait eu pour lui des yeux indulgents, au temps de sa jeunesse...) c'était une âme de sage.

La « question sociale », telle qu'elle agitait les esprits vers la seconde moitié du dix-neuvième siècle, était sans doute beaucoup moins familière à mon oncle Élie que telle qu'elle s'était posée en Grèce sous les Eupatrides et Pisistrate, ou à Rome au temps de Servius. Toutefois ses petits yeux gris et fureteurs, dont le long regard semblait dépasser naturellement les horizons

trop proches pour se poser sur les rivages du passé, heurtaient parfois, tout près d'eux, quelque misère que la cendre des siècles n'avait pas encore recouverte de douceur et de poésie. Ces rencontres étaient toujours amusantes. J'en rappellerai une dont je fus le témoin.

Mon oncle Élie voyageait souvent pour l'amour de l'archéologie. Sans parler de Rome et d'Athènes, qui le voyaient revenir périodiquement en pèlerin fidèle et passionné, il n'était si humble bourgade de France qui ne devînt digne de recevoir sa visite, si l'appel du passé montait d'une motte de terre heureusement rendue au jour. Un soir qu'il revenait ainsi d'une petite fugue vers la vallée du Rhône, riche en souvenirs, j'étais monté pour lui souhaiter le bonsoir et voir s'il ne rapportait pas, comme il lui arrivait parfois, quelque vieux débris dont je me faisais expliquer le sens ou l'usage. En tambourinant sur la porte le petit signal qui, mieux que la sonnette, annonçait ma présence à la respectable Anaïs (la porte de la cuisine, malgré les observations de ma mère, bâillait obstinément sur l'antichambre), j'entendis un bruit de voix à l'intérieur, et je trouvai en effet mon oncle Élie, sa pelisse de [voyage à peine déposée, engagé

dans un dialogue familier avec un grand diable d'assez mauvaise mine, aux nippes galeuses, au poil ruisselant, à l'échine crottée jusqu'à la nuque. Sous cette livrée, je reconnus sans peine un de ces « bagottiers » qui accompagnent en haletant, depuis la sortie des gares, les voitures chargées de quelque colis, avec l'espoir de gagner leur soupe, ou leur absinthe, en aidant à décharger le bagage. L'homme tortillait dans ses mains rouges un chiffon trempé où je dus deviner une casquette. Sans doute il venait de recevoir son salaire, et calculait que, la justice ne pouvant plus rien pour lui, la pitié lui ferait bien avoir quelques sous de plus... Mais non : l'entretien me parut, dès le premier mot que j'entendis, s'élever fort au-dessus de ces considérations intéressées. Le bagottier disait, tandis que sa casquette alimentait goutte à goutte les petites mares qui s'étaient formées autour de ses pieds :

— On n'en veut pas à la vie pour ça. On sait bien qu'elle ne peut pas satisfaire tout le monde.

— Vous êtes un sage, mon ami, répondait mon oncle.

Sur quoi il y eut un silence, que je ne troublai point. L'homme avait le souffle court, ayant

trotté les coudes au corps pendant plusieurs kilomètres, et son éloquence s'en ressentait. D'ailleurs, les gens qui ont beaucoup vécu parlent peu.

— Bonjour, petit, me dit mon oncle s'apercevant que j'étais là.

— Bonjour, mon oncle. Vous avez fait bon voyage?

Il me tapota le front tandis qu'il reprenait :

— Mais enfin, mon ami, pourquoi ne cherchez-vous pas quelque emploi moins hasardeux, un travail plus régulier?

Le bagottier regarda ses souliers de gratte-pavé et de misérable avec l'air d'un homme qui pense : « Tant que je ne serai pas dans ceux de mon voisin, il ne faut pas me demander d'être un autre. » Il prononça :

— Je n'ai jamais eu la chance. Je ne peux pas être un régulier.

— Vous n'avez pas de famille? dit mon oncle.

Un geste vague de l'homme fit signe qu'il avait dû en avoir une.

— J'étais le dixième, vous comprenez. C'est de trop pour une seule table. Les autres avaient bu tout le lait de la mère avant moi. Il ne restait

que des coups pour me nourrir. C'est pas de leur faute, je ne leur en veux pas...

De nouveau, la casquette ponctua l'aphorisme d'une large goutte. J'attendais que la suivante se formât, et je me demandais si j'aurais le temps de compter jusqu'à cinq avant de la voir tomber.

L'homme continua :

— Alors, puisque j'avais le goût du pain tout de même, il fallait que j'en trouve. C'est malheureux, mais quand on est jeune, vous savez, on croit qu'il y a du pain pour tout le monde chez le boulanger. Je n'ai pas fait d'adieux, parce que moi je suis sentimental, monsieur, comme vous me voyez — et, ma foi! je me suis lancé tout seul dans le grand monde. Il y a du bon et du mauvais, monsieur.

Sans doute, il avait expliqué déjà comment il avait surtout rencontré le mauvais. Ou peut-être était-ce trop délicat à expliquer. D'ailleurs, le souvenir des épreuves passées n'est doux qu'à ceux qui se sentent à l'abri de nouveaux coups du sort. Le bagottier ne semblait pas encore près de toucher à ce port de la vie d'où l'homme contemple d'un cœur assuré les flots dont il fut battu longtemps.

— Ce n'est pas pour me plaindre, reprit-il, mais je n'ai jamais eu le coup de main qu'il fallait. Quand on est mal parti, c'est pour longtemps! Je n'étais pas né mauvais, moi, ni bête, monsieur. J'avais un peu d'esprit naturel et le goût de faire quelque chose. Peut-être qu'avec moins de malchance, je serais arrivé comme un autre. J'aurais pu être un bourgeois comme vous.

L'argument me parut frapper beaucoup mon oncle Élie. Il considérait l'homme de son regard doux et lointain; et la flamme du gaz lui semblant trop faible sans doute, il l'éleva d'un degré comme pour mieux voir ce frère déchu qui se posait devant lui en rival évincé par la vie.

— Tenez, monsieur, reprit le pauvre diable, pour vous dire ce que c'est que le mauvais sort. Il y a deux ans, en sortant de l'hôpital — une fièvre typhoïde qui avait bien failli m'envoyer voir ce qu'il y a de l'autre côté — je me dis comme ça : « Voyons, mon ami Clampinot, tu viens de faire peau neuve : il ne s'agit pas de recommencer la même partie. Tu n'as rien fait de bon jusqu'ici, mais ça peut venir. Faut que tu arrives à ramasser quarante francs. Avec ça, tu peux te nipper proprement, te louer une

chambre, enfin bref, te payer la mine d'un honnête homme, et te présenter dans un endroit sérieux pour avoir de l'ouvrage. » Eh bien! monsieur, je la tenais si bien, mon idée, qu'au bout d'un an, j'avais mes quarante francs. Je me fais embaucher comme terrassier chez un entrepreneur de la Villette, et je me couche le soir en me disant : « Demain j'aurai une vie régulière. Ma famille serait fière de moi. » Le lendemain, je devais entrer à sept heures. Vers les six heures, sur le boulevard de Strasbourg, j'aperçois un fiacre qui trottait gentiment, avec une bonne grosse malle dessus. L'envie me prend de courir après, histoire d'en décharger encore une, la dernière! Le cocher me fait signe qu'on ne va pas trop loin. Ça me décide. On arrive rue Claude-Bernard et j'empoigne la malle : cré mâtin, ce paquet! C'était chez un savant, un vieux rat de bibliothèque, sauf votre respect, qui avait déménagé tous ses livres là-dedans : je n'en avais jamais porté une pareille de ma vie. Enfin, nous voilà calés tout de même, et en route pour le cinquième. Mais voilà qu'un point de côté me prend sur le palier du troisième, comme un coin qu'on m'enfoncerait dans les côtes, là, qui me coupe le souffle. J'es-

saye de continuer : pas moyen. Je suis obligé de poser là le paquet, pour voir. Nous faisions une tête tous les deux, monsieur. Et moi qui devais être à sept heures à la Villette, je n'avais pas le temps de payer une tournée, comme on dit. Enfin, ça se calme un peu; je reprends le colis comme je peux, je le traîne, je le pousse, et je finis par aborder au cinquième. Mais ça me tenait toujours au fond des côtes, et pas plus de souffle que dans une poitrine d'oiseau. Bref, le lendemain, fallait remettre le cap sur l'hôpital, avec une pleurésie. Voilà six mois que j'en suis sorti et que je n'ai pas pu retrouver d'ouvrage, j'ai pas une mine qui engage les gens, n'est-ce pas? Mais ce n'est pas ma faute si j'ai pas réussi à ce coup-là, monsieur...

Il se tut, essuyant d'un revers de main la broussaille humide de sa moustache. Mon oncle Élie approuva de la tête, comme un homme qui n'avait pas beaucoup écouté. Pendant tout le récit du bagotier, sa main droite, glissée sous le veston, se promenait doucement sur sa poitrine, où elle devait caresser dans une poche intérieure quelque médaille rapportée de son voyage. Tandis que Clampinot montait sa malle à travers tant de péripéties, mon oncle Élie suivait du

doigt une effigie ou déchiffrait un exergue. Il revint au fait pour dire, avec un sourire dont la tristesse était tout autre chose qu'une grimace de convention :

— Eh bien! que puis-je faire pour vous, mon ami?

L'homme ne répondit qu'en secouant sa casquette du côté du paillasson comme un panier à salade. D'ailleurs, c'était à soi-même que mon oncle Élie avait posé la question, car un embarras sincère se lisait sur son visage. Mon oncle Élie n'avait d'autre richesse que sa science, et son trésor était de ceux qui ne se partagent point comme un manteau de légionnaire romain. Il promena son regard autour de son antichambre, comme pour prendre à témoin tour à tour l'humble mobilier et les précieux fragments de stèles ou de bas-reliefs attiques qui garnissaient les murs, que rien de tout cela ne pouvait tirer Clampinot d'affaire. Puis il ramena ses yeux gris et fouilleurs sur le visage du bagotier, ravagé par d'autres fléaux que la misère :

— Je ne vous donnerai pas d'argent, mon ami, parce que votre mine me dit assez que vous êtes un client de l'alcool, et que je n'ai pas de mauvais service à vous rendre. Je voudrais

seulement pouvoir vous en rendre un bon....

Et le même embarras navré se peignit à nouveau sur la figure de mon oncle, debout devant le pauvre diable comme un homme au bord d'un précipice de cinq cents pieds d'où monterait l'appel d'une détresse obscure.

Un fumet de bon petit ragoût se glissait à cet instant par la porte entre-bâillée de la cuisine. Il atteignit assez indiscrètement les narines de mon oncle pour lui rappeler soudain que l'homme ne vit pas seulement de l'amour de la vérité. Je vis son front s'éclairer. Il alla vers la cuisine :

— Anaïs, dit-il, est-ce qu'il y a quelque chose de prêt pour le dîner?

— La viande n'est pas cuite, monsieur, il n'est que la demie de six heures.

— Alors autre chose, n'importe quoi?

— Il y a un peu de bouillon, si monsieur veut.

— Eh bien! c'est cela. Tenez, mon ami, dit-il en appelant le bagotier, on va vous donner la moitié de ce pain et un bol de bouillon. J'espère que cela vous donnera du courage pour chercher demain un emploi plus régulier.

Mon oncle coupa lui-même un pain qui était sur la table en deux portions fort inégales, et

mit la plus grosse dans la main de Clampinot. Puis il me fit signe, et nous allâmes dans son cabinet déballer avec mille précautions quelques fragments de vieilles poteries qui provenaient, paraît-il, de la sépulture d'une noble famille gallo-romaine.

Une demi-heure plus tard, Anaïs entrait brusquement, sans frapper, avec une familiarité tragique. Ses traits exprimaient une violente colère, tempérée par je ne sais quel triomphe intime.

— Monsieur n'a pas rangé sa pelisse, n'est-ce pas? dit-elle. Et sans attendre la réponse :

— Eh bien! monsieur, l'homme l'a emportée. Voilà comment il a remercié monsieur...

Mon oncle, dont les yeux fouillaient à ce moment un tesson sur lequel il croyait retrouver les traces d'une peinture, leva sur la servante un regard tranquille, et reçut ce coup avec le front superbe des vieux Romains auxquels on annonçait qu'un des leurs avait péri en combattant pour la patrie.

— Je l'ai pourtant reconduit jusqu'à la porte, continuait Anaïs; je me méfie des paroissiens comme celui-là, moi... Mais monsieur sait qu'elle ferme mal quelquefois : il l'aura repous-

sée tout doucement pour faire son coup. Ah! monsieur est bien imprudent...

— Mais êtes-vous sûre que personne n'ait serré cette pelisse, Anaïs?

Le mauvais vouloir de mon oncle à se rendre à l'évidence faisait visiblement bouillir le sang généreux et dévoué de sa servante.

— Monsieur sait bien qu'il n'y a personne que moi ici qui touche aux affaires de monsieur... Si c'est possible de remercier comme ça des gens qui ont pour vous les dernières bontés!

Je regardais mon oncle Élie de tous mes yeux. Le souvenir de son bienfait ne paraissait pas tremper d'amertume la récompense dont on l'avait payé. Il avait son long regard qui franchissait les siècles, et je l'entendis qui murmurait : « Le pauvre diable ne m'a pas repris tout ce dont je l'ai dépouillé depuis qu'un de mes ancêtres, plus intelligent ou plus fort que le sien, a commencé de réduire son frère en servitude. »

Mais mon oncle Élie se parlait à lui-même, et je ne suis pas sûr d'avoir bien compris... Il considéra l'agitation de sa servante et dit :

— Eh bien! Anaïs, ne nous tourmentons pas plus qu'il ne sied à des gens assurés de ne man-

quer de rien. La fin de l'hiver est proche, si j'en crois les bandes d'oiseaux migrateurs que j'ai vues remonter vers le Nord ce matin, comme nous traversions les plaines du Rhône. Avant qu'un autre hiver revienne, les magasins auront eu soin de renouveler leur provision de fourrures, et nous n'aurons qu'à choisir. La mienne se faisait vieille, et vous-même, Anaïs, m'en aviez déjà fait l'observation, si je ne me trompe.

— Je vais tout de même descendre chez le commissaire de police, conclut la prévoyante femme. Si monsieur veut attendre cinq minutes pour son dîner, j'aurai vite fait.

Mon oncle Élie n'eut garde de la désapprouver, car il avait la plus grande estime pour le sens sérieux et pratique d'Anaïs, et aussi parce que son esprit était déjà retourné à ses tessons.

Mon oncle Élie se mit à table un peu tard ce soir-là, et comme il n'avait pris en voyageant qu'une rapide collation, il dîna de grand appétit. Il crut même trouver à son pain une saveur particulière, et s'informa auprès d'Anaïs si l'on n'avait pas changé de boulanger. Mais il n'en était rien. Il eut achevé son morceau avant la

fin du repas et pria Anaïs de lui en redonner un peu.

— Il faudra que monsieur se contente du pain de la cuisine, dit Anaïs, puisque monsieur sait qu'il a coupé lui-même pour l'homme les trois quarts du sien : il n'en reste plus.

— Ah! c'est vrai, dit mon oncle.

Il demeura songeur un instant, et reprit en souriant :

— Eh bien! je crois que ce partage m'a donné bon appétit.

VII

UNE VOCATION MALAISÉE

En ce temps-là, la vie n'était pas une entreprise aussi sombre et aussi compliquée qu'aujourd'hui. Il y fallait moins de soucis et moins de pensers. Beaucoup de choses arrivaient, parce qu'elles devaient arriver; parce que des forces mystérieuses, pour la plupart bienveillantes, avaient réglé le monde ainsi, d'une façon assez curieuse et assez agréable à tout prendre.

En ce temps-là aussi, les saisons ne s'écoulaient pas comme un fleuve impatient dont une onde chasse l'autre à tout moment. On entrait dans l'hiver sans prévoir qu'il pût avoir une fin. L'été ne suivait pas, furtif et impérieux, le premier vol des hirondelles, et la longue procession des journées chaudes et dorées se déroulait sans hâte, parmi les champs qui n'avaient jamais été nus et les bois qu'on ne se rappelait

pas sans feuilles. Une année, alors, était un infini au delà duquel on pouvait bien compter, mais pas imaginer, plein de changements insensibles mais merveilleux, de surprises, de découvertes...

En ce temps-là, pour tout dire, nous grandissions encore.

Nous grandissions, je pense, hiver comme été, et si ma petite sœur s'en apercevait à ses poupées, dont la taille croissait en même temps que celle de leur maman, j'étais renseigné, moi, par mes culottes, que je dépassais rapidement. Mais il était une époque de l'année où nous prenions conscience officiellement, si j'ose dire, de nos progrès, où nous ressentions comme il convient toute la fierté d'avoir ajouté à notre taille quelque fragment de coudée. C'était au moment de notre exode coutumier vers la campagne. Le lendemain, quelquefois le jour même de notre arrivée dans la vieille maison, nous allions trouver mon père avec un crayon rouge à un bout et bleu à l'autre, un mètre en bois et un gros bouquin à reliure rigide, et nous lui demandions gravement de venir nous mesurer. Mon père acquiesçait, tout en prenant soin de dire que c'était inutile : nous n'avions grandi

qu'en diablerie depuis l'année précédente. Nous protestions naturellement et, chemin faisant, les paris s'engageaient sur le nombre de centimètres que chacun pouvait avoir gagné. On arrivait ainsi auprès de la chambre de ma mère, devant un entre-deux de portes peint en blanc, où de petites marques bleues et rouges grimpaient les unes après les autres, rattrapaient d'anciennes marques grises, entremêlaient les noms et les dates, bref figuraient pour les générations futures l'échelle de notre croissance. On enlevait ses souliers de jardin, on tendait les jarrets, on cambrait le buste, et l'on balançait la tête au-dessous du gros livre appliqué debout contre le mur, pour être sûr que la toise ne mangerait pas un millimètre... Deux ou trois marques s'ajoutaient aux autres, et, les hauteurs prises, on courait apprendre aux buissons du jardin qu'on avait poussé comme eux, ou dire aux chiens un bonjour familier et condescendant — car cinq centimètres de plus et une culotte neuve suffisent pour donner à l'homme une plus haute idée de lui-même et pour le grandir devant la nature.

Nous nous plaisions beaucoup mieux qu'à Paris, mes frères et moi, dans cette vieille mai-

son des champs dont le toit fumait au-dessus d'un bouquet d'arbres, au flanc d'un humble coteau de France. Sans doute, elle représentait pour nous la saison des vacances. La Meuse, qui promenait dans la plaine ses méandres lents et clairs, n'évoquait que des images de loisir et d'heureuse liberté. Mais surtout, qu'elle était bien, cette demeure, une maison d'enfants! Spacieuse, avec tout à coup de petits escaliers tortus et des coins à bonnes farces, claire, simple, avec des carrelages indulgents aux souliers crottés et d'antiques boiseries qui portaient bravement une estafilade de plus, pleine de réduits discrets quand on voulait être tranquille et de greniers complaisants quand on avait envie de faire du bruit : bref, une « vieille baraque » pour les gens sérieux, amis d'une élégance de convention, mais un paradis pour la jeunesse.

Elle était à quelques kilomètres seulement d'une petite ville fortifiée dont le clocher pointu semblait veiller en sentinelle dans la fuite de la vallée. Mon arrière-grand-père l'avait achetée comme « maison de plaisance » avec le petit domaine qui y attenait. Depuis lors, elle avait subi pas mal de rajeunissements. Chaque génération y avait ajouté sa pierre et marqué son

souvenir. Et comme chacune avait empreint son œuvre du goût ou des besoins particuliers à une époque, cela composait une histoire assez curieuse et un édifice assez disparate. L'apparence en était demeurée lourde et basse, et la toiture neuve dont mon père avait couronné les vieux murs lui donnait l'aspect d'une aïeule qui eût coiffé pour un instant le bonnet pimpant de sa petite-fille.

N'importe : on y vivait heureux et unis, dans une atmosphère de souvenirs qui en faisait vraiment le toit familial, celui où l'on vient continuer une tradition de vie et de vertus pour la transmettre ensuite à d'autres. Il n'est rien qui soutienne l'homme en son chemin comme de sentir qu'il est l'anneau d'une longue chaîne, l'héritier d'un passé dont il demeure responsable envers ceux qui le suivront. Mais, à soutenir cette idée elle-même, les symboles matériels ne sont pas inutiles. Une demeure où ses pères ont vécu, travaillé, reposé, laissé l'intime et peut-être le plus pur de leur âme, où il peut croire que ses fils abriteront à leur tour leurs affections les plus chères et leurs meilleures raisons de vivre, une telle demeure est un secours précieux pour l'homme qui aime à penser qu'il jettera

dans le monde mieux qu'une lueur éphémère et sans rayonnement. Aujourd'hui, malheureusement, du haut en bas de la société, nous revenons à la vie nomade, et, campés ici ou là, nous n'emportons même pas la toile de notre tente avec nous! Combien d'hommes de nos jours peuvent se dire moins âgés que leur demeure? Combien vivent sous le toit où ils sont nés, ou peuvent penser tout au moins qu'ils y retourneront pour mourir? C'est là peut-être une des faiblesses de notre génération, une des raisons qui expliquent le caractère fiévreux et incohérent de son activité. Ouvriers pourchassés de logis en logis par le terme implacable, fonctionnaires traînés par l'avancement de ville en ville, riches poussés d'un appartement à un autre par le souci croissant de jouir ou d'éblouir, et, en général, ascension furieuse des uns, chute lamentable des autres, les foyers bouleversés en même temps que les rangs et les fortunes : heureux ceux qui peuvent conserver dans ce chaos le calme d'esprit, la fermeté de dessein, et cette assiette morale que donne à la vie la plus ballottée l'image proche ou lointaine d'un toit dont on est vraiment l'enfant, et dont on est assuré de ne perdre jamais ni

la silhouette familière ni l'abri réconfortant !

Mais, direz-vous, l'humeur changeante des générations aime à recommencer la vie dans des cadres nouveaux. Je n'y contredis pas. Pourtant vous avez vu l'enfant jouer avec sa poupée : il n'a pas besoin qu'on la lui change pour s'imaginer tour à tour qu'elle est une paysanne ou une grande dame. Une paire de galoches ou un chapeau à plumes, et la métamorphose est accomplie : le jouet qui l'ennuyait lui plaît maintenant. Il n'en faut pas davantage aux grands enfants. Vous trouvez ma maison trop « antique » pour votre goût, n'est-ce pas? Vous faites la moue à l'idée de vivre là-dedans comme les vieux grands-pères? Détrompez-vous : tout est jeune, tout est moderne dans ma maison. Vous ne savez donc pas qu'un certain été mon père observa que la tenture du salon commençait à prendre les pâles couleurs, et que l'humidité d'une vingtaine d'hivers la rendait moins plaisante aux yeux? On en fit donc venir une à la nouvelle mode. Mais à quoi bon enlever l'ancienne? On pouvait mettre l'autre par dessus. C'est ce qu'on fit. Cependant, dans un coin de la cheminée où l'on trouva qu'elle faisait des plis, on voulut enlever le dessous, et l'on décou-

vrit successivement quatre tentures plus anciennes... C'est ainsi que les vieilles choses se rajeunissent, sans cesser d'être vénérables. Eh! oui, je le comprends, avoir vingt ans dans le même décor qui souriait aux vingt ans de votre mère, s'entendre dire des mots d'amour dans la même bergère où elle baissait jadis les yeux sur certaine bourse de filet, confier des rêves nouveaux à des témoins antiques, oui, ce serait insupportable... Mais les murs ont rafraîchi leurs bouquets, la bergère est remontée dans une chambre d'amis, le piano, s'il est demeuré, ne chante plus les mêmes romances, et c'est une rose *Maman Cochet* qui se penche dans le vase du guéridon, au lieu d'un *Souvenir de la Malmaison*. Il n'en faut pas plus pour mettre le pied dans la vie comme sur une terre vierge, pour découvrir l'amour, pour connaître le délicieux plaisir de trouver les ancêtres un peu surannés et la noble fierté de faire une expérience qu'ils n'ont point faite...

Comme vous l'avez certainement deviné déjà, des portraits de famille étaient le principal ornement de ce salon de vieille demeure provinciale. Il y en avait cinq. Trois hommes alternaient tranquillement avec le *Triomphe de Galatée* de la

Farnésine, et l'ensevelissement de la blanche *Atala;* deux pastels de jeunes femmes regardaient depuis près d'un siècle un joli bouquet de fleurs et de fruits de Jan Van Huysum. Leur visage à tous m'était bien connu. Je le saluais au passage du même bonjour que les meubles de la pièce ou les arbres du jardin. Je savais à peu près que l'un, qui portait une croix de Saint-Louis sur un uniforme à brandebourgs, avait été colonel d'un régiment d'artillerie sous Louis XVI, puis, quelques années plus tard, à la tête d'une brigade, avait fermé l'Argonne aux Alliés avec Dumouriez; que l'autre, orné d'une belle perruque blanche, était le mari de la jolie dame à turban, près de la cheminée; que le troisième était le neveu du général et mon grand-oncle. Mais leur histoire était un peu pour moi comme celle des héros du *De Viris*, que mon frère avait traduit l'année précédente : j'en avais recueilli des bribes au hasard, je les entremêlais sans malice, et j'aurais volontiers attribué à l'un des traits qui appartenaient à l'autre... Que leur ombre me soit indulgente!

Un soir, un de ces fameux soirs de retour où le crayon et la toise m'avaient octroyé quelques pouces de taille de plus, les vieux portraits me

parurent, je ne sais pourquoi, avoir quelque chose de nouveau à me dire. J'avais couru beaucoup dans le jardin et les communs, j'avais retrouvé partout de bonnes vieilles figures des êtres ou des choses. J'avais l'âme joyeuse, dilatée, un peu attendrie, du retour. Au sortir du dîner, comme j'hésitais à prendre un livre, je levai les yeux vers la cheminée, et tout à coup le charme des deux jeunes femmes tomba sur moi comme un rayon subtil de la grâce, dessillant mes yeux d'enfant... Je les vis telles qu'elles avaient été jadis, à la fleur de l'âge, l'une un peu rêveuse et tendre, avec sa gorge fine qui sortait comme une fleur délicate d'un fichu Marie-Antoinette, l'autre pétillante de santé et de joie ingénue, cueillant à pleines mains les roses de la vie... Je leur savais gré d'avoir été jeunes et jolies, d'avoir regardé la vie avec des yeux si clairs, et d'avoir eu déjà ce sourire si doux où je retrouvais tout à coup quelque chose du sourire de ma mère. Ce ne fut qu'un éclair. Mais il m'inonda l'âme d'une telle lumière que je ne pus m'empêcher de regarder ma mère et de dire :

— Cette dame-là vous ressemble, maman !

Mon père leva la tête :

— Laquelle veux-tu dire?

— Celle-là, repris-je en désignant le portrait de gauche.

— Il y a vingt ans que je répète cela, fit mon père.

Il paraissait tout heureux. Mon père avait aimé ce portrait du jour où il avait aimé ma mère.

— C'est bien, cela, mon Pierrot, tu sais voir les choses.

Un peu flatté et encouragé, je quittai mon siège et j'allai demander aux autres cadres quels secrets ils avaient à me livrer ce soir.

Le général m'était le mieux connu. On parlait de lui plus souvent que des autres, peut-être parce que la gloire des armes frappe entre toutes l'imagination des hommes, peut-être aussi parce que, le premier, enfant gâté du destin, il avait répandu sur sa famille le lustre que plusieurs siècles d'humble et patient travail de la terre n'avaient pu lui donner. Il avait le sang riche, mais un peu lent, d'une race penchée depuis longtemps sur la glèbe. Son masque court, son front sans hauteur, ses fortes pommettes accusaient aussi son lignage. Mais des yeux noirs et vifs étaient venus jeter une

flamme nouvelle sur le type. Il les tenait de sa mère, une belle fille du Languedoc, dont le père, receveur général des Aydes et Gabelles, était exilé par sa fonction dans le fond de la province de Champagne. La belle Languedocienne, qui n'avait pour elle qu'un tout petit quartier de noblesse et l'éclat pimpant de sa jeunesse, accepta l'humble roture et les grasses terres d'un paysan dont les ancêtres n'avaient point, depuis plusieurs générations, mangé leur blé en herbe. Elle pleura trois jours et trois nuits, dit l'histoire, en arrivant dans le petit village des Ardennes d'où elle ne devait plus guère sortir. Mais, prenant enfin le parti le plus sage, elle renonça dans son cœur aux vains plaisirs comme aux fragiles honneurs du monde, et, pendant vingt-deux ans grosse ou nourrice, dit toujours l'histoire, elle donna silencieusement à la patrie des filles et des fils, dont l'un au moins récompensa par sa brillante fortune l'obscurité à laquelle sa mère s'était résignée.

Je me fis répéter tous les détails qu'on se rappelait de sa carrière. Ils éveillaient en moi un sentiment de fierté satisfaite, plutôt que le désir inquiet d'une gloire pareille. Je ne jouais pas souvent à la guerre. Je n'avais pas l'instinct du

commandement. L'ardeur du jeune âge poussait dans mon imagination d'autres fumées que celles de la gloire des batailles.

— Et celui-là, demandai-je en passant devant un autre cadre, est-ce que c'est celui auquel je ressemble?

— Oui, mon petit, répondit ma mère.

J'avais entendu citer cette ressemblance. Quant à moi elle ne me frappait pas. Elle ne me flattait pas davantage. Ce long nez pointu et cette bouche aux lèvres minces qui traçaient leur croix dans un visage impassible ne me semblaient ni jolis, ni aimables. Mais je savais que mon grand-père, qui était mort avant ma naissance, avait porté la robe avec presque autant d'éclat que son père porta l'épée, et terminé sa carrière à la Présidence du tribunal de notre chef-lieu : cela m'engageait à garder mon sentiment pour moi. On aurait pu me répondre que je devais souhaiter d'égaler mon grand-père en vertus privées et publiques. Chose curieuse, je ne sentais pas en moi l'étoffe d'un héros — ni seulement d'un homme illustre. « Peut-être bien qu'il ne sera qu'un homme ordinaire »! avait répondu pour moi ma petite sœur, un jour qu'on m'interrogeait sur ma vocation. Un autre eût renvoyé cette

gamine impertinente à ses poupées. Moi, j'étais demeuré confondu de la force de cette remarque et de la justesse probable de cette prédiction...

— Et celui-là, qu'est-ce qu'il a fait? demandai-je en désignant le troisième aïeul, qui portait galamment les grands revers d'un habit marron, à la mode de la Restauration.

— Celui-là fut un malin, dit mon père. Il pensa que ses ancêtres avaient assez travaillé pour qu'il fût bon de reposer un peu la race. Il jouit sans trouble de sa fortune sous cinq ou six régimes politiques, l'accrut par une sage économie et quelques opérations heureuses, et mit excellemment en pratique pour son compte le conseil que M. Guizot devait donner à la génération qui le suivit. Il s'enrichit.

— Il aurait pu mieux faire, dit ma mère.

— Eh! eh! il aurait pu faire plus mal aussi. Un rayon de gloire était venu tirer sa famille de l'obscurité. Il comprit sans doute qu'elle y retomberait rapidement s'il n'appuyait cette illustration nouvelle sur une assise plus solide. La richesse est plus que jamais aujourd'hui la consécration nécessaire de toute autorité sociale.

— Elle en est une par elle-même, interrompit mon oncle Élie.

— Nous ne le voyons que trop, reprit mon père. D'ailleurs, mon vieil oncle n'a pas travaillé seulement pour les siens. Il n'a point négligé l'intérêt public. C'est à son influence et à ses démarches que le département est redevable de son premier chemin de fer et du commencement de sa prospérité industrielle. Il passait tous les loisirs que lui laissait sa carrière dans ses propriétés, auprès d'ici; il y venait en aide à chacun, et c'est à lui principalement que nous devons la considération dont notre famille jouit sur ce coin de sol.

— Je m'en aperçois souvent, dit ma mère. Toutes les vieilles gens de la contrée me parlent de lui.

— Une grande fortune est une charge publique comme une autre, reprit mon père, et souvent plus difficile à bien gérer. Il y faut un esprit plus ouvert et une volonté plus ferme, car le devoir y est moins nettement tracé que dans toute autre. Il est certes moins malaisé d'être un magistrat intègre ou un général habile que d'être un riche vraiment bienfaisant.

Ma mère hocha son beau front grave et dit :

— Mais combien y a-t-il de riches qui en jugent ainsi? C'est pour cela qu'on en voit tant

de mauvais ou de maladroits. Je sais bien que cela ne me regarde pas, mais j'enrage tout de même de voir l'usage que certains font de leur argent.

— Oui, dit mon père, la richesse est entre leurs mains comme une harpe entre les pattes d'un âne... C'est une vieille comparaison de Luther, qui jamais ne trouva son application comme de nos jours.

Ma mère eut un bon rire :

— Une harpe aux pattes d'un âne, comme cela me plaît! Encore l'âne n'aurait-il pas la sottise de prétendre s'en servir.

— Pourtant, on fait beaucoup la charité aujourd'hui, dit ma tante Fanny, dont le tendre cœur était prêt en toute occasion à prendre la défense des accusés.

— On la fait surtout avec moins de modestie et de discrétion, ma chère Fanny.

— La charité est le plus doux des devoirs qui incombent à la fortune, dit mon père, mais il n'est pas le premier. Avant d'aider ceux qui sont tombés à se relever, il faut aider ceux qui sont debout à rester debout. Chacun ici-bas a droit à vivre. C'est le rôle propre de la richesse et sa véritable justification, de permettre l'exer-

cice de ce droit au plus grand nombre d'hommes possible. Les hommes, puisqu'ils vivent en société, ont besoin les uns des autres. Les petits doivent croître à l'ombre des grands. C'est pourquoi, au lieu de faire le vide, moralement, autour d'elle, et de tenir à distance de mépris tous ceux qui l'approchent, une grande fortune devrait attirer naturellement les petits et resserrer les liens sociaux.

— C'est ce qui arrivait à Rome dans les *gentes*, dit mon oncle. Tout un peuple de serviteurs, de gens de métiers, de fournisseurs, vivait autour d'une famille de patriciens. Sans doute cette organisation, dont le lien était avant tout religieux, ne répondrait plus à l'état présent de nos mœurs. Mais c'est un exemple du rapprochement naturel des petits et des grands.

— Oui, dit mon père, une belle fortune doit être comme un fleuve qui suscite la vie autour de lui. Mais un fleuve n'est réellement bienfaisant que lorsqu'il a pris un cours régulier et sûr. Les fantaisies extravagantes d'un luxe inutile, auxquelles nous assistons tous les jours, sont comme les caprices d'un torrent qui n'a pas encore réglé son élan : elles causent plus de ravages que de bienfaits et laissent der-

rière elles, au lieu de la vie, la stérilité. Il est un luxe égoïste et grossier, contraire aux intérêts de la communauté, qui n'éveille que le mépris des uns, la haine des autres, ou une basse et funeste émulation. Il en est un autre qui n'inspire que l'admiration et le respect. C'est un beau spectacle, continua mon père, qu'une grande fortune bien conduite et bien employée. Il faut le saluer très bas. C'est l'image d'une force qui, de matérielle et brutale, se fait intelligente et morale.

— Mais c'est un spectacle rare aujourd'hui, reprit mon oncle. On ne considère plus le bien public. Presque partout, chez les peuples anciens, il y eut, après l'aristocratie religieuse, une aristocratie de la richesse, et d'excellents législateurs n'hésitèrent pas à établir des classes sociales d'après l'importance de la fortune. Mais partout les riches prirent sur eux les charges les plus lourdes, en particulier l'armée, et justifièrent leur prééminence par les services qu'ils rendaient à la communauté.

— En effet, reprit mon père, la richesse, dès qu'elle est considérée par ceux qui la détiennent comme une fonction sociale, acquiert tous les titres à la légitimité et au respect. C'est malheu-

reusement ce caractère qu'on lui reconnaît de moins en moins. Autrefois, on était riche pour les autres, aujourd'hui on ne l'est plus guère que pour soi.

— Cela tient peut-être à ce que les fortunes d'aujourd'hui sont trop rapides, dit ma mère.

— Sans doute, ma chère amie, c'en est la meilleure raison. On voit à présent les fortunes croître et s'écrouler si vite, on les sent d'ailleurs si menacées et si convoitées, qu'on ne songe plus qu'à en jouir tout de suite. C'est un sentiment fort naturel. Au reste, celui qui a fait lui-même sa fortune ne saurait en user avec le même désintéressement que celui qui l'a reçue de ses ancêtres. Il faut à l'argent, comme à toute autre chose, une ancienneté. Il constitue une charge qu'on n'arrive à bien remplir qu'après plusieurs générations d'expérience et de traditions. Le premier manant venu ne sait pas mieux faire métier de riche que figure de noble.

— Voilà qui explique, dit ma mère, pourquoi il est plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le chas d'une aiguille... Tout de même, j'ai toujours pensé que cette parole était un peu dure.

A ce moment, mon frère, qui depuis quelque temps ne tournait plus guère les pages de son livre, secoua la tête comme pour dire qu'il avait pris son parti, quant à lui, de la comparaison évangélique, et déclara :

— Ça ne fait rien... Moi, je serai riche.

Mon frère Jean montrait déjà devant la vie cette belle assurance qui porte avec elle le succès. Il avait l'esprit de conquête et de domination aussi marqué que j'avais celui de spéculation et de douceur. Dans nos jeux, c'était toujours lui qui s'arrogeait le commandement ou le profit.

— Et comment seras-tu riche? dit mon père.

— Je gagnerai de l'argent.

— Comment en gagneras-tu?

— Je ne sais pas. Je serai ingénieur peut-être. Mais je ferai quelque chose où on gagnera beaucoup d'argent.

C'était le temps où, comme on disait alors, le Génie des découvertes accomplissait des prodiges, où l'Industrie, fille de la Vapeur et de l'Électricité, renouvelait la face du globe.

— Voilà, dit mon père, un enfant qui ne reniera pas son siècle. Autrefois, les jeunes cerveaux rêvaient d'aller à la cour et de servir le roi ou de s'engager dans les armées, parce que là

étaient le pouvoir, l'autorité, l'influence. Aujourd'hui, ils rêvent simplement d'être riches. L'argent a remplacé toutes les forces sociales.

Ma mère regardait mon frère sans rien dire, un peu effrayée peut-être des dispositions qui manifestaient déjà, dans une âme si tendre, un appétit si vorace de la vie; un peu fière aussi, sans doute, en songeant que le *violenti rapiunt illud* s'applique encore plus justement au royaume terrestre qu'au céleste.

Elle se rappelait à ce moment, j'imagine, comment mon frère, l'hiver précédent, avait fait preuve déjà d'un esprit précocement habile au soin des intérêts temporels. L'hiver avait été long et rigoureux. Mon frère avait pris l'initiative, avec quelques camarades de sa classe, d'organiser une patinoire dans la cour de la Quatrième. Or, par tous les coins de la France, à cette époque, l'éveil de la grande industrie faisait éclore des Sociétés par actions. Mon frère imagina de monter en actions l'entreprise du patinage de la classe de Quatrième. Le capital servait à l'établissement et à l'entretien de la patinoire, et se trouvait rémunéré par un droit de cinq centimes que payaient les patineurs à chaque récréation. L'idée était ingénieuse: mon

frère la poussa jusqu'à ses conséquences les plus fructueuses. Les actions de cinquante centimes montèrent rapidement sous l'influence d'une gelée persistante. Mon frère cependant consultait chaque jour avec soin le thermomètre et le baromètre. Aux premiers symptômes précurseurs d'une température plus douce, il feignit d'être dégoûté de l'entreprise et vendit toutes ses actions à gros bénéfice. Le risque était considérable, car nul n'ignore la traîtrise des instruments destinés à prévoir le temps. Mais la fortune sourit aux audacieux. Le dégel vint, suivi de la débâcle des actions. Mon frère racheta les siennes à 0 fr. 10. Il avait gagné quarante-huit sous, et le renom d'un « type » très fort, qui s'étendit au delà de la classe de Quatrième.

Ma mère conclut :

— Gagner de l'argent est très bien, mon enfant, mais ne doit pas être le but d'une existence. Souviens-toi de cela.

— Et souviens-toi aussi que tous les moyens de devenir riche ne sont pas bons, reprit mon père. L'exemple de certaines fortunes d'aujourd'hui, fondées uniquement sur la spéculation, filles impudentes de la chance et du jeu, est pernicieux pour la jeunesse. Saint Jean Chry-

sostome appelait les usuriers de son temps des gens qui plantent sans terre et qui moissonnent sans épis. On croirait qu'il a voulu flétrir du fond des siècles la race de nos agioteurs modernes.

— Bah! dit mon oncle Élie, les hommes ont toujours pris pour arriver au pouvoir la voie la plus courte qui s'offrait à eux. C'est le pouvoir qui est immoral, beaucoup plus que les moyens de l'obtenir. Il ne se justifie que par sa nécessité, comme presque toutes les institutions humaines. Il en est ainsi de la richesse. Demander à un de nos maîtres d'aujourd'hui : « Qui t'a fait riche? » serait une question aussi oiseuse et aussi saugrenue que le « Qui t'a fait roi? » du bon comte de Toulouse à Hugues Capet.

— Sans doute, dit mon père, la richesse n'est guère tenue de justifier ses origines. Ce serait une tâche malaisée, aujourd'hui surtout que nous avons ajouté quelque peu aux soixante-trois manières qu'avait Panurge de se procurer de l'argent. Mais il lui incombe d'autant plus, comme je le disais, de se justifier par ses services. Il est étrange de voir comme cette charge paraît légère à ceux qui l'ont reçue. C'est une des plus redoutables qui soit. Le riche devrait

être le serviteur de la communauté. C'est le seul moyen qu'il ait d'échapper à l'envie qui le guette en ce monde, et à l'anathème qui l'attend dans l'autre.

— C'est ce que dit l'Évangile, observa ma mère. Le riche doit travailler ici-bas à se faire des amis qui plaideront pour lui au ciel.

Depuis un moment, ma tante Fanny, promenant tantôt sa petite main parmi les arabesques de sa chevelure et tantôt son petit pied parmi celles du tapis, manifestait des impatiences de jeune chat en humeur de jouer. Ma tante Fanny, blonde et rieuse, n'aimait pas que la conversation se tînt trop longuement dans le domaine du sévère. Elle poussa un petit soupir d'une sincérité charmante, tandis qu'elle disait :

— Quand on est riche, on n'a pas le temps de penser à tout cela...

Puis elle se leva, et ouvrant le piano, commença d'égrener une valse de Strauss qu'elle jouait à ravir.

VIII

LA COLÈRE D'UNE VIEILLE DEMOISELLE

Je n'aimais pas le salon de Mlle Painchaud. Il y faisait sombre, et les chaises s'ennuyaient au long des murs La pendule seule était divertissante. Elle représentait une belle dame dorée qui conduisait un char antique; la roue figurait le cadran. Derrière elle, un négrillon noir et luisant paradait sous une coiffure de plumes dorées. Mais c'était une trop vieille connaissance pour que j'y prisse encore plaisir.

Pendant qu'on attendait Mlle Painchaud, ma mère me faisait, relativement à la bonne tenue et à l'amabilité dont un jeune homme de mon âge devait faire preuve dans le monde, des recommandations qui ne contribuaient pas à ramener ma bonne humeur.

Mlle Painchaud entrait, et j'avais envie de me sauver dans un coin. Elle était à l'âge que les enfants n'aiment guère, l'âge indécis où ils

ne reconnaissent plus l'appel de la jeunesse et où ils ne sentent pas encore l'indéfinissable attrait des cheveux blancs. Puis, elle m'embrassait avec une abondance agressive, et tantôt me faisait un trou dans la joue avec son nez pointu, tantôt me donnait à manger son pois chiche : l'un et l'autre procédé m'indignaient. J'enfonçais ma main dans ma poche pour ne pas m'essuyer la figure avant qu'elle eût le dos tourné.

Ensuite, elle se mettait à causer avec ma mère, d'une voix sèche et coupante, et tout à coup songeait à moi pour me mettre entre les mains un *Robinson Crusoé* aux images rares, dans lequel je n'avais plus de découvertes à faire. Un jour, j'avais dit en refusant le livre : « Merci, mademoiselle, je le connais. » Il paraît que ce n'était pas conforme aux bonnes manières. Je ne le disais donc plus; mais tout le mépris intime qu'un homme peut enfermer pour son semblable dans une parole de civilité qu'il lui adresse tenait désormais dans mon remerciement à Mlle Painchaud.

Heureusement, ces visites ne se renouvelaient pas souvent. Je crois que ma mère nous les épargnait autant qu'il était en son pouvoir. Mais Mlle Painchaud était quelque peu notre parente,

et représentait à elle seule je ne sais plus quelle ligne de cousinage : circonstance qui lui donnait un droit strict à ce tribut de notre politesse.

Elle fondait encore ce droit, je dois le dire, sur une raison moins aride qu'un privilège généalogique. Il y avait des moments où le nez de Mlle Painchaud me paraissait moins pointu, sa voix moins sèche, toute sa personne moins insupportable. C'étaient ceux où je l'entendais dire à ma mère : « J'ai justement fait hier des oranges glacées. Je vais en donner à mon petit Pierrot. » Les mains fines de Mlle Painchaud se délassaient souvent d'autres travaux en confectionnant des oranges glacées, qui, plus heureuses que les images de son *Robinson*, me causaient toujours, quoique toujours pareilles, un plaisir nouveau. C'était si amusant à manger! Un petit fil blanc sortait du cœur de chaque quartier, invitant les doigts. On le prenait, on l'élevait en l'air pour admirer la couleur vive du beau fruit à travers sa carapace de sucre transparent, on renversait un peu la tête, et l'on emprisonnait le quartier derrière ses dents, pour tirer le fil. Alors commençait un plaisir plus solide, soit qu'on laissât fondre len-

tement l'enveloppe de glace, soit qu'on la brisât résolument pour mordre tout de suite dans la chair juteuse et parfumée... Ma mère disait qu'on nous gâtait trop; Mlle Painchaud exprimait l'espoir d'avoir assez bien réussi son sirop cette fois; et nous, nous emportions notre petit sac d'oranges, doublement joyeux de la corvée finie et de la récompense qui la rendait plus légère...

Mais je fais injure à la mémoire de notre parente en ayant l'air de limiter ses mérites au domaine de la confiserie. Elle en avait d'autres, plus solides au regard de Dieu. Mlle Painchaud consacrait à la religion et aux « œuvres » le temps et les ressources que n'absorbaient point ses devoirs d'état, réduits au minimum par son existence de vieille fille solitaire. Elle était de la race des grandes dévotes, je veux dire de celles que la crainte obsédante de manquer leur salut n'induit point en de perpétuelles patenôtres, mais qui s'en croient au contraire suffisamment assurées pour songer surtout à celui des autres. Le zèle des âmes la dévorait. Il la dévorait si bien qu'il ne lui permettait plus de regarder aux moyens qu'elle employait. Mlle Painchaud pratiquait dans toute sa rigueur le *compelle intrare.*

L'Église n'eut jamais sans doute de rabatteur plus agile ni plus féroce. Dans la paroisse, nombreuse et remplie de menu peuple, où elle travaillait, il n'était pas de rue ni presque d'immeuble qui ne la connût. Elle pénétrait partout, avec une hardiesse ou une humilité surprenante. Elle arrangeait avec sérénité les affaires les plus intimes d'êtres qu'elle connaissait depuis une semaine. Elle était la Conscience vivante, tour à tour impérieuse ou cajoleuse, d'une foule de gens qui s'étaient arrangés pour vivre beaucoup plus tranquilles sans cet hôte gênant. Elle disposait de toutes les faveurs spirituelles et d'une bonne partie des faveurs temporelles de la paroisse, et distribuait les unes et les autres avec tant de largesse qu'elle apportait, à chaque réunion des Dames de charité, deux ou trois fois plus de baptêmes, de premières communions, de mariages et de sacrements à dévotion que toutes les autres dames ensemble. Chasseresse intrépide, son carnier débordait toujours ; elle le déposait modestement aux pieds de M. le Curé, parmi les félicitations de l'assemblée, et tous les honneurs du tableau étaient pour elle.

Lorsque je pus connaître et juger Mlle Painchaud autrement qu'en enfant, l'âge impitoyable

avait, paraît-il, ralenti déjà cette activité superbe, sans apaiser pourtant la flamme d'un zèle que la mort seule pouvait éteindre. A soixante-cinq ans, Mlle Painchaud se plaignait de n'être plus qu'un instrument faible et inutile entre les mains de la sainte Église. Pourtant, jamais malade, elle se levait encore à sept heures, déjeunait d'un petit pain et d'un verre d'eau fraîche, et demeurait sur la brèche jusqu'au soir, sans autre repos qu'une courte sieste après son repas de midi. Elle présidait encore une demi-douzaine d'œuvres, demeurait comme par le passé la providence et la terreur de M. le Curé, n'abdiquait rien de son influence dans les conseils de la paroisse, et conservait avec une vigilance jalouse la tradition qui obligeait les jeunes vicaires nouveaux à lui réserver leur première visite, leur déférence la plus humble et leur dévouement le plus aveugle. Elle leur faisait valoir au besoin, s'ils paraissaient récalcitrants, qu'elle n'avait jamais ménagé son influence en haut lieu à ceux qui avaient eu l'heur de lui plaire.

Au fond, ce que cette Grande Mademoiselle de la charité mettait au service de l'Église et des âmes, c'était une humeur naturellement

guerrière, un prodigieux esprit d'intrigue, et le goût du pouvoir sous une forme assez particulière, mais qui est plus commune qu'on ne pense. Elle apportait dans une vie fort désintéressée en apparence (puisqu'elle n'avait pas de famille, se contentait d'un rien pour elle-même et ne se dépensait que pour les autres) un étonnant exercice du sens propre, et les passions personnelles les plus accusées. Elle était pour ses clients une puissance formidable, devant laquelle toutes les portes s'ouvraient, sur la terre comme dans le ciel. Ce personnage la ravissait, et l'idée seule en suffisait à entretenir son zèle. Elle se démenait jour et nuit pour apporter à quelque inconnu une faveur ou un secours qui la grandissait aux yeux de son protégé comme à ses propres yeux. Et la reconnaissance de ses clients lui faisait une parure royale, sous laquelle elle s'avançait, plus sûre et plus fière de son pouvoir qu'une véritable reine.

Mais cette reconnaissance même ne lui était pas indispensable. Mlle Painchaud planait au-dessus de l'ingratitude des créatures. Comme le Créateur, en contemplant chaque soir l'œuvre de sa journée, elle trouvait que tout était bien. Cela lui suffisait.

Évoluant ainsi sans cesse de l'antichambre des grands au sanctuaire des petits, Mlle Painchaud n'apparaissait que rarement à la maison — sauf dans le cabinet de mon père, qu'elle accablait de consultations juridiques ou administratives à l'usage de sa clientèle. Ma mère, je crois, ne l'y attirait pas beaucoup. Elle admirait le zèle de Mlle Painchaud et déplorait ses résultats. Il courait sur le compte de la pauvre fille des anecdotes désobligeantes, que la malignité humaine avait sans doute forgées à plaisir, mais qui n'en étaient pas moins fâcheusement vraisemblables. On racontait que, pour faire plaisir à Mlle Painchaud (et tirer de l'opération quelque petit bénéfice), des gens avaient, sous des noms divers, fait baptiser deux et trois fois leurs enfants. Depuis que ces bruits calomnieux avaient atteint ses oreilles, Mlle Painchaud, craignant en effet que sa mémoire ne fût pas égale à son prosélytisme, avait institué un système de fiches qui lui servait de bouclier contre les flèches des mauvaises langues. Mais elle avait encore accentué par là le caractère rigide et bureaucratique de sa charité.

C'était là ce qui affligeait ma mère, ainsi que l'enfantillage d'un zèle à courte vue, qui croyait

avoir ramené des âmes à la vérité quand il avait immatriculé des noms sur les registres de la paroisse.

Ma mère préférait la qualité à la quantité, et la sincérité du cœur aux démonstrations extérieures de piété. « Il suffit de révéler aux âmes qui l'ignorent le besoin qu'elles ont de Dieu », disait-elle souvent. « Dieu se charge du reste. » Mlle Painchaud n'avait ni cette belle confiance en Dieu, ni ce touchant respect des âmes. Aussi ma mère évitait-elle soigneusement d'aller travailler auprès du champ de sa parente, qui, bien qu'elle habitât le même quartier que nous, n'appartenait pas, heureusement, à la même paroisse Et elle tenait beaucoup aussi à ce que ses pauvres n'entrassent point dans les fiches de Mlle Painchaud. Ceci était presque impossible, et j'ai gardé le souvenir de certain conflit qui mit sur le beau front de ma mère, durant toute une matinée, l'image sombre de la Colère.

Il éclata à l'occasion d'une des familles auxquelles ma mère donnait ses soins. Les M... étaient de pauvres gens chez qui la trop longue habitude de la misère avait à peu près éteint tout désir d'en sortir. L'habitude aussi d'être secourus (car ils étaient nombreux, de bonnes

mœurs et dignes de pitié) les rendait enclins à vivre sans effort sur le mol oreiller de l'aumône. Ma mère, qui n'aidait ses pauvres que pour qu'ils s'aidassent eux-mêmes, s'irritait souvent de ces dispositions. Ils connaissaient, à son gré, trop de bonnes adresses; elle leur reprochait d'user plus d'esprit et plus de souliers à chercher des protections qu'à chercher du travail. Déjà deux de leurs enfants sur cinq avaient été placés dans des établissements où on les élevait à peu près gratuitement, et la mère prenait prétexte de quelques « ménages » qu'elle faisait dans le quartier pour mettre les deux derniers à la crèche toute la journée. Un vieux père usé par l'âge vivait avec eux, et, à défaut de services matériels, leur rendait encore celui de sa présence, qui faisait de ce foyer une école de vénération et de respect.

Or, un jour, le pauvre aïeul se dressa comme il put sur ses jambes tremblantes et son béquillon, et vint trouver ma mère, les larmes aux yeux. On commençait à le trouver de trop à la maison, paraît-il, et on le poussait à vider la place en se faisant admettre dans un hospice. Sans doute, il savait bien qu'il était une bouche inutile, mais il mangeait si peu! Il n'exigeait

presque pas de soins; il gênait le monde le moins qu'il pouvait; d'ailleurs, il n'en avait plus pour longtemps, et il demandait seulement d'attendre au milieu de ses enfants que le bon Dieu voulût le prendre.

Ma mère fut indignée. Elle alla trouver les M..., leur fit honte de leurs sentiments, et leur déclara tout net qu'elle cesserait de les secourir, s'ils continuaient à se débarrasser de leurs enfants au profit des orphelinats, de leurs parents au profit des hospices, et de se décharger ainsi de tous les devoirs de l'existence. Elle revint, ayant gagné sa cause en apparence, mais n'ayant pu délivrer son esprit d'une inquiétude. Au cours de l'entretien, le nom de Mlle Painchaud avait été prononcé. Sûrement Mlle Painchaud, qui était si bonne, pourrait obtenir une place à Ivry ou dans quelque autre maison... « Vous ne le lui avez pas demandé, j'espère? » avait dit ma mère, menaçante. On jura que la démarche n'avait point été faite. Mais le vieux, dans son fauteuil, à cet instant du dialogue, avait branlé la tête d'une façon bizarre, comme s'il voulait parler et qu'il n'osait pas... Ma mère ajouta :

— Je vous défends absolument, vous m'entendez? d'aller trouver Mlle Painchaud.

Il n'était déjà plus besoin d'aller la trouver. Mlle Painchaud avait été sollicitée quelques jours auparavant, et comme la place était difficile à obtenir, en raison des faibles titres du candidat qu'aucune urgence n'obligeait la société à recueillir, son zèle avait pris flamme subitement et multipliait déjà les lettres et les démarches, attisé par la seule difficulté de vaincre. Toutefois, comme il n'avait, pas plus qu'aucune force en ce monde, le pouvoir d'animer la lenteur des rouages administratifs, un mois s'écoulait sans que ma mère eût vu le vieux ramasser ses hardes, et elle pouvait croire qu'il mourrait en paix chez les siens. Mais un jour...

Ce jour-là, ma mère achevait de corriger ma dictée dans la salle d'étude. Mlle Painchaud entra, le sourire aux lèvres, le nez impertinent, comme on revient d'une victoire. Elle me donna rapidement sa joue sèche à baiser; puis, comme ma mère voulait l'emmener dans une pièce voisine :

— Non, non, dit-elle, c'est pour un mot seulement... Les M... sont de vos pauvres, n'est-ce pas, à ce qu'on m'a dit? Eh bien! voilà qui va vous faire plaisir : je viens d'obtenir pour le

vieux grand-père une place à Ivry. J'ai eu beaucoup de mal.

— Ils sont allés vous trouver? dit ma mère. Eh bien! je le regrette profondément. Je le leur avais formellement interdit.

— Bon! ne leur en veuillez pas, ma chère amie. Cela ne m'a pas importunée. Je suis toujours heureuse de rendre un service.

— Vous ne me comprenez pas, reprit ma mère, qu'une colère réprimée faisait toute pâle. C'est un détestable service que vous leur avez rendu. Voilà ce que je regrette. Pardonnez-moi de vous le dire.

Une stupeur envahit le visage de Mlle Painchaud, changeant en déroute le triomphe de son regard. La pointe de son nez même me parut s'abaisser piteusement. L'imperturbable bonne opinion qu'elle avait de sa personne et de son pouvoir n'était pas accoutumée à de pareils chocs. Mais elle était trop solide pour en demeurer longtemps ébranlée.

— C'est moi qui ne vous comprends pas à mon tour, reprit-elle au bout d'un moment. Je ne veux pas croire que ce soit la jalousie qui vous fait parler ainsi, ma chère amie. Cette place était difficile à obtenir, et si j'ai pu réussir

là où vous aviez échoué peut-être, il ne nous reste qu'à en remercier ensemble la Providence.

— Je ne suis jalouse de personne, dit ma mère, et je me suis bien gardée de faire la démarche que vous m'attribuez. Ces gens sont pauvres, mais ils pouvaient nourrir leur père. Donc ils le devaient, et j'estime que les aider à se défaire de lui c'est les aider à contre-sens...

Ma mère était debout, appuyée d'un doigt seulement sur la table où j'écrivais. Ses yeux noirs avaient une flamme profonde et sévère. Je ne comprenais pas très bien le fond du débat, mais je voyais qu'elle tenait tête à Mlle Painchaud, et je ne doutais pas qu'elle eût cent fois raison. Je la trouvais très belle.

— Pourtant, vous m'accorderez bien que ce pauvre vieillard sera beaucoup mieux à l'hospice que dans son taudis? argumentait la voix sifflante de la vieille demoiselle.

(Je dis la « vieille » demoiselle, parce que les cheveux gris fer de Mlle Painchaud la rendaient telle pour ma classification d'enfant, sommaire et sans indulgence. Je ne connus Mlle Painchaud que déjà grisonnante et je ne la connus jamais qu'ainsi, comme si ce front où bruissait l'intrigue ne pouvait se faire assez

calme pour l'auréole sereine des cheveux blancs.)

— Il se trouvait assez bien chez les siens, dit ma mère, puisqu'il voulait y rester. Ce sont eux qui se trouveront mieux quand il ne les gênera plus. Je les en plains.

Mlle Painchaud s'était levée et s'agitait dans la pièce comme une poule menacée qui ne trouve pas d'issue.

— Mais enfin ces gens ont du mal à vivre, puisque vous les secourez depuis longtemps. Et ils sont fort méritants...

— Sans doute. Ils méritent qu'on les aide à porter leur fardeau, mais pas à le jeter dans le fossé.

— Alors, à vous entendre, il faudrait que j'aille dire à ce brave homme de finir ses jours dans la crasse et la misère, au lieu d'accepter le bon lit et les bons soins que je lui procure? Quelles sottises, mon enfant, quelles sottises! jetait Mlle Painchaud aux coins des murs et aux angles des corniches.

— Cela vaudrait mieux, dit ma mère.

— Eh bien! il est trop tard, heureusement. J'ai reçu la lettre hier et on a dû le conduire là-bas ce matin. On voit que vous ne savez pas

tout ce que cela m'a coûté. Au revoir, ma chère amie, je suis heureuse de penser que mes pauvres ne jugent pas comme vous les services que je leur rends, et ne m'en remercient pas de la même façon!

— Je n'ai pas voulu vous offenser, ma cousine. Mais puisque c'était pour un des miens que vous vous donniez toute cette peine, j'étais obligée de vous dire pourquoi je la jugeais inutile.

Mlle Painchaud ouvrit la porte. Elle oubliait de planter son nez dans ma joue.

— Oh! soyez tranquille, mon enfant. Je ne remuerai plus le bout du petit doigt pour un seul d'entre eux... J'ai les vieilles méthodes, moi, cela ne vaut plus rien! Vous donnez dans les nouvelles méthodes, je vois: j'espère que cela leur réussira.

— Chacun fait de son mieux, dit ma mère. Dieu nous jugera selon sa miséricorde.

Elle reconduisit Mlle Painchaud, puis revint s'occuper de moi. Ma dictée se trouva bonne, heureusement, car ma mère n'avait pas sa patience accoutumée. J'observais à la dérobée le pli de son front. Je n'osais pas lui demander pourquoi elle était contrariée, mais je haïssais

Mlle Painchaud. Au déjeuner encore, les traits de ma mère demeuraient sombres sous leur gaîté voulue. Puis, tout d'un coup, je l'entendis qui murmurait à demi-voix : « Pauvre fille ! elle n'a jamais eu de famille, elle ne peut pas savoir ce que c'est... » Et ma mère avait pardonné dans son cœur, sans doute, car elle retrouva son sourire.

Ce cœur plein d'indulgence avait trouvé pour Mlle Painchaud la meilleure excuse, en effet. J'ai constaté depuis avec tristesse que beaucoup ne pouvaient l'invoquer, cette excuse, dont la charité n'était pourtant ni plus clairvoyante, ni plus sensée. Mlle Painchaud reprochait à ma mère de donner dans les nouvelles méthodes : hélas ! je dirais plutôt que les nouvelles méthodes consistent à précipiter inconsciemment la ruine de la famille, si bien commencée par les conditions actuelles du travail. A vrai dire, ma mère n'usait guère de théories : elle faisait la charité, comme toutes choses, avec son bon cœur et son bon sens. Un instinct très sûr l'avertissait qu'il ne fallait rien faire qui pût porter atteinte au foyer, ni affaiblir le lien familial. C'était tout le motif, sans doute, de sa querelle avec Mlle Pain-

chaud. Elle ne raisonnait pas plus loin. Je ne puis m'empêcher d'admirer combien elle voyait juste.

J'ai connu bien des intérieurs de pauvres gens où la misère, la faim et tout leur cortège de tentations entraient plus librement encore que le vent par la porte branlante et la pluie par les fenêtres mal closes. Elles n'y faisaient guère de victimes, tant que la famille demeurait serrée et solide, tant que chacun pouvait puiser à son insu, dans l'exemple de son frère et dans l'idéal commun à tous, la force qu'il n'eût pas trouvée en lui seul. Et j'ai connu des ménages d'ouvriers où, sans être riche, on regardait la vie en face et sans trembler. Le jour où la femme désertait, attirée par l'usine, c'était comme le signal donné à toutes les « malchances » d'entrer dans la place, et, complices des mauvais instincts, de n'y plus laisser bientôt que des ruines.

Quant à la famille M..., je ne me souviens pas de ce qu'elle devint après que le vieux père eut été dépêché sur l'hospice, mais je n'hésite pas à croire qu'elle perdit par là quelque chose de sa cohésion et de sa force, et que, si les corps s'y trouvèrent moins à l'étroit, les âmes s'y

sentirent moins courageuses, moins soutenues, dans leur lutte quotidienne contre la difficulté de vivre, par l'appui d'un devoir librement accepté et vaillamment rempli. Et sans doute, ces choses-là ne s'analysent guère et se dosent encore moins ; mais il n'en faut pas moins compter avec elles quand on parle des hommes, parce que les hommes sont plus nobles, heureusement, que la plupart d'entre eux ne s'imaginent qu'ils sont.

Oui, puisque Mlle Painchaud tenait à parler de méthodes, je veux lui dire pourquoi j'estime que la sienne était mauvaise. C'est une mauvaise méthode celle qui, volontairement ou non, tend à diminuer les devoirs et les responsabilités d'un homme. C'est lui enlever ce qui le soutient le mieux. Cela est vrai surtout pour les gens du peuple, qui n'ont pu trouver ni dans de longues traditions familiales, ni dans une éducation patiente et soignée, ces fortes assises morales où s'appuie toute la vie d'un homme des classes supérieures. Rien n'aide à vivre les petites gens, sinon leurs humbles devoirs quotidiens. Pour l'ouvrier, les principaux, presque les seuls, sont ceux qu'il trouve dans sa famille. Pourquoi l'État d'une part, l'assistance officielle et la cha-

rité privée de l'autre, cherchent-ils à les accaparer, je ne dirai pas à leur profit, mais au détriment de l'ouvrier? Pourquoi tant de crèches, tant de garderies, qui encouragent la femme à quitter ses enfants, tant de fourneaux et de restaurants qui la dispensent de faire le repas des siens, tant d'hospices et d'asiles qui l'engagent à ne plus assister ses vieux parents? Pourquoi tant de « maisons du peuple » qui poussent l'ouvrier à déserter sa propre maison? Que lui reste-t-il à faire au monde, une fois terminée sa besogne stupide de l'usine? Nommer des députés. Le bel emploi, la sublime tâche, et combien il doit puiser là de courage à vivre! Ce n'est pas la peine d'être en démocratie pour aller à l'encontre de ce que l'esprit démocratique a de meilleur et de plus noble. Ce n'est pas la peine de parler de cette conscience nouvelle que l'ouvrier prend de sa dignité en notre siècle, et de prétendre à la développer sans cesse. si par ailleurs on lui retire peu à peu toutes les réalités solides où elle se connaît, s'exerce et se fortifie. A mesure que chaque citoyen voit grandir la part qu'il peut prendre au gouvernement des affaires publiques, il semble qu'on ait souci de réduire d'autant celle qu'il doit prendre au gouvernement de ses

affaires privées. Or, c'est chez lui qu'un homme, qu'un père est vraiment le maître, et c'est là qu'on doit lui laisser tous ses droits et tous ses devoirs.

... Si ma mère avait eu plus de goût pour les vains discours, voilà celui qu'elle eût tenu à peu près, je pense, à Mlle Painchaud. Mais il eût retardé d'autant la fin de ma dictée, et glissé sur l'esprit de la vieille fille comme l'ondée sur le roc. Ma mère s'en abstint sans regret.

IX

TANTE FANNY

J'avais sept ans. On aurait dit devant moi une parole qui ne fût pas à la louange de ma tante Fanny, que j'aurais bondi sur le calomniateur, ou caché dans le silence de mon cœur un ressentiment farouche. Mais il n'y avait pas sur la terre un être assez vil pour ne pas adorer à genoux ma tante Fanny. Tout le monde l'aimait, et moi je l'aimais encore un peu plus que tout le monde. J'avais sur elle des droits privilégiés. Elle le savait. Elle m'appelait son petit chevalier.

Ma tante Fanny n'était pas du tout pareille à ma mère. Aussi ma dévotion n'était pas la même. Quand je ne l'avais pas auprès de moi, je crois que je ne pensais guère à elle — et, chose curieuse, c'était tout le contraire pour ma mère... Mais sa présence m'enveloppait d'une joie et d'une douceur inexprimables. Je ne quit-

tais guère ses genoux ou sa main. Je n'avais pas envie de jouer : je la regardais et je l'écoutais. Ma tante Fanny était mince, légère et charmante. Quand elle se levait du piano où elle venait de jouer du Mozart, le bruit de sa jupe et le rythme de ses pas semblaient continuer la musique d'une sonate ou d'un rondo. Elle avait des yeux bleus que la moindre lumière éclairait de reflets dansants comme une porcelaine tendre. A tout moment, quelque idée invisible et jolie les faisait sourire, plus vite encore que ses lèvres. Mais elle avait surtout des cheveux admirables, doux, longs et comme lassés, qui déroulaient sur ses tempes et sur sa nuque leurs ondes parées de toutes les nuances de l'ambre et de l'or. Elle en portait la tête un peu penchée, ma pauvre tante, comme si le poids de cette gloire eût été trop lourd pour son front. Pourtant, elle ne la négligeait point, et ses mains habiles en faisaient, pour les autres autant que pour elle-même, un instrument inépuisable de beauté et de joie. Elle variait l'arrangement de ses tresses avec un art ingénieux. La nature, complice de sa coquetterie, en changeait incessamment la teinte, avec les jours et les saisons. Et, je le crois, la caresse de tant de

regards qui s'étaient attardés à leur sortilège y avait laissé je ne sais quelle douceur de plus.

Ma tante Fanny lavait et parfumait souvent sa chevelure. Quand je l'embrassais, j'emportais sur mes lèvres une odeur musquée qui me faisait penser aux petites poires d'ambrette du potager.

Ma tante Fanny avait, il me semble, une âme légère et jolie comme son enveloppe, une petite âme qui se donnait toute dans un regard, un baiser, une chanson. La profondeur n'en pouvait effrayer personne, et le charme s'en répandait sur tous. En vérité, si Dieu a fait le lis pour éclairer la vallée et l'aubépine pour se pencher sur le chemin, il avait fait de ma tante Fanny une sœur du lis et de l'aubépine, à laquelle il n'était demandé que le spectacle de sa grâce et l'encouragement de son sourire!

Elle avait cru pourtant se faner prématurément sous le deuil et les larmes. Elle avait épousé un frère de ma mère qui était officier de cavalerie. A vingt-neuf ans, un samedi saint où les cloches chantaient la résurrection, comme elle menait ses deux petits au-devant de leur père, à la sortie de la messe des enfants, le groupe joyeux ne croisa qu'une civière : un

malheureux y agonisait, le crâne fendu d'une chute de cheval.

Ma mère aimait tendrement sa petite belle-sœur. Elle ouvrit ses bras, et huit jours durant la tête blonde y sanglota toute sa douleur.

Cette affection de ma mère pour ma tante Fanny me paraît aujourd'hui si mystérieuse et si touchante! Elle avait sa source, sans doute, dans des régions inaccessibles à l'humaine psychologie. Car on ne saurait guère imaginer deux caractères plus dissemblables. Ma mère vivait naturellement dans l'atmosphère du devoir. Non qu'elle eût rien d'austère en ses traits ni de rigide en ses mœurs. Au contraire, le devoir lui était si familier qu'elle allait au-devant de lui avec l'accueil aisé qu'on a pour un hôte connu. Il était, dans son âme et dans sa vie, comme le maître qui ne commande plus, parce que sa pensée est devinée et ses désirs sont prévenus. Ma tante Fanny semblait née pour la joie, comme l'insecte pour la lumière. Si elle avait pu, la chère innocente, discerner le mobile secret de tous ses actes, elle n'eût trouvé que le plaisir. Ma mère avait une étoile, et les pires ténèbres ne la lui faisaient point perdre du regard. Ma tante Fanny tendait sa petite voile,

et toutes les brises errantes l'emportaient. Elle était si petite, heureusement, que les brises ne l'emportaient guère jusqu'aux abîmes.

Pourtant ma mère adorait sa belle-sœur. Sans doute ainsi qu'une enfant qu'il fallait entourer de soins, de tendresse et d'indulgence. Elle souriait à ses menues folies, pardonnait à ses grandes; et quand tante Fanny lui avait fait peur ou chagrin, elle l'embrassait sur ses paupières, en caressant ses cheveux, pour se consoler.

Depuis son veuvage, ma tante venait très souvent à la maison. Elle dînait avec nous plusieurs fois par semaine à Paris, et passait deux mois auprès de nous à la campagne. Nos petits cousins étaient comme nos frères.

C'était une jolie veuve, ma tante Fanny! Un deuil discret seyait admirablement à ses yeux tendres, sa démarche fine, ses prestigieuses tresses d'or. Le vent du malheur avait soufflé sur elle comme sur un roseau, trop fuyant pour se briser. Elle en avait gardé pourtant une sorte de langueur qui la rendait plus charmante encore. Les hommes s'empressaient autour d'elle plus que jamais. Ma tante Fanny n'aurait point eu le courage d'en rebuter aucun. Elle cueillait avec la

même simplicité les marguerites de nos champs, qu'elle rapportait dans sa jupe par brassées, et les louanges qui fleurissaient autour d'elle sur les lèvres des hommes. Qu'il fallait peu de chose à ma tante Fanny pour être heureuse ! Le chœur léger de la flatterie semblait suffire à lui faire oublier que le chant grave du bonheur ne montait plus en elle.

Pourtant la simplicité de ma tante Fanny ne désarmait pas toujours la malveillance. Ma mère en souffrait.

Un hiver, on vit assez souvent à la maison un certain monsieur, grand, pâle, un peu vieux, que mes parents connaissaient, et qui s'appelait M. Belleyme. Il m'eût laissé tout à fait indifférent, s'il n'était venu un soir où nous dînions seuls avec ma tante Fanny, et s'il ne nous avait expliqué longuement, après le dîner, les mystères de certaine aurore boréale que nous avions pu voir, l'été précédent, à la campagne. Il savait de belles choses sur le ciel, les astres et les saisons, M. Belleyme ! C'était fort naturel, puisqu'il était, paraît-il, astronome. Il paraît aussi que, bien qu'on lui eût donné largement la cinquantaine — au dire de mon père, il n'avait que quarante-six ans — affirmait ma mère.

M. Belleyme reparut l'été suivant. Il vint même loger chez nous pendant toute une semaine. Le temps était heureusement fort beau. Chaque soir, sur la terrasse, nous lui faisions expliquer le ciel. Il parlait lentement, avec une voix musicale, désignant les constellations du bout de son cigare qu'il oubliait de rallumer. Il savait des choses si anciennes et si lointaines que c'était presque de la poésie. Le vent du soir fraîchissait; ma mère nous faisait rentrer en le remerciant, et nous ramenions dans le petit salon, sous la lampe proche et familière, des âmes songeuses, éblouies d'infini.

Il y avait pourtant une ombre à mon bonheur. Ma tante Fanny était avec nous pendant la visite de M. Belleyme. Le soir, elle n'écoutait guère la belle légende du ciel, et tous les matins, quand j'allais lui dire bonjour, elle avait les yeux rouges, rouges... J'avais beau lui prendre la main, lui témoigner de mon mieux que je l'aimais, je n'arrivais pas à la consoler.

Je n'osais lui demander ce qui la faisait si triste, et je me mettais en tête, je ne sais pourquoi, que la faute en était à M. Belleyme. Alors, malgré son air si bon, malgré qu'il m'inspirât

de plus en plus la secrète passion de devenir astronome comme lui, je sentais croître en moi une méfiance et un ressentiment. Il se promenait souvent seul dans le jardin avec ma tante Fanny. Je me promis de les surveiller, et si jamais je m'assurais que c'était lui qui la faisait pleurer, ah! il verrait si je savais la défendre!

M. Belleyme nous quitta. Je n'avais rien surpris. Un doute, d'ailleurs, commençait à me paralyser. Les larmes des grandes personnes sont si mystérieuses pour les enfants! Il me semblait que ma tante Fanny ne regardait pas M. Belleyme avec des yeux chargés de colère ni de haine. Si elle pleurait à cause de lui, cela ne voulait peut-être pas dire qu'elle le détestait. Cela signifiait aussi bien qu'elle pensait beaucoup à lui, beaucoup plus qu'à moi... Une secrète inquiétude s'ajoutait à ma tristesse.

Le lendemain du départ de M. Belleyme, au déjeuner, tante Fanny avait les yeux si battus et si humides que je ne me sentais aucune faim. Ma mère paraissait préoccupée. Vers le soir, comme elles se promenaient ensemble sous l'ombre épaisse des tilleuls, ma mère tenant une des mains de ma tante entre les siennes, je me permis — c'était très mal, mais j'avais le cœur

si plein de désarroi! — de surprendre un bout de leur dialogue. Ma tante secouait de ses sanglots sa lourde couronne de soie et d'or et disait :

— Je vous assure qu'il est trop bon, trop sérieux pour moi... C'est un saint, c'est un saint... Moi, je ne suis qu'une pauvre créature qui a toujours quelque folie en tête. Il me méprisera dès qu'il me connaîtra telle que je suis...

— Il te connaît bien, ma chérie, et ne songe pas à te mépriser, puisqu'il t'aime.

— Il m'aime! Parce que tous les hommes s'imaginent qu'ils m'aiment, je ne sais pourquoi... Mais c'est un homme comme vous, M. Belleyme, c'est un saint... Moi, je ne pense qu'au plaisir...

— Cela ne durera pas toujours, ma chérie. Et puis, le plaisir ne fait pas le bonheur, à la longue, n'est-ce pas. Tu as besoin d'être heureuse, voilà tout. Tu ne pourras pas l'être plus ni mieux qu'avec cet excellent homme. Et tes enfants aussi, Fanny, qu'il ne faut pas oublier..

Ma mère arrivait au bout de l'allée. Je m'enfuis pour n'être pas vu. D'ailleurs, j'en

savais déjà plus que mon cœur n'en pouvait porter. Ainsi M. Belleyme venait pour épouser tante Fanny, pour l'emmener loin de nous ! Il avait trop d'audace, M. Belleyme ! Ah ! il avait bien fait de partir avant que je connusse la noirceur de son âme et de son dessein...

Comme je méditais sur l'une et sur l'autre depuis un bon moment, accroupi sur le banc du gros noyer, tante Fanny vint à passer. Elle m'aperçut, et soudain, assise près de moi, me serrant dans ses bras avec des larmes, — était-elle enfant, ma tante Fanny ! — elle me dit :

— N'est-ce pas, mon petit chevalier chéri, qu'il ne faut pas que j'épouse M. Belleyme?

— Oh ! non, tante Fanny, dis-je dès que j'eus trouvé dans sa poitrine la place de parler, non, il faut rester avec nous, toujours...

Cette fois, je voyais bien que ma tante Fanny m'aimait plus que M. Belleyme. Toute ma grosse haine contre ce vilain homme s'évanouit comme un flocon de neige dans un rai de soleil.

L'automne suivant, pourtant, je revis l'astronome. Tante Fanny ne pleurait plus. Elle me cajolait moins, m'envoyait jouer avec mes cou-

sins. Je compris que les choses allaient mieux pour mon rival que pour moi.

Je résolus de me faire une âme à la hauteur des circonstances. Un soir que nous attendions pour dîner M. Belleyme, je tenais tante Fanny par la main, assise dans une bergère au coin de la cheminée. M. Belleyme entra. J'entraînai ma tante vers lui.

— Monsieur, lui dis-je, l'été dernier ma tante Fanny voulait rester toujours avec nous. Mais maintenant je vous la donne. Elle vous aime mieux que moi.

Il était temps ! Le lendemain, il y avait des fleurs partout chez ma tante. Elle eut la gentillesse de me dire en m'embrassant :

— Eh bien ! mon petit Pierre, puisque tu le veux bien, je vais épouser M. Belleyme...

X

MONSIEUR BRUNET

Un soir que je m'esquivais doucement pour monter chez mon oncle Élie, ma petite sœur, devinant mon intention, me rejoignit prestement à la porte.

— Tu vas chez mon oncle? dit-elle. Je vais avec toi.

Je ne lui connaissais pas de goût pour l'archéologie. Mais elle avait l'air mystérieux et décidé. Nous grimpâmes l'étage ensemble.

Sur le palier, pendant que nous attendions le bon plaisir d'Anaïs, ma sœur dit :

— C'est parce que j'ai cassé ma grande poupée.

L'année n'avait pas encore une semaine. Et Rosette était précisément le nom de l'innocente au destin si court…

La révélation de cet événement absorba d'abord toute ma pensée. Je ne me demandai

point ce que l'oncle Élie pouvait y faire. Mais bientôt je repris l'usage de ma logique. Ma sœur avait la sienne, qui n'était point celle des hommes : à ma question, elle ne répondit que par un petit haussement d'épaules. Anaïs, enfin, nous ouvrait la porte.

Ce menu geste signifiait beaucoup plus de choses qu'il n'en avait l'air. Ma sœur Ginette, qui était une petite candide (elle avait sept ans et demi), pensait que l'archéologie y pouvait peut-être quelque chose. Pour les enfants comme pour les simples, la limite entre le genre savant et le genre sorcier n'est pas très bien définie. Comme elle était en même temps une petite rouée, elle se disait encore que l'oncle Élie ferait sans doute raccommoder la poupée de sa nièce, gentiment, tandis que ma mère confisquerait les restes de la victime, pour punir sa jeune maman de n'élever que des enfants-martyrs...

La logique de ma sœur valait, à l'usage, beaucoup mieux que la mienne. Mon oncle prit les morceaux que Ginette sortait un à un de sa poche avec le même soin qu'il mettait à manier des cassons séculaires, et, l'habitude des reconstitutions aidant, il recomposa peu à peu la tête de la poupée.

Quand ce fut fini, il manquait un petit morceau. Ma sœur descendit le chercher sur le lieu de l'accident. Elle revint bientôt avec.

— Eh bien ! dit mon oncle, tout y est. On pourrait la recoller.

— Dorothée a dit qu'elle ne pouvait pas, minauda Ginette. Denise aussi.

— Alors, il faut l'envoyer chez le marchand.

— Je ne sais pas qui est le marchand, continua ma sœur, même jeu.

Mon oncle comprenait toujours sa nièce.

— Eh bien ! moi j'en connais peut-être un. Je pense que M. Brunet raccommoderait bien cette jeune personne-là. Si tu veux, petite, nous pourrons aller le voir demain.

— Oh ! oui, mon oncle, merci !

— Et moi, dis-je, est-ce que je pourrai y aller ?

— Certainement, M. Brunet est un excellent homme qui aime bien les enfants.

— Alors nous demanderons la permission ce soir.

Nous battîmes des mains. Cette petite expédition à trois prenait un attrait de fête.

M. Brunet était l'homme de confiance de mon oncle à divers points de vue, et particulièrement

en ce qui concernait le meuble. Sa profession se parait exactement, si je ne me trompe, du nom de menuisier-ébéniste, et sa spécialité était la bibliothèque et la vitrine de bureau. Mais, comme il avait l'humeur indépendante, l'esprit ingénieux et les doigts habiles, il y ajoutait au besoin divers petits travaux relevant du serre-joint ou du pot à colle, et s'était vu souvent confier par mon oncle des réparations et recollages archéologiques. Il exécutait pour lui, à cette époque, une grande vitrine dont la partie inférieure devait être disposée en médaillier. L'occasion était excellente pour aller voir si l'ouvrage était en bon train.

Mon oncle Élie avait ainsi toute une tribu de fournisseurs et d'artisans attachés à ses besoins les plus humbles comme à ses travaux les plus délicats. Il avait les grands bazars en horreur, et ne favorisait que les petits commerçants ou les ouvriers en échoppe. Il aimait à connaître la main qui avait taillé ses vêtements ou tourné ses chaises, et voulait savoir à qui s'en prendre lorsque le tiroir de son bureau jouait mal ou que le cuir de ses bottes lui blessait le pied. J'ai su, il n'y a pas longtemps, — car il n'avait jamais révélé ce détail, — qu'il faisait faire ses chemises

par une pauvre femme du quartier, et qu'il lui en payait la façon le double de ce qu'elle recevait de son entrepreneuse pour le même travail.

Je prenais ces habitudes, autrefois, comme tout le monde, pour une collection de manies d'un vieil original. Aujourd'hui que j'en ai un peu hérité, je m'aperçois que mon oncle obéissait plutôt à un goût instinctif, et peut-être raisonné en même temps, pour tous les gens de métier. Il savait, le cher homme, qu'un quart d'heure employé à causer avec un artisan qui aime son métier et le connaît bien, est plus profitable qu'une journée perdue à deviser avec un mondain frotté de culture. Il prenait son bien partout, et son plaisir aussi, sans aucun de ces préjugés de société qui rétrécissent si fâcheusement notre champ d'observation et de sympathie. Mon oncle poussait même cette liberté, je dois l'avouer, au-delà des limites de la politesse. Je me souviens de certain jour, où, étant venu voir ma mère, il trouva au salon quelques personnes dont la conversation lui parut manquer de substance, sans doute, car il prit congé au bout de cinq minutes en alléguant qu'il était fort pressé par l'heure. Et, une bonne demi-heure plus tard, ma mère en sortant le trouva qui cau-

sait près de la porte avec un ouvrier plombier, qu'on avait appelé pour une réparation dans la maison.

Donc, le lendemain, nous nous acheminions tous les trois vers la rue Traversière, où demeurait M Brunet. Nous trouvâmes une cour assez vaste, mais dont le pavé semblait dater de Philippe-Auguste, un encombrement d'ais et de planches, et tout autour de hautes maisons grises, sordides, souillées par les descentes d'eau. Au deuxième étage, dans l'une de ces maisons, M. Brunet, fils d'un misérable « trôleur » qui vendait ses buffets de camelote au plein vent de la foire du Faubourg, était arrivé, à force d'énergie et d'habileté professionnelle, à quitter les bas-fonds de la trôle pour le meuble de commande, solide et sérieux, qu'il vendait lui-même soit aux grands magasins du Faubourg Saint-Antoine, soit à une petite clientèle bourgeoise. Dans son atelier à quatre établis, il travaillait avec son fils, un autre ouvrier et un apprenti. Dans son magasin, il alignait les bibliothèques, les vitrines, et même les chiffonniers, pour lesquels il avait pris un ouvrier spécialiste. Nul ne savait que lui combien ces bons meubles bien bâtis, consciencieux, soignés jusque dans leurs

plus petits détails, représentaient de luttes et de conquêtes; et dans le coup de doigt qu'il donnait sur le bois, devant le client, pour faire entendre que c'était du bon noyer plein et non du placage, nul autre que lui n'entendait sonner l'orgueil et la joie d'une vie partie de la misère, la camelote et la servitude, pour aboutir sinon à l'aisance, du moins au travail libre, honorable, et nourri de pain blanc.

— Eh bien! Monsieur Brunet, dit mon oncle en entrant, toujours à l'ouvrage? Votre santé est bonne et celle de tous les vôtres?

— Merci, Monsieur, on n'a pas à se plaindre.

— Et mon médaillier est-il en bonne voie, Monsieur Brunet?

M. Brunet se retourna vers son ouvrier qui travaillait au fond de la pièce :

— Vous pouvez en juger vous-même, dit-il. On est en train d'y mettre la dernière main. Il sera chez vous dans quarante-huit heures.

Ils allèrent examiner le meuble. L'atelier était rempli d'une bonne odeur de bois, de colle et de vernis. L'apprenti, qui ponçait une belle plaque de noyer, m'intéressa tout de suite. Il était plus haut que moi, mais pas beaucoup. J'aurais été jaloux de son grand tablier et de

son grand savoir, s'il n'avait eu des mains de Peau-Rouge qui ne me faisaient pas envie.

Puis ce fut le fils de M. Brunet qui nous montra comment on assemble un tiroir. Nous allâmes vers le foyer à auvent où la colle mijotait dans un perpétuel bain-marie. Nous aidâmes à mettre le tiroir dans la presse. Le métier d'ébéniste était bien joli, décidément. Il commençait à balancer dans mon esprit celui de cocher d'omnibus, qui jusqu'alors m'avait paru si enviable.

Ma sœur ne partageait pas pleinement mon enthousiasme. A toutes ces opérations captivantes elle ne prêtait qu'une attention inquiète. Depuis un quart d'heure qu'on était là, il n'était toujours pas question de Rosette... Est-ce qu'on allait l'oublier?

D'ailleurs, M. Brunet était affreux, et ses lunettes, sa moustache embroussaillée, sa voix rude, inspiraient à Ginette un sentiment fort éloigné de la confiance...

Après avoir jeté de nombreux coups d'œil vers le fond de l'atelier, elle se décida pourtant à quitter ma main et se dirigea vers mon oncle, bien résolue à le rappeler à ses devoirs. Il se retournait à ce moment même :

— Eh! oui, mignonne, dit-il, qu'est-ce que je fais donc là à causer de meubles et de médailles! Comme si nous étions venus pour cela! Donne-moi Rosette.

En même temps, il sortait de sa poche le paquet qui contenait les morceaux d'une tête infortunée.

— Monsieur Brunet, dit-il, encore un moment, je vous prie. Voici une tête et un corps qu'un accident malheureux a violemment séparés. Nous avons pensé que vous sauriez peut-être les réunir. Vous ne m'accuserez pas, j'espère, de confier à votre talent trop humble besogne : ce n'est qu'une poupée en porcelaine, mais le plus rare objet d'art n'aurait pas plus de prix aux yeux de sa jeune maîtresse.

M. Brunet examina les débris et déclara en souriant qu'il se sentait capable de rendre à la vie ce misérable petit tas de cassons. A ce moment, il avait perdu toute sa laideur, et les yeux de ma sœur disaient nettement qu'il lui paraissait puissant et beau comme un jeune dieu.

— Eh bien! dit mon oncle, ma nièce est bien contente et vous remercie. Vous nous enverrez donc la poupée en même temps que mon meuble

et vous porterez sur ma note la petite réparation.

— Vous plaisantez, dit M. Brunet. Je me contenterai d'avoir fait plaisir à une aussi jolie petite demoiselle.

Ma sœur rougit, sourit, et articula un délicieux « Merci, Monsieur ». Je n'aurais jamais eu, à son âge, autant de présence d'esprit. Les petites filles sont femmes bien plus tôt que les garçons ne sont hommes.

Je revis plusieurs fois M. Brunet les années suivantes. Certains jeudis de congé où je ne trouvais pas l'emploi de ma sortie, il m'arrivait de demander à mon oncle s'il n'avait pas quelque réparation en train chez son ébéniste, et le prétexte était vite trouvé pour une petite visite qui nous faisait plaisir à l'un comme à l'autre.

Devenu homme et grand entasseur de livres, je ne voulus pas que ces chers compagnons de mon existence pussent reposer dans un meuble que n'eût pas bâti la main de M. Brunet. J'eus donc, en mainte occasion, recours à son industrie. J'y attachais d'autant plus de prix que le pauvre homme ne travaillait plus que pour moi. La Fortune, qui avait souri à sa vaillance pendant vingt ans, fut impuissante à le soutenir

pendant la crise qui atteignit son métier vers le dernier quart du siècle. Les Grecs, bons psychologues, prêtaient au Destin une force supérieure à l'appui des dieux les plus puissants. De nos jours, les fatalités économiques ne sont pas moins terribles que le Destin antique. Le malheureux eut beau lutter pied à pied : sa clientèle bourgeoise, poussée vers les grands magasins par l'attrait du bon marché et du faux luxe, devint de plus en plus rare ; le loyer se faisait cher pour exposer des meubles que personne ne venait plus voir. Bref, M. Brunet dut fermer son magasin, se réduire à son atelier, ne plus produire que pour un ou deux gros marchands qui lui imposèrent leurs prix, et retomber à la condition, non pas d'ouvrier (il n'avait jamais cessé, même petit patron, d'avoir l'outil en main, dix heures par jour) mais de salarié. Vainement il attendit des jours meilleurs, qui lui rendraient l'indépendance : les jours se firent de plus en plus sombres pour le Faubourg. Vers la fin de sa vie, M. Brunet ne travaillait plus qu'avec son fils et un apprenti. Former le gamin était sa dernière satisfaction, mêlée à la tristesse de lui donner un métier qui le nourrirait peut-être encore, mais qui ne ferait plus la joie et la

fierté d'un homme. La mort vint le surprendre sur son établi. Il avait peiné jusqu'au soir de sa vie pour une fortune peu glorieuse assurément, traversée de bien des obstacles et assombrie de bien des revers, mais belle en somme et enviable, si le succès vaut moins que l'effort, et si la vraie récompense d'un homme est dans l'estime qu'il peut garder de soi-même jusqu'à son dernier jour.

Depuis lors, l'image de M. Brunet est restée bien vivante dans mon souvenir, et — sans que je cesse de voir ces yeux petits et vifs, cette moustache emmêlée, ces bras finement musclés sous la chemise de travail relevée jusqu'au coude — elle est devenue pour moi comme un type que j'oppose souvent au type de l'ouvrier d'usine ou de fabrique, le plus familier à nos esprits et à nos regards aujourd'hui, celui qui a pris le devant de la scène et concentre sur lui, un peu exclusivement, toutes les sympathies, les méfiances, les flatteries ou les pitiés.

Or, malheureusement cette classe d'artisans et de petites gens s'en va. Elle décroît chaque jour en nombre et en influence. La grande usine, forte de ses capitaux, de son outillage, de sa direction, supprime un à un les petits ateliers.

Le grand bazar, qui s'ouvre avec l'aimant formidable de la réclame et de « l'occasion », fait le vide aux petites boutiques, qui lentement agonisent et closent leurs volets. Et le grand commerçant ne tue pas seulement le petit, il asservit en même temps l'ouvrier autonome. Mon ami M. Brunet fut une de ces victimes. Le fabricant qui ne peut plus vendre ses produits tombe sous le joug du gros marchand, qui avilit à son gré la main-d'œuvre. Il devient plus esclave que le salarié. Il est rejeté dans le découragement, la misère, la sourde révolte des derniers cercles de l'enfer social.

Cette transformation me semble fort regrettable. L'ouvrier d'usine, arraché tout le jour à son foyer, abruti par un travail qui le plus souvent ne lui demande aucun effort d'intelligence et ne lui procure aucune satisfaction d'amour-propre, incapable de s'élever ni même d'améliorer sérieusement son sort, conduit à chercher dans l'alcool le ressort qui manque à son existence, l'ouvrier d'usine est un médiocre exemplaire d'humanité. La grande industrie fait, avec des corps qui se courbent prématurément, des âmes qui se tassent plus vite encore.

Ce n'est pas le seul reproche qu'on puisse lui

adresser. On peut croire que si notre France possède encore, Dieu merci! une assiette ferme et une belle vitalité, si la paix et l'harmonie, qui sont comme l'équilibre de la santé pour une nation, y prévalent encore, ce n'est pas par le bon sens ou la moralité des masses ouvrières, et encore moins par l'intelligence ou le désintéressement des dirigeants : c'est par la sagesse, le courage, l'endurance, toutes les fortes vertus de ses classes moyennes. Or, le prolétariat qui s'accroît aux dépens de celles-ci, qui attire dans ses rangs les travailleurs isolés, les indépendants qui étaient peuple par leur vie et bourgeois par leurs sentiments, c'est le fossé qui va se creusant de plus en plus entre deux classes brutalement distinctes, et partant ennemies. Le jour où il n'y aura plus personne pour faire la chaîne d'un bord à l'autre, la séparation sera achevée, la guerre inévitable.

Car déjà les hommes se battent facilement entre eux : que sera-ce lorsqu'il n'y aura plus en présence que des intérêts? Avec le régime vers lequel nous marchons, plus de rapports humains et sociaux : rien que des relations économiques. L'offre ici, la demande là; partout l'anonymat. Demande-t-on à une entité économique d'avoir

des entrailles de justice et d'humanité? Qu'on ne dise pas que j'exagère. Ne vivons-nous pas déjà, dans une société démocratique, plus ignorants les uns des autres, plus fermés à toute sympathie réciproque (1), que ne vivaient la Cour et le peuple au XVIIe siècle? Nous aimons aujourd'hui à nous déclarer pompeusement « concitoyens de tout homme qui pense » — et nous ne connaissons plus un homme de chair et d'os qui toute sa vie travaille pour nous, auprès de nous. S'il est vrai que s'ignorer c'est presque sûrement se mépriser et se haïr, peut-on s'étonner que de tels sentiments grandissent sans cesse entre enfants d'une même patrie, d'une même cité?

Qu'y pouvons-nous faire? direz-vous. Empêcherons-nous la concentration des capitaux et des entreprises? Ramènerons-nous le temps où l'on allait commander au tisserand dans sa cave une bonne paire de draps pour l'an nouveau? Ressusciterons-nous le vieux « huchier » qui mettait six mois à livrer le bahut, la table et les chaises? Qu'y pouvons-nous faire, en vérité?

(1) J'entends la sympathie individuelle, d'homme à homme, la seule sérieuse et efficace. Car que peuvent les nobles et creux sentiments par lesquels nous essayons malgré nous de la remplacer : la « charité sociale », et la « religion de la souffrance humaine »?

Mon Dieu! à vrai dire, je ne sais pas. Mais avez-vous seulement *essayé* de faire quelque chose? Non. Donc, ne commencez pas par baptiser votre indifférence du nom commode d'impuissance.

Il ne semble pas que nous ayons la partie belle, je le confesse. Lutter contre une évolution économique, c'est vouloir vivre au rebours du reste des hommes; et, s'il y a parfois de l'héroïsme, il y a rarement de la sagesse dans cette politique. Toutefois, remarquez que la loi morale seule oblige tous les hommes de la même façon: les lois économiques admettent plus de liberté et de variété. Si l'ouvrier est presque contraint aujourd'hui d'acheter ses habits au magasin de confections, et le petit bourgeois qui se met en ménage de choisir chez le grand fabricant la salle à manger de modèle courant, d'autres peuvent trouver dans leur conscience (et sans doute aussi dans leur intérêt bien compris) des raisons suffisantes d'agir différemment. Je voudrais que tous ceux qui peuvent s'élever au-dessus des servitudes économiques auxquelles est soumis le grand nombre ne se résignassent pas à être des « consommateurs » stupides, moutons de Panurge qui règlent toujours leurs goûts sur

ceux du voisin. Je voudrais qu'ils rapprissent le chemin du petit atelier, du modeste magasin, auquel ils ne reprocheraient plus d'être mal outillé ou mal fourni s'ils n'avaient été les premiers à l'abandonner et à l'affaiblir. J'aimerais encore — est-ce une intolérable exigence ? — qu'ils ne se crussent pas tout à fait quittes envers les humbles travailleurs qui pourvoient à tous leurs besoins ou leurs caprices, pour avoir jeté sur un comptoir un prix qu'ils savent n'être pas toujours équitable, qu'ils soupçonnent souvent de n'être qu'un prix de famine... Bref, je voudrais que du pain qu'ils mangent, des vêtements qu'ils portent, des murs qui les abritent, du lit où ils reposent, une voix sortît quelquefois, qui leur dît : « Nous sommes du travail humain. Tu ne connais pas celui qui nous a faits ; tu ne le verras sans doute jamais. Pourtant c'est un homme. Cet homme est ton serviteur, l'humble esclave de tes exigences. Tu es vraiment le roi et le maître de sa vie. Tu es le « Consommateur », c'est-à-dire un despote anonyme, lointain, terrible, qui ne connaît pas ses sujets, qui commande en aveugle, et qui ne sait jamais si ses ordres porteront au loin la prospérité ou la misère, la dignité ou la servitude, la vie ou la

mort. Pourtant, si tu le veux, tu peux être un bon despote. Tu peux, d'un geste résolu, briser la barrière d'indifférence et de routine qui te sépare de tes sujets, connaître qu'ils sont des hommes, apprendre quel est ton pouvoir sur eux; et alors sans doute tu feras de toi-même mieux qu'une force inconsciente et tyrannique, d'eux mieux que des esclaves qui n'ont le choix qu'entre l'abjection ou la révolte. »

... Quelques-uns souriront peut-être de ces remèdes de bonhomme appliqués au malaise social. Je ne saurais les considérer avec un tel scepticisme. Trop de gens, il me semble, s'efforcent de résoudre la question sociale dans des livres, des discours ou des expériences retentissantes, et trop peu dans leur simple vie de tous les jours. Qu'est-ce, d'ailleurs, que cette question sociale, dont nos oreilles sont rebattues et nos esprits lassés avant que nos cœurs commencent de s'y ouvrir? Je vois bien qu'il existe à certaines époques une « question » industrielle ou commerciale, c'est-à-dire une crise amenée par l'action de nouveaux facteurs économiques. Rien de tout cela n'oblige les hommes à se haïr ou à s'exploiter réciproquement, au lieu de s'entr'aimer et de s'entr'aider. La ques-

tion sociale est précisément ce que l'égoïsme des hommes ajoute à la difficulté de vivre qui vient des circonstances. C'est nous qui la créons, chaque fois que l'un d'entre nous traite un de ses frères autrement qu'il ne voudrait être traité par lui. Et c'est nous aussi, c'est le plus humble d'entre nous qui peut chaque jour la « résoudre », en faisant de l'esprit de droiture, de justice et d'amour la règle d'or de ses relations avec ses semblables. Point n'est besoin pour cela d'être un économiste distingué, ou de commander à cinq cents ouvriers. Chacun d'entre nous est responsable du conflit social, et contribue, qu'il le veuille ou non (à moins d'aller vivre de racines dans un désert), à l'envenimer ou à l'apaiser.

C'est tout ce que j'entendais dire et suggérer ici. Je n'ai pas autorité pour demander à qui que ce soit d'avoir le cœur brûlant d'amour d'un François d'Assise ou d'un Vincent de Paul. Je voudrais seulement rappeler à une foule de braves gens dont la morale privée est irréprochable que leur morale sociale l'est peut-être moins; qu'ils se font souvent, faute d'un peu de réflexion et de bonne volonté, complices de diverses iniquités grandes ou petites; que la question sociale ne se pose pas seulement entre pa-

trons et ouvriers, mais qu'elle fait partie même de leur paisible existence; qu'elle est avant tout une question humaine; et que c'est folie de penser qu'on la résoudra par des lois, des règlements, des organisations nouvelles (lesquels moyens je n'entends pas blâmer, loin de là) — qu'on la résoudra autrement qu'en développant dans les âmes et dans les mœurs l'esprit de justice et de fraternité.

« La question sociale, c'est la réforme de l'individu », disait un vieil original de ma connaissance. Sa définition n'était peut-être pas la plus exacte ni la plus savante : mais elle avait le mérite d'être à la portée de tous, et d'une excellente sagesse pratique. Si chacun la faisait sienne...

XI

LE FAUVE DU JARDIN DES PLANTES

La colère de l'homme est hideuse à voir. Elle écrase son front, aveugle son regard, rabaisse son geste à celui de la brute, et le souffle de Dieu semble avoir quitté pour un instant le limon qu'il animait. La colère de l'enfant, au contraire, est souvent touchante ou héroïque. L'enfant ne comprend pas que la nature entière ne soit pas son esclave. Il dresse sa volonté contre les choses; il éprouve ingénument cette royauté de la conscience humaine sur l'univers, qu'il sent s'éveiller en lui; et quand il dit : « Je veux! » fût-ce devant l'impossible ou à l'encontre du raisonnable, l'enfant ne revient pas vers la brute, il fait un pas vers l'homme...

Oui, oui, je vous entends assez, dites-vous : vous étiez un enfant colère!

Eh bien! non, j'étais plutôt un enfant doux. Seulement... j'allais vous raconter une de mes

colères, et je me disposais, c'est vrai, à la parer d'un peu de poésie... Il faut m'excuser : le miroir du passé est le seul qui soit indulgent aux vieilles gens.

Donc, j'y aperçois en ce moment un petit bonhomme pas plus haut que ça, qui, ayant claqué beaucoup de portes, renversé beaucoup de chaises, et conçu dans ce tintamarre une plus haute idée de lui-même, se sauve à pas de loup vers un débarras perdu tout au fond des greniers d'une vieille maison de campagne. Pourquoi ce goût soudain de la solitude et des araignées? Pourquoi? Parce qu'une servante effrontée s'est permis de le tutoyer, de le rudoyer devant tout le monde, et qu'un pareil manque de respect envers quelqu'un qui a eu dix ans la veille, peut bien provoquer une indignation généreuse... A dire vrai, quand je regarde encore plus au fond du miroir, il me semble découvrir que c'est le petit bonhomme qui a commencé. Lucie est une femme de chambre qui ne lui a jamais plu. Elle est arrivée un soir du fond de sa province, laide, grêlée, mal fagotée. Elle ne lui a pas dit bonjour aimablement. Elle ne rapportera pas tous les ans des caramels belges et des couques de Dinant, puisque ce n'est pas son

pays. Elle ne sait pas d'histoires comme en savait Marie. Et le petit bonhomme a entendu son père dire une fois : « Décidément, cette pauvre fille ne sait rien faire ; on ferait mieux de la renvoyer chez elle. » Aussi, un jour qu'elle avait refusé de lui coudre sur-le-champ un sac pour récolter des noisettes, le petit bonhomme s'est fâché tout rouge, et il a dit à Lucie tout ce qu'il savait sur son compte : « Je te déteste ! Tu es méchante. Tu es laide. Tu es sale, avec tes trous plein la figure. Et puis tu ne sais rien faire, c'est papa qui l'a dit. Tu ferais mieux de retourner chez toi si tu ne veux pas qu'on te renvoie... » Lucie a pleuré, et maman l'a su. Elle n'a rien dit à son petit bonhomme. Mais, le lendemain, en le rencontrant dans la maison, Lucie lui a parlé comme elle ferait aux gamins qui mendient pieds nus sur les routes. Le petit bonhomme a couru chez sa mère pour lui dévoiler cet affront tout chaud. Maman lui a répondu tranquillement :

— C'est moi qui ai dit à Lucie de te parler ainsi désormais. Elle en a parfaitement le droit, puisque c'est toi qui as commencé à te montrer grossier envers elle. Il faut traiter les autres comme on veut qu'ils vous traitent,

mon ami. Si tu tiens aux marques de respect que Lucie te donne d'habitude, sois d'abord poli envers elle. Elle a même droit à plus d'égards que toi, parce qu'elle est pauvre, qu'elle n'a personne des siens pour la faire respecter et qu'elle gagne sa vie. Et maintenant, mon petit, si tu veux que Lucie cesse de te tutoyer, va lui faire des excuses et lui dire que tu n'oublieras plus le respect que tu lui dois.

Des excuses à cette Lucie! « Je n'irai pas! » dis-je en piaffant sur le parquet.

— Ce sera très facile, dit doucement ma mère. Veux-tu que nous y allions ensemble?

— Non! je n'irai pas... Je n'irai jamais!

Et je me sauvai dans ma chambre, où beaucoup de tapage m'aida d'abord, comme j'ai dit, à me convaincre de mon bon droit. Ma mère était trop méchante, elle aussi! Qu'elle me punît, oui; mais me faire demander des excuses! Alors (je voudrais bien que mon miroir fût trouble à cet endroit ..) je voulus la punir à mon tour, lui faire peur, et qu'on me crût enfui sur les routes, noyé de désespoir dans l'étang, que sais-je? Je grimpai comme un chat qui va au guet jusqu'au plus reculé des greniers, je fermai la porte sur moi, et là, blotti sous une des grandes

solives du toit, je mangeai mes larmes pendant deux heures, je me sentis méchant jusqu'au fond de l'âme, et je compris que je mourrais peut-être de faim à cette place, tout seul, parce que je ne redeviendrais jamais un assez bon petit garçon pour aller faire des excuses à Lucie.

...Midi sonna. J'avais le cœur plus amer encore que la bouche. Une joie stoïque m'emplissait à la pensée qu'on s'inquiétait de ne pas me voir au déjeuner, qu'on me cherchait, qu'on ne me trouverait plus jamais...

Elle fut de courte durée. Une courbature avait pris ma jambe repliée sous moi; je voulus l'étendre, et je m'aperçus que j'avais laissé glisser un de mes petits souliers de jardin, celui dont l'attache avait perdu son bouton. Où l'avais-je égaré? Dans l'escalier du grenier? Oui, un vague souvenir m'en revenait. Alors, on saurait peut-être où j'étais?

Mes réflexions n'étaient pas achevées que la porte de mon ermitage s'ouvrit, et Lucie entra avec un plateau qui portait mon déjeuner...

Je rougis jusqu'aux oreilles. Lucie débarrassa un vieux fourneau démoli qui gisait là parmi d'autres épaves et posa le plateau dessus. Puis elle sembla attendre un instant, en me regar-

dant. J'avais les yeux obstinément fixés au plancher. Qu'est-ce qu'elle attendait? Elle partit.

Soulier maudit, qui déjouait ma vengeance! « Je ne mangerai pas », résolus-je. Mais y avait-il du pain sec seulement sur le plateau? Il fallait au moins regarder cela. Non, il y avait un déjeuner complet, même du dessert. Et dans un coin, près de la serviette, le soulier.

« Tu ne toucheras pas à cela! » répéta quelque chose d'héroïque en moi. « Mange toujours... », dit une voix plus douce. Je me mis à table, en baissant les yeux pour éviter le regard persifleur des souris.

Au bout d'une heure, Lucie vint chercher le plateau. Cette fois, elle s'attarda encore un peu plus. J'étais rencogné sous ma solive et ne regardais point cette créature. Lucie se retira, et je continuai de goûter les charmes de ma thébaïde.

Quelques instants après, je crus entendre un bruit de pas étouffés, de pointes qui se haussaient jusqu'à la lucarne poussiéreuse de la porte. Ayant levé les yeux, je crus voir des nez curieux, des regards écarquillés, des bouches moqueuses, qui me contemplaient. Était-ce un mauvais rêve? Je pris cependant mon air le plus malheureux,

et je comptai sur la pénombre pour dissimuler la chaleur terrible qui me montait aux joues. Le monde est cruel à ceux qui souffrent pour la justice et la dignité.

A quatre heures les mêmes pas revinrent avec celui de Lucie qui m'apportait un morceau de pain et du chocolat. Pourtant Lucie entra seule. Elle avait l'air triste. Elle mit mon goûter dans ma main :

— Voyons, monsieur Pierre, voulez-vous faire la paix? dit-elle. Alors vous pourrez descendre jouer au jardin avec vos frères.

— Allez-vous-en, Lucie ! criai-je, du ton d'un homme qui repousse de toute sa vertu quelque proposition infâme. Allez-vous-en ! J'aime mieux rester ici !

Et, si par hasard il y avait des sottes gens derrière la porte, j'imagine que leur basse curiosité dut se sentir honteuse d'elle-même devant tant de farouche vertu.

Vers six heures, ce fut ma mère qui poussa doucement la porte. Elle me regarda. Le regard de ma mère faisait fondre les courages les plus obstinés, les points d'honneur le plus sûrs d'eux-mêmes...

— Nous allons aller trouver Lucie, n'est-ce

pas? dit-elle. Cela te coûtera beaucoup moins que tu ne crois, mon petit Pierre, parce que ce sera quelque chose de très bien, de très délicat et très beau. Je connais mon petit homme : il sera tout fier lui-même d'avoir fait cela, tu verras!

Il y eut beaucoup de larmes, un grand combat, des alternatives affreuses où, moins heureux que les héros de Corneille, je ne savais plus de quel côté étaient l'honneur, le devoir et la vertu. Pourtant ma mère se retira sans m'emmener. Mais je lui avais promis de lui donner satisfaction avant le soir. Elle eut la bonté de me passer encore cette faiblesse et de m'envoyer encore mon dîner parmi les souris et les vieilles ferrailles.

Je voulais faire mes excuses tout seul, à la faveur d'une ombre propice. Je guetterais le moment où Lucie monterait pour aller se coucher. J'irais lui dire bien bas la terrible phrase, et je courrais me cacher dans mon lit.

... Lucie monta. Le cœur me battait. Je m'avançai : ma mère était derrière elle! Mais j'avais promis :

— Lucie, je vous demande pardon de vous avoir mal parlé. Je ne le ferai plus. Je... je regrette...

Cela suffisait sans doute, car ma mère m'attendait avec un sourire. Je courus à elle et jetai ma tête dans sa robe en pleurant.

Si j'avais pu regarder Lucie, j'aurais vu une pauvre fille plus confuse que moi…

A quelques jours de là, nous allions voir à la ferme un petit cabri qui était malade, et qu'on avait isolé dans une cabane pour le soigner. La petite bête était blottie dans un coin, contre les planches de la cabane. Tout à coup, Jean prit son air de pince-sans-rire et prononça :

— On dirait le Fauve du Jardin des Plantes!

Cette remarque souleva chez mes sœurs et mon frère une hilarité qui me parut bizarre.

— Quel fauve? demandai-je.

Et la mystérieuse hilarité agaça mes oreilles de plus belle. Je tournai les talons pour ne plus l'entendre. J'avais compris que le fauve en question devait m'être assez bien connu.

Le sobriquet me resta longtemps. Mais ma mère avait défendu qu'on s'en servît pour me taquiner. Il ne fit que graver dans ma mémoire la leçon de ce petit épisode, qui ne s'en est jamais effacée.

XII

PARADOXES DE SEPTEMBRE

Septembre était, dans nos Ardennes, un mois changeant et doux, qui gardait encore dans ses brouillards matinaux la surprise de radieuses journées.

Au déjeuner, quand, à travers la porte-fenêtre, on voyait le soleil et l'ombre courir l'un après l'autre sur les buissons du jardin, mon oncle Élie disait :

— Il fera très bon l'après-midi. Qui veut venir avec moi?

Nous aimions beaucoup ces promenades d'après goûter, et généralement quatre ou cinq voix répondaient : « Moi, moi... » Mon père aussi s'inscrivait souvent. Ma mère, que le soin de sa maison, de son jardin, de sa basse-cour, avait affairée tout le jour, réservait au contraire la soirée pour donner un peu de repos à son corps et de solitude à sa pensée.

Donc, vers quatre heures et demie, les vieilles dalles du perron sonnaient sous un piaffement de bottines impatientes et de cannes nerveuses. L'épine au bois noueux, le merisier lisse et damassé, le frêne pâle, ourlé par la spirale d'un pied de chèvrefeuille, étaient représentés dans cette collection de bâtons rustiques, que l'antichambre mettait généreusement à la disposition de tout promeneur. Mon oncle Élie apparaissait, guêtré, chemisé de toile à carreaux, coiffé d'une casquette à oreilles, l'air d'un vieux forestier dont les yeux avaient fouillé les sous-bois pendant toute leur enfance, avant de fouiller les manuscrits et les pierres tombales. « En route ! » disait-il, et nous gagnions, par les communs de la ferme, le chemin creux qui menait le plus directement au bois.

Si je me plais à retracer aujourd'hui l'une de ces promenades, ce n'est pas qu'elle ait été marquée de péripéties plus extraordinaires ou de découvertes plus rares, et qu'un clou d'or l'ait fixée dans ma mémoire. Non ; mais toutes ensemble, avec leur incidents menus et variés, elles demeurent un des bons souvenirs de mon enfance. Je leur dois beaucoup. D'abord, sans doute, de solides jarrets, et des mollets un peu

secs, mais qui ne reculent pas devant un sentier de chèvre ou de contrebandier. Puis l'amour de la nature et des grâces que le Créateur mit dans la plus humble plante comme dans les horizons qui élèvent l'âme en même temps que le regard. J'y emplis mes poumons de beaucoup d'air pur, imprégné de l'arome amer des taillis de chênes, et mon cerveau de pas mal de paradoxes, nés au long du chemin — *idola viæ*, — parmi lesquels j'apprenais à retrouver quelques idées justes, comme nous nous exercions à découvrir, parmi les champs de bruyère rose, les rares brins de bruyère blanche. Car mon oncle Élie, pendant ces promenades, semblait particulièrement en verve. Les paradoxes crépitaient sur ses lèvres comme les rocailles sous son talon dans les sentiers. Il brillait peu en compagnie, ne trouvant pas dans son caractère l'autorité qu'aurait pu lui donner justement son grand savoir, et gêné peut-être à son insu, le pauvre cher homme, par un visage trop peu favorisé des Grâces. En revanche, les chemins creux remplis de soleil, les futaies remplies d'ombre verte, la nature, en un mot, dont il semblait goûter le charme avec une joie d'écolier libéré, au sortir de ses travaux ardus, inspiraient évidemment sa fantaisie. Ceux qui n'ont

pas trotté dans la forêt d'Ardenne avec mon oncle Élie ne l'ont pas connu tout entier.

Donc, nos cannes ont sonné le départ sur le perron, et nous voilà en route. Tout de suite je demande :

— Allons-nous au carrefour des Mélèzes? Ou aux Limaces-Noires? Ou aux Montagnes russes?

Il y a déjà toute une joie dans cette topographie. Le bois nous est à la fois merveilleusement connu et inconnu. Nous y avons accroché des souvenirs ici et là, marqué des points de repère avec la pointe de nos couteaux, découvert et baptisé des chemins d'après nos observations personnelles. Nous avons même dressé une carte à notre usage, devant le mauvais vouloir des cartes officielles, qui relevaient les sentiers avec la précision qu'on accorde aux routes qui traversent l'Afrique centrale. Mais le relief en est tourmenté, coupé de vallons où l'on perd le soleil et de crêtes où on le retrouve à droite quand on pensait l'avoir à gauche; les chemins s'y ressemblent comme des frères et s'entendent de même pour vous égarer en tournant sournoisement; enfin la civilisation, Dieu merci! n'y a pas encore fait pousser les poteaux indicateurs. La forêt d'Ardenne est antique, sauvage, et se

défend. Elle a plus de complaisance pour les contrebandiers que pour les beaux flâneurs des villes. C'est pourquoi, rien que dans le petit coin que nous avons l'habitude de parcourir, on s'égare très facilement — du moins pendant une demi-heure.

Cette circonstance ajoute beaucoup à l'attrait de la promenade pour mon frère Jean. « Si on pouvait se perdre ! » ajoute-t-il à ma question. Il nous y aidera de son mieux. D'ailleurs, les événements ne nous surprendront point. Nous avons des allumettes — l'étincelle ne jaillit pas du schiste aussi docile que du silex — et nous récolterons en chemin nos provisions de bouche. Quant au coucher, la mousse et la bruyère nous attendent là-bas, et l'étoile à qui faire notre prière avant le sommeil. Que manquera-t-il à nos besoins — à notre bonheur surtout?

La forêt ne commence qu'à un bon kilomètre de notre demeure. Nous la gagnons par un chemin bordé de haies vives, entre les champs cultivés. Les blés sont engrangés, les avoines coupées et bottelées ; il ne reste plus sur pied qu'un grand champ de pommes de terre, à la lisière du bois. Justement nous avons entendu Mathias dire dans le village, la veille, que depuis deux

jours ses pommes de terre sont visitées et ravagées par les sangliers, la nuit. Nous demandons à aller voir les dégâts.

— Mathias a dit qu'il irait se mettre à l'affût ce soir avec Franchot, dit mon père.

— Est-ce qu'ils tueront le sanglier?

— Ils auront du mal à viser la bête si elle vient, car il n'y a plus guère de lune. Mais elle n'en sera que plus hardie. Ce ne serait pas la première qu'ils abattraient.

— Et voilà sans doute la plus belle conquête de la Révolution française! ajoute mon oncle. C'est la seule en tout cas sur laquelle les historiens et les philosophes ne discutent plus.

— Qu'est-ce que vous dites, mon oncle?

— Je dis que quand Mathias endossera son fusil tout à l'heure, il fera le geste d'un homme libre, et qu'il en sentirait tout le prix, si les hommes ne s'accoutumaient vite aux biens dont ils étaient privés la veille.

— Les ancêtres de Mathias n'avaient pas le droit de suspendre un fusil au-dessus de leur cheminée, explique mon père.

— Et pourquoi donc?

— Pour la même raison, dit mon oncle, que ses cousins, à quelques lieues plus loin, ne pou-

vaient avoir un chat sans qu'on le leur fît occire, ni un chien sans qu'on lui coupât les jarrets. Pour la raison, mes enfants, que le gibier des ducs de Rethel-Mazarin n'aimait ni les fusils, ni les chats, ni les chiens, et que gibier de seigneur compte plus que blés, vignes ou pommes de terre de gueux.

— Alors les paysans laissaient abîmer leurs récoltes sans rien dire?

— Cela ne valait-il pas encore mieux que de payer leurs plaintes d'une amende, de la prison, ou même des galères en cas de récidive? La crainte du Seigneur fut toujours le commencement de la sagesse, mes enfants. Mais le jour où les ancêtres de Mathias purent se plaindre sans rien risquer, ils ne se firent pas faute de soulager leur cœur. Les Cahiers de leurs doléances, en 1789, marquent ingénument qu'ils n'avaient guère que la nue-propriété de leurs biens : les cerfs, biches, sangliers et autres bêtes en étaient les usufruitiers. L'innocente perdrix elle-même les empêchait de faucher leurs prés et de nettoyer leurs grains en temps utile : il fallait lui réserver l'honneur d'être abattue par le seigneur. Et quand celui-ci arrivait avec ses chiens, les chevaux et les chiens

de ses amis, les empouilles étant encore pendantes par racines, comme on disait, et même à la veille de la moisson, l'aïeul de Mathias pouvait se croiser les bras : sa récolte était faite...

A ce moment nous traversons, pour arriver au champ de pommes de terre, un chaume où les travailleurs dressent les gerbes d'avoine en cavaliers.

— Voilà Franchot qui termine son avoine, reprend mon oncle. Si l'orage menaçait, il la rentrerait tout de suite. Cet homme ignore son bonheur. Son arrière-grand-père dut laisser plus d'une fois pourrir la paille en attendant que le champarteur, dûment averti, fût venu compter le champart du seigneur. Ce terrage, comme on l'appelait plus communément ici, était d'une gerbe sur quatorze ou quinze. Et comme la dîme en prélevait autant de son côté, le pauvre Franchot n'en remportait pas de trop à sa grange. Après quoi, s'il avait envie de manger du pain, il menait son grain au moulin qui lui était désigné, en abandonnait encore une partie, et si, trois jours après, il le retrouvait grain comme devant, alors on lui accordait généreusement le droit de le porter à moudre ailleurs.

— Et il cuisait son pain chez lui, n'est-ce pas, comme quelques paysans font encore au village?

— Il eût été trop heureux, mes petits. Il portait sa farine chez le fournier que cela regardait. Si celui-ci était un honnête homme et n'employait ni fausses mesures ni faux poids, comme faisait celui de Floing, il se contentait d'exiger un droit copieux, pour cuire tant bien que mal. Le four était fort éloigné du village, disent les Cahiers de doléances de la commune, situé en un lieu difficile à gravir, et les femmes perdaient plus de forces à porter leur pâte qu'elles n'en regagnaient à manger leur pain. Cela n'empêcha pas certain fournier, vers le milieu du dix-huitième siècle, de pressurer les habitants encore plus fort en portant au double les droits réglés par son traité. Aussi la commune exaspérée se décida à risquer les frais d'un procès contre cet homme, espérant d'ailleurs du même coup obliger le Prieur de la Prévôté de Donchery à montrer le titre, fort contesté, qui lui donnait droit au moulin et au four banal sur le territoire. Le Prieur était protégé par les ducs de Rethel-Mazarin, fort puissants à la Cour. Le procès dura quarante ans. En 1789, les frais

étaient déjà considérables, et la commune n'avait obtenu, de justice en justice, que des arrêts ambigus. L'Assemblée Constituante, en supprimant les banalités, éteignit à la fois le procès et la servitude des pauvres gens.

Décidément, mon oncle Élie sait des choses fantastiques. Mais n'en ajoute-t-il pas? Non, mon père nous confirme qu'elles sont bien vraies. Il sait même, lui, que dans les grasses terres que nous parcourons en ce moment, les pauvres « laboureurs » de l'ancien régime s'étaient résignés à ne plus cultiver que « des chardons à bonnetiers et à draps, comme étant moins susceptibles d'être renversés des animaux sauvages que les autres denrées de première nécessité ».

Alors notre cœur s'apitoie sur ces misères du temps passé :

— Ils devaient se trouver bien malheureux, les paysans, à cette époque-là!

— C'est possible, mes enfants, répond l'oncle Élie. A vrai dire, cela me paraît peu probable. Les droits seigneuriaux étaient un fléau, sans doute; mais nous avons inventé pour le remplacer celui des droits politiques. Jacques Bonhomme n'a fait que changer de tracas. J'ajou-

terai qu'autrefois, s'il était malheureux, il savait à qui s'en prendre : c'était un soulagement qu'il n'a même plus aujourd'hui.

— Oncle Élie, vous vous moquez de nous !

— Point du tout, mes enfants. Chaque génération, comme chaque individu, porte en soi à peu près tout ce qu'elle connaîtra de bonheur en ce monde. Les circonstances et les événements de notre vie ne sont tout au plus qu'une toile de fond sur laquelle nous projetons la lumière ou l'ombre de notre propre cœur. D'ailleurs, l'homme a beaucoup moins de besoins réels qu'il ne s'imagine. Aujourd'hui encore, vous vous étonnez devant la vie rude et confinée des montagnards de l'Ardenne, étrangers à tant de satisfactions qui vous paraissent indispensables. Sans doute, il est fort légitime que nos besoins s'accroissent avec le progrès des mœurs et des arts, et l'on peut dire d'un être qu'il est civilisé précisément en raison du nombre et de la variété de ses besions. Mais le tourment de l'homme — et sa noblesse aussi — c'est que ses besoins ne sont jamais la mesure de ses désirs. Plus il accroît les uns, plus il donne de champ et d'ambition aux autres ; et la disproportion va s'accentuant toujours. C'est pour-

quoi, à mesure que la vie devient plus facile, et, semble-t-il, plus aimable, les hommes se plaignent d'elle davantage. Il est douteux que, malgré tous ses efforts, l'humanité puisse être jamais heureuse comme elle l'a été. Les anciens n'avaient pas tort de mettre l'âge d'or derrière elle, plutôt que devant sa route. Et, mon Dieu! j'estime que les choses sont bien réglées ainsi. Une humanité pleinement satisfaite serait méprisable. Si le besoin est le ressort du progrès matériel, la souffrance est le sel de la vie morale.

Cependant nous sommes parvenus à un ravin où l'on entend chanter un ruisseau sous les taillis. Sa fraîcheur développe le parfum un peu âcre des sous-bois de fougère, de genêts et de bruyère. Des grives filent parmi les buissons. Nous traversons, dans une clairière, un gué entouré de grandes ulmaires, dont quelques-unes portent encore noblement leur belle aigrette blanche. Puis nous grimpons la côte d'en face, en agrippant nos cannes aux affleurements du schiste.

— Sans doute, reprend mon père, la souffrance est l'aiguillon du progrès. Toutefois je ne crois pas que cette idée doive nous rassurer trop vite. Si les souffrances des hommes d'au-

trefois étaient fécondes, c'est parce qu'elles venaient en effet de la dureté des circonstances. Ne parlons que de notre France. Il est un aspect de son histoire qui m'a toujours frappé. Quand vous l'étudiez, mes petits, on ne vous parle guère du peuple : les princes et les grands occupent toute la scène. Vous savez cependant qu'il y eut, non seulement au moyen âge, mais jusque dans le dix-septième et même le dix-huitième siècle, de terribles famines. En dehors de ces temps de crise, à la veille même de la Révolution, le Tiers des campagnes presque tout entier ne mangeait pas à sa faim : ses Cahiers ne sont en somme que le long cri de détresse d'un peuple affamé. Ainsi, ce pays, où, régulièrement, les quatre cinquièmes de la population manquaient encore de pain, était le même qui avait déjà brillé dans le monde d'un éclat incomparable, soutenu des luttes généreuses, écrit des livres immortels, et porté quelques-uns des plus beaux fruits du génie humain. Aujourd'hui nous n'en sommes plus là, et si, hélas ! une bonne moitié de la nation vit encore sous la dure loi de l'insécurité du lendemain, du moins des secours sont prêts pour toutes les misères, et le spectre de la famine a cessé de

planer sur nos champs mieux cultivés, nos routes mieux ouvertes, notre société mieux administrée. C'est pourquoi je crains que les souffrances de beaucoup d'hommes d'aujourd'hui ne viennent surtout de la perversion de leur cœur. Celles-là n'enfanteront rien de grand. Les pères avaient le ventre creux; les fils ont l'imagination gâtée et le cœur aigri. Il ne peut rien sortir de bon, j'en ai peur, de cet appétit maladif du bien-être et du plaisir, de cette émulation dans la jouissance qui semblent aujourd'hui l'unique ressort de tant d'âmes, chez les petits comme chez les grands.

— Et celui-ci, dit ma petite sœur, que la philosophie sociale n'intéresse guère, en présentant un champignon qu'elle vient de cueillir, est-ce qu'il est bon?

— Il est certainement bon en soi, comme toute créature sortie des mains de Dieu, dit mon oncle. Mais pour l'estomac de l'homme, j'incline à penser...

— *Amanita Mappa!* s'écrie mon père, qui connaît mieux le manuel des champignons que les intentions du Créateur. Jette-moi cela. C'est un poison violent. Tu peux cependant observer l'aspect curieux du chapeau.

Ginette jette à regret son amanite. Le point de vue culinaire avait seul quelque importance en son esprit. Ma petite sœur a son idée de derrière la tête. Déjà elle a cueilli, aux haies du chemin creux, un plat de *meurons*, ou mûres sauvages, qu'elle porte à son bras dans un petit panier. Maintenant elle fait la chasse aux champignons. De temps à autre elle m'appelle pour que j'attire avec ma canne une branche où elle a aperçu une couple de noisettes. Ginette espère toujours que, l'astuce de Jean aidant, la nuit nous surprendra dans le bois ; qu'il faudra se réfugier dans une hutte de bûcherons, et qu'alors ses provisions feront merveille. Ma sœur rêve de dînettes royales, servies sur de la vaisselle de feuilles, dans des palais de terre et de branchages comme elle en a vu au milieu des coupes. Ce serait le plus beau jeu qu'on eût jamais fait, parce qu'il serait pour de vrai. Tandis que Jean montera le guet à la porte contre les bêtes et les voleurs, Ginette veillera au repas. L'esprit d'aventure a mille incarnations : il aboutit chez elle à des rêves de petite ménagère.

Nous voici descendus dans un autre vallon. La mousse et les airelles ont remplacé les fou-

gères et le houx dans les sous-bois. Malheureusement les airelles n'ont plus de baies, et celles du nerprun feraient moins bien au menu... Le sentier n'est guère frayé ; il faut desserrer les anneaux de la file indienne pour ne pas recevoir de branches volantes dans la figure. Où allons-nous ?

Un carrefour avec un hêtre marqué d'hiéroglyphes à notre usage nous remet en pays connu. Maintenant nous grimpons de nouveau, le dos courbé, longuement; et nous débouchons dans une coupe, près d'une crête d'où la vue doit être fort belle. Nous y courons ; l'horizon s'étend à chaque pas, et bientôt, de tous les côtés, nous embrassons à perte de regard l'immense Ardenne, océan tourmenté de frondaisons sombres, d'un bleu transparent et profond aux lointains, d'un vert plus net aux premiers plans, égayé par la grâce légère de quelques bouleaux. Une houle d'air pur apporte à nos narines le parfum d'un sol antique, nourricier depuis des siècles d'innombrables générations de chênes, de hêtres et de mélèzes.

Mon père et mon oncle nous ont rejoints.

— Mes enfants, disent-ils, vous voyez en ce moment ce que voyaient les yeux des hommes

qui se tenaient à cette place il y a deux mille ans. Ce pays rude et peu accessible n'a pas changé. L'*Arduenna Sylva,* une des plus célèbres de la Gaule-Belgique, couvrait autrefois, selon César et Strabon, tout le pays situé depuis le Rhin aux environs de Trèves, jusqu'en Artois et Tournaisis d'un côté, et jusque vers Reims de l'autre. Elle a donc été démembrée, rognée sur toutes ses lisières, et principalement vers le sud, où le sol plus doux tentait davantage l'industrie humaine. Mais ce qui en subsiste paraît être demeuré tel que les descriptions des historiens et des voyageurs nous l'ont toujours fait connaître. Messire Pierre de Bergeron, traversant cette forêt en 1619 pour se rendre aux eaux de Spa, la déclare « fort affreuse et de difficile accès », et il rappelle le témoignage « du gentil Pétrarque » en ses *Épîtres,* quand il dit que retournant de Cologne « il passa seul par cette forêt horrible et hideuse à voir ». Assurément, aujourd'hui, un sens plus avisé de la beauté contenue dans tous les aspects de la nature nous fait trouver un charme grandiose dans cette « hideur », et nous admirons le spectacle de ce plateau secoué de soulèvements bizarres, raviné de vallées abruptes, couvert de son manteau de

landes, de futaies et de halliers. Mais quel profit auraient trouvé les hommes à jeter bas leurs chênes tordus et à gratter ce roc hostile? Ils ont laissé la nature y faire à sa guise. Elle n'y a pas adouci son humeur. On imagine aisément, parmi ce décor, la vie des premiers hommes, s'abritant dans les failles du schiste, roulant le soir à l'entrée de leur demeure des blocs de quartz comme nous en rencontrions tout à l'heure, se nourrissant de faînes, de glands, de baies, et grimpant ou descendant parmi les taillis, comme nous faisons encore, à la poursuite des sangliers, des daims ou des loups.

— Est-ce qu'il y a encore des loups, mon oncle ?

— Des loups? Non, mes enfants, on n'en entend plus parler de ce côté. La faim chasse les loups du bois, et la civilisation aussi. Ils ont émigré dans la vallée et dans les villes.

— Qu'est-ce que vous dites, mon oncle Élie?

— Mon Dieu! je dis que les hommes, n'ayant plus de loups à combattre, se sont faits loups les uns pour les autres. *Homo homini lupus*. A dire vrai, cette formule célèbre d'un philosophe anglais du dix-septième siècle ne me paraît pas

tout à fait exacte. Elle est vraie peut-être pour l'homme des cavernes, dont nous parlions à l'instant. Quand on ne se battait que pour la nourriture, il suffisait d'agir en loups. Les besoins élémentaires de l'homme primitif étaient la mesure de sa cruauté : simple, aisément satisfaite et sans esprit de malfaisance. Aujourd'hui que nos besoins se sont multipliés et raffinés, l'homme gêne beaucoup plus l'homme qu'autrefois. Hobbes, s'il revenait vivre de nos jours, trouverait sa formule indulgente, et tirerait sa comparaison d'un animal au cœur moins débonnaire que le loup.

Sur ce, mon oncle Élie tira sa montre et conclut :

— Mes amis, si nous ne voulons pas nous anuiter dans le bois, il faut songer au retour.

Nous choisissons un sentier marqué sur nos cartes personnelles du nom de Chemin de ronde, qui doit nous ramener au ruisseau. L'automne y a vidé son escarcelle sous la forme de ces petits disques oranges, collés au sol, qu'on nomme monnaie du pape. On y trouve aussi parfois des cortinaires au chapeau d'un si joli mauve pâle. La botanique succède un moment à la philosophie.

Le soleil s'incline. Septembre a des crépuscules déjà rapides, et nous marchons d'un bon pas, excités par la fraîcheur qui monte du sol humide. Le brouillard traîne ici et là des gazes légères. Mon père fait hâter la petite troupe. Les jambes trottent de plus belle et les langues se reposent.

Enfin nous retrouvons le ruisseau, le gué, et nous voici hors de la forêt. Une bande rouge sombre marque au couchant l'endroit où le soleil a disparu. Tout l'orient n'est déjà plus qu'un grand linceul gris. Des hirondelles boivent, très haut dans le ciel, ce qui reste de lumière.

En entrant dans le chemin creux, nous croisons une vieille femme qui nous demande l'aumône. Nous passons : ma mère nourrit trop de pauvres diables à la maison, deux fois la semaine, pour que nous ayons la main large aux mendiants du chemin. Cependant cette vieille semble si branlante que mon père se ravise et met quelques sous dans ma main pour que je les lui porte. J'y vais en courant, et quand je reviens :

— A-t-elle paru contente ? dit mon oncle.

— Oui, elle m'a bien remercié.

— Et lui as-tu au moins demandé une prise en échange?

— Une prise? Pourquoi?

— Eh! Eh! parce qu'elle eût trouvé son obligation moins pesante si elle avait pu songer que tu en avais une envers elle aussi. Un gentilhomme anglais qui voyageait en France au siècle dernier, en philosophe sentimental, ne dédaignait point, comme il nous l'a conté lui-même, d'accepter une pincée de tabac des mendiants auxquels il jetait quelque monnaie par le carreau de sa chaise. La charité mutuelle est encore ce que les hommes ont trouvé de mieux pour rendre ce monde supportable. Depuis qu'ils se sont mis en tête d'y faire planer le cauchemar de la justice universelle, il n'y règne plus qu'un sombre malaise. Vois-tu, petit, cet Éden social qu'on nous promet, c'est bon pour des Allemands ou des Américains, gens qui savent s'ennuyer méthodiquement. Chez nous, rien ne remplacera jamais la vieille charité française, alerte, fine et spirituelle. Un sourire de femme guérira toujours plus de courages qu'une panacée savante de vieux professeurs.

— Il ne faut pas laisser tout faire à la charité,

dit mon père. La justice véritable n'exclut pas l'amour, car elle le suppose.

L'ombre est venue. Voici la silhouette noire des tilleuls du jardin. Comme nous rentrons, quelques paysans nous saluent d'un bonsoir fort honnête.

— Voilà tout ce qui nous reste des droits du seigneur, dit mon père.

XIII

SAROLTA

Aujourd'hui encore, je n'écris pas ce nom comme tous les autres, et le fracas de la vie n'a pas éteint en moi la petite musique douce que ses trois syllabes faisaient jadis dans mon cœur d'enfant. Sarolta W... fut ma première passion. N'avais-je pas choisi un joli nom?

J'avais choisi un visage plus joli encore, fin, pâle, un petit clair de lune enveloppé d'un ruissellement de cheveux blonds, où luisaient deux grands yeux ardents, brun et or. Quand Sarolta baissait ses paupières sous un sermon de Fraülein, on ne voyait plus qu'une ligne de cils frémissante et lumineuse comme la lisière d'un nuage ourlé d'or par le soleil. Elle avait une bouche trop petite pour les grands mots et les longues phrases, qui gazouillait un français bref, coupé menu, vif comme une chanson de fauvette. Et ses bras étaient minces, minces,

mais quand il leur prenait de me serrer le cou dans un élan, Fraülein ayant par hasard le dos tourné, j'en étouffais presque. Il est vrai que c'était peut-être de joie.

Sarolta était Autrichienne, de noble famille, et n'avait plus de mère. Son père avait des chevaux de courses qui ne lui laissaient pas souvent le temps de venir embrasser sa fille. Elle habitait, avec sa gouvernante allemande et une femme de chambre, une villa dont le jardin planté de tamaris était commun avec le nôtre, à Trouville. C'est là que je la connus cinq à six semaines. Du matin au soir, pendant ces semaines, nous jouâmes ensemble sur une belle plage blonde, dans un sable humide et doux, devant l'Océan qui se faisait tout petit pour couler son flot dans les fossés de nos citadelles ou pour tapisser nos maisons de sa dentelle d'écume. Et vraiment, quand j'y repense, je me demande s'il ne faut pas compter ce temps-là, sans hésiter, comme le plus heureux de toute mon existence : instant de bonheur unique, irréalisable presque, où je fus heureux à la fois comme un enfant et comme un homme, avec une petite pelle dans la main et une grande flamme dans le cœur... Aujourd'hui je ne serais

plus si brave : la mer fait peur aux hommes, et l'amour aussi, quand ils ont appris à craindre leur perfidie sous leur sourire. En ce temps-là je découvrais l'un et l'autre; ils n'avaient pour moi que des complaisances et des caresses; et je buvais leur enchantement sans arrière-pensée, sans angoisse... Non, aujourd'hui je ne serais plus si brave; c'est pourquoi je ne serai jamais plus si heureux.

Comment j'aimai Sarolta? Je ne sais plus; et cela me vint sans doute tout doucement et tout d'un coup, comme viennent ces choses-là... Que vous dirai-je? Sarolta avait dix ans, moi onze. A onze ans, mon frère Jean n'éprouvait pour les filles que du mépris. Elles n'avaient pas de couteau dans leurs poches; elles ne pouvaient pas, avec leurs robes, enjamber les haies ou grimper aux arbres, et elles parlaient trop de leurs poupées. Moi qui avais une âme moins virile, et moins de goût pour les jeux de force ou d'audace, je liais assez volontiers compagnie avec le sexe faible. Sarolta jouait très bien. Elle avait toutes sortes d'inventions et me persuadait habilement que j'en étais l'auteur (je compris plus tard pourquoi, mais cela me flattait). Elle m'obéissait gentiment.

Que dirai-je encore? Sarolta était gracieuse et frêle, et j'ai toujours été sensible, comme le poète, au charme de

...la grâce, plus belle encor que la beauté.

Et puis la pitié n'incline-t-elle pas les cœurs à l'amour? Ma petite amie n'avait pas l'air heureux. Au lieu de mère elle avait une grande Fraülein austère et sèche, qui semblait prendre à témoins les principes et les ancêtres offensés quand sa jeune élève remuait le doigt ou la jambe autrement qu'il n'était convenable. *Es schickt sich nicht, Sarolta!* Le manteau de fer de la *Schicklichkeit* enserrait ma petite amie de toutes parts : au moindre élan, elle sentait une pointe s'enfoncer dans sa chair, sous la forme d'un sermon ou d'une punition de sa gouvernante, comme les pauvres patients de jadis enfermés dans la Vierge de fer qu'on voit encore en certains Musées des supplices. Il lui fallait demander chaque jour plus de permissions qu'elle n'avait de joies. Combien de fois me rapporta-t-elle, quand nous étions ensemble, la réponse impitoyable : « Fraülein ne veut pas »? Combien de fois me disait-elle à l'avance, derrière ses cils frangés d'or sombre : « Fraülein ne voudra

pas »?... Fraülein avait inventé quelque chose de mieux encore que les permissions : les pardons. Quand Sarolta avait manqué aux « bienséances », il fallait aller, sur l'autel des genoux secs et durs de sa gouvernante, demander pardon au bon Dieu et à Fraülein. Si Sarolta aime encore le bon Dieu aujourd'hui, c'est qu'Il a, pour forcer l'entrée des cœurs qu'on lui a fermés à l'avance, des douceurs mystérieuses et toutes-puissantes.

Moi qui n'avais pas des ancêtres si exigeants, moi dont le cœur et l'esprit s'ouvraient librement, comme l'aubépine sur la haie, sous le regard de parents admirables, je demeurais stupéfait et attristé de cette éducation par les pointes. Je ne puis me demander sans mélancolie ce qu'elle a fait de ma petite amie. Plus j'avance en âge et, j'espère, en sagesse indulgente, plus je déplore cette éducation purement répressive, que la plupart des parents semblent seule connaître et pratiquer. J'ai sans doute autant de défauts que le commun des hommes : je ne me découvre point, du moins, celui de la dissimulation et de l'hypocrisie, premier fruit de cette dangereuse méthode. Et j'ai peut-être plus de bons instincts, quelque chose de plus

généreux dans l'esprit que la moyenne de mes semblables. Ce disant, je ne pèche point contre la modestie, car j'en reporte tout l'honneur sur ceux qui me firent ce que je suis. Mon père et ma mère savaient que l'éducation n'est point œuvre négative, mais positive; qu'il faut empêcher sans doute quelques mauvaises herbes de croître, mais qu'il faut surtout aider la bonne semence à lever et à fructifier; et que le bon grain qui pousse dru a vite fait d'étouffer l'ivraie. Pourtant mon père était d'humeur vive, et les taloches sortaient de sa main comme les abeilles d'une ruche qu'on fâche. Mais il les regrettait ensuite; surtout il n'ignorait pas la vertu plus efficace d'un compliment bien placé. Je ne crains pas de dire que si cinq cents bourrades de mon père me laissèrent gamin comme devant, quelques sourires de ma mère firent de moi un homme.

Pourquoi supposer que l'enfant n'a que de mauvais instincts? Il en a autant de bons, qui sont avides de se développer comme les autres. Ou plutôt, il a des instincts tout court, et la moindre maladresse peut les incliner au mal, comme la plus petite habileté en faire des forces pour le bien. Sachez lui persuader, en toute circonstance, qu'il est capable de l'acte le plus

droit et le meilleur, et il vous convaincra que vous ne vous étiez pas trompé. Au lieu de le faire douter de lui-même par des menaces, au lieu de le rendre mécontent de soi et des autres par des punitions et des humiliations, montrez-lui que vous avez confiance en sa franchise, en sa justice, en sa sagesse, et presque toujours il vous donnera raison. On parle de la pente du mal : le bien en a une aussi. L'homme qui, un jour, s'est senti droit ou généreux, et qui en a conçu une fierté légitime, aura plus de peine le lendemain à montrer un cœur déloyal ou dur. L'enfant qui, aidé d'un mot ou d'un regard de son père, a pris conscience des énergies généreuses de sa nature, travaillera de lui-même à les développer, parce qu'il y trouvera une joie. Et c'est tout ce qu'il sentira en lui de bon et de sain qui le rendra fort contre le mal, plus que les précautions ou les barrières que vous aurez multipliées autour de lui.

... Je plaignais Sarolta. Un jour, ma pitié s'enfla jusqu'à l'indignation. J'étais allé sonner à la porte de sa villa, avec ma sœur, pour lui dire un mot. C'était d'assez bon matin. Je trouvai Sarolta faisant une page d'écriture. Elle était assise sur un grand escabeau sans dossier.

A la table, on avait adapté une sorte de carcan à glissière, qui lui prenait le cou sous le menton et l'obligeait à tenir toujours la tête droite, le buste raide. Sarolta rougit. Elle ne m'avait jamais parlé de cet instrument. Je demeurais bouche bée d'étonnement et d'horreur. Fraülein nous demanda sèchement ce que nous avions à dire et nous congédia aussitôt : il ne fallait pas déranger son élève pendant qu'elle travaillait. En fermant la porte, j'emportai l'image affreuse du cou frêle et blanc de ma petite amie qui s'emprisonnait à nouveau dans le carcan.

De ce jour, je fus hanté de l'idée que Sarolta était profondément malheureuse. Je me sentis le devoir difficile — mais si doux! — de la consoler, de la défendre, de la protéger. Je provoquais en imagination des légions de Fraülein, comme les preux de jadis des hordes d'Infidèles. Devant la vraie Fraülein, j'étais plus réservé; mais j'intercédais pour Sarolta dans les conjonctures graves, je demandais les permissions difficiles, et je prenais généreusement à sa place les responsabilités inquiétantes. Surtout je m'ingéniais, chaque fois qu'elle revenait vers moi avec sa petite bouche crispée et ses grands yeux humides, à leur faire retrouver bien vite

leur sourire. Étonnée d'abord, craintive devant cette sympathie qui lui était si nouvelle, elle m'en remercia bientôt avec tout l'élan de sa nature passionnée. Un jour elle me sauta au cou et m'embrassa à pleine bouche, en me disant :

— Tu es gentil, toi! Je t'aime plus que *tout le monde!*

Mieux partagé que Sarolta, moi, je n'aurais pas pu lui répondre la même chose. Mais de ce jour je l'aimai vraiment beaucoup, et autrement que tout le monde.

Elle avait deviné son pouvoir sur moi, et s'en servait habilement, avec son instinct de femme. Que d'ambassades délicates je fis pour elle auprès de celle que, je ne sais pourquoi, nous nous étions amusés à baptiser le Grand Vizir! Parmi les iradés du Grand Vizir, il y en avait un qui interdisait absolument qu'on jouât pieds nus dans le sable. Je ne sais si les fameuses bienséances, ou la santé délicate de Sarolta, l'avaient motivé. Un jour, ma petite compagne aux cheveux d'or pâle m'emmena derrière une cabine, puis me dit en rougissant :

— Tu devrais demander à Fraülein qu'elle me permette d'enlever ça... (Elle montrait ses

chaussettes.) Je voudrais avoir mes pieds nus comme toi...

Il fallait que ce fût pour Sarolta! Par quel artifice réussis-je à surprendre la rigueur de Fraülein, à écarter le spectre des rhumes et des fluxions de poitrine, à fermer les yeux aux ancêtres? Je revins auprès de mon amie, fier comme un héros qui a vaincu le monstre. Une minute plus tard, nous portions les chaussettes et les souliers à Fraülein comme un trophée. Sarolta avait des petits pieds blancs et roses, qui frissonnaient de plaisir dans le sable chaud — si blancs et roses auprès des miens qui étaient déjà noirs comme un dos de crabe... Et puis elle me faisait jeter des pelletées de sable dessus pour les enterrer, et riait comme une folle en les soulevant pour tamiser le sable à travers les petits doigts. Ce jour-là, nous creusâmes une maison pour nous deux tout seuls. Et vers le soir, elle me prit la tête entre ses mains et me dit à l'oreille :

— Plus tard, si tu veux, nous nous marierons...

O les belles journées de joie, de liberté, d'air vif et de grand soleil! La vie affluait à nos cœurs comme à nos joues. Nous étions une

bande d'une dizaine qui se retrouvait tous les jours, se divisait ou se réunissait, comme des moineaux qui jouent deux par deux, puis se rassemblent au premier vol. Trois petits Russes étaient aussi de mes amis : les yeux clairs, le front haut, énergiques et doux, l'air de petits hommes déjà, avec des manières exquises qui semblaient moins le fruit de l'éducation que le signe même de la race. Ils parlaient noblement ma langue et m'apprenaient à écorcher quelques mots de la leur.

Parfois nous chaussions des espadrilles, nous retroussions nos culottes jusqu'en haut des cuisses, et nous partions, mon père, Jean et moi, pour pêcher la crevette au filet, dans les mares laissées par la mer descendante. Il fallait revenir avec sa boîte pleine de chevrette grise ou de « bouquet ». Que de coups de soleil aux mollets, de salure dans les poumons, quelle trempe physique et morale nous donnaient ces petites expéditions! Mais d'autres, plus glorieuses encore, m'étaient interdites. Jean seul et mon frère aîné, quand il s'échappait du lycée un dimanche pour nous rejoindre, pouvaient accompagner mon père au large dans la barque d'un pêcheur du port. J'allais guetter leur retour

avec ma mère et mes sœurs. Sur la petite jetée la femme du pêcheur attendait avec nous, une gamine à la main, et deux garçons auprès d'elle, qui n'allaient pas encore au travail. C'était une famille de braves gens, de mœurs admirables, craignant Dieu plus que la mer et leur conscience plus que l'opinion. Mon père s'était pris d'une grande affection pour Désiré Fennebrec. Ma mère ne se contentait pas de faire à sa femme l'honneur d'aller lui acheter elle-même son poisson sur le marché. Fidèle à l'éducation large et humaine qu'elle nous donnait, quand elle estimait que nous avions assez joué sur la plage avec la noblesse étrangère, elle nous menait chez les Fennebrec, pour les voir trier leur poisson, préparer leur appât, raccommoder leurs filets. A connaître ainsi par le menu le métier de pêcheur, à goûter cet exemple savoureux de travail probe, joyeux et sain, nous élargissions notre regard sur la vie et sur les hommes.

Parfois j'allais avec les deux petits Fennebrec récolter du varech au bout de la plage, derrière les grandes roches qui en marquaient l'extrémité. C'était amusant parce que c'était très loin. On voyait de là-bas la plage toute petite, sem-

blable à une fourmilière piquée de points blancs. L'air du large était plus violent; de grands oiseaux tournoyaient au-dessus de nos têtes. Nous étions seuls, entre les rochers accroupis comme des monstres et l'Océan qui allait revenir battre leur flancs. J'oubliais Sarolta; j'étais grisé d'espace et de vent; des rêves de vie sauvage couraient dans mes veines et soulevaient mon cœur. Je me croyais né pour découvrir des Amériques ou échouer dans des îles désertes... L'événement démentit ces belles espérances. L'âme des grands aventuriers ne fit pas sa demeure en moi. Je n'ai guère voyagé que dans les livres et cherché de terres vierges que dans l'esprit humain.

Un matin, Sarolta ne descendit pas sur la plage comme elle avait coutume de faire, vers dix heures. L'après-midi, je l'attendis en vain. Sarolta avait pris froid, et collait sa petite figure pâle à la fenêtre, captive d'un méchant rhume. La plage grouillante de baigneurs me fut une solitude, pendant trois longues journées. C'était vers la fin de notre séjour. Les jeunes Russes étaient partis. Pour me consoler, j'allais chercher les Fennebrec et je me sauvais aussi loin que possible avec eux.

Une après-midi que nous venions de partir tous les trois, avec des paniers fermés sous le bras, pour aller ramasser de gros crabes qui étaient vendus ensuite au marché, je crus apercevoir en me retournant vers la plage le grand chapeau de paille et la ceinture rose de Sarolta. Je m'arrêtai. Oui, c'était bien elle, et la longue silhouette du Grand Vizir à ses côtés. Un combat surgit en mon esprit.

— Écoutez, dis-je à mes compagnons, nous allons retourner chercher Sarolta. C'est mon amie. Peut-être qu'elle viendra avec nous...

Ils m'obéirent, et nous revînmes en courant vers la plage.

Le plaisir de me revoir avait coloré les joues de Sarolta. J'étais heureux; j'avais toutes les audaces; et puis je désirais secrètement qu'une joie ne m'enlevât pas l'autre.

— Voulez-vous venir chercher des crabes avec nous? dis-je d'une voix douce comme une prière. Nous n'irons pas loin...

Oh! oui, elle eût bien voulu. Elle se tourna vers sa gouvernante. Il y eut un échange de quelques phrases allemandes, et Sarolta me traduisit :

— Fraülein ne veut pas que je joue avec ces gamins-là...

— Mais ils sont très gentils, dis-je, étonné.

— Non, ils sont des enfants de pêcheur, de petits vagabonds... Fraülein ne veut pas.

Un dégoût se lisait sur son joli visage, reflet de celui qui pinçait les lèvres de la gouvernante.

— Venez avec moi, n'est-ce pas? reprit-elle en me prenant par la main.

Je résistais. Les crabes étaient bien tentants. Et puis j'avais été moi-même chercher les Fennebrec. Était-ce bien de leur tourner le dos maintenant? Quelque chose me disait que ma mère ne serait pas contente du tout. Mais les yeux de Sarolta suppliaient. Elle avait été malade pendant trois jours. Elle m'embrasserait peut-être pour me remercier... O lâcheté du cœur de l'homme! Je congédiai les Fennebrec en balbutiant. Sarolta m'emmena par la main, fière de sa victoire.

Et le soir, à propos de crabes, il y eut un des rares mensonges de M. Pierre à sa maman. De tout cela il me sera beaucoup pardonné, j'espère, parce que j'aimais beaucoup Sarolta.

Le mois suivant, j'écrivis à Sarolta une lettre, la plus longue que j'eusse jamais faite. Ma mère

voulut la lire, et me la fit recommencer en effaçant plusieurs phrases. Quinze jours plus tard, je reçus d'Autriche deux courtes pages d'une grande écriture noble et raide. Je n'en fus pas fâché contre ma petite amie : Fraülein et le carcan avaient passé par là. Mais je me sentis découragé. Je n'écrivis plus. On ne m'écrivit plus. Nous ne nous revîmes jamais. Le fil léger qui avait un instant uni nos jeux et nos cœurs était rompu. Où vont se perdre les fils de la Vierge qui passent dans l'air d'automne?

XIV

UNE RÉVÉLATION

Ma mère s'occupa beaucoup de ma première communion. J'avais jusqu'alors pris la vie, mon Dieu! comme un gentil petit animal, qui ne sait pas très bien ce que c'est qu'une âme, ni s'il en a une. Sans doute, certaines des choses que je faisais me laissaient quelque malaise, ou me montraient dans la glace un petit garçon plus rouge que s'il avait fait le tour du Luxembourg en courant. Mais quand l'occasion se présentait, je les recommençais. Les confessions m'ennuyaient, et j'y pensais le moins possible avant et après. Je ne me glorifiais pas, comme Ginette, lorsque j'avais trouvé plus de péchés à débiter que mon voisin de catéchisme.

Je me souviens fort bien que tout cela changea quelques mois avant ma première communion. A force de me rappeler l'importance de l'acte que j'allais accomplir, et de m'aider à y

rapporter toutes mes pensées, ma mère m'ouvrit les portes d'une existence nouvelle. Je compris que j'avais une âme, je me persuadai que j'aimais vraiment le bon Dieu plus que tout le reste, et j'entrai résolument dans le chemin de la perfection.

J'y fis rapidement de grands progrès. J'avais dans ma poche un papier secret où j'inscrivais chaque jour le nombre de mes mortifications : il croissait de semaine en semaine. Quelques-unes coûtaient à mon respect humain beaucoup plus qu'à ma gourmandise ou à mon amour du jeu. Mais comme j'en étais récompensé ! Je me comparais à mes frères et à mes camarades : je jugeais leur conduite et je sondais leurs cœurs; et le résultat de cet examen me montrait que je les devançais de beaucoup dans la voie de la sainteté. Chaque matin, je me réveillais ayant de M. Pierre Merviller une idée plus favorable et une admiration plus complaisante.

Je ne le laissais point voir; et c'était une supériorité de plus que de me savoir en secret meilleur que tous mes pareils. Je me contentais de répéter naïvement chaque soir la prière du Pharisien : « Mon Dieu ! je vous remercie de ce que je ne suis pas colère et méchant comme

Jean... Mon Dieu! je sais que je n'aurais pas pu mentir comme a fait Ginette aujourd'hui pour les chocolats, parce que je vous aime trop pour cela, moi... »

Vers cette époque — c'était quelques mois après ma première communion — mon père nous prit un jeudi après-midi, Jean et moi, et nous emmena dans un quartier lointain, un faubourg misérable de la capitale, où les femmes et les gamins nous regardaient curieusement. Nous sonnâmes à une petite porte surmontée d'une croix. La rumeur mêlée et bruyante d'enfants au jeu montait de derrière les bâtiments. C'était une sorte de Patronage pour les gamins du quartier, que dirigeait un abbé ami de mon père, et où Jean devait aller faire tous les jeudis son apprentissage de l'apostolat.

L'abbé vint à notre rencontre, et nous fit visiter ses cours, ses salles, son gymnase, sa chapelle. Il y avait des enfants un peu partout. Les murs étaient sales, et les enfants pas très bien débarbouillés. Dans une sorte de grand hangar, qui servait de gymnase à un bout et de théâtre à l'autre, il régnait un vacarme à ne plus s'entendre. Cinq ou six groupes de gamins,

tournés vers la muraille, lisaient et récitaient à tue-tête de grandes pancartes imprimées en gros caractères, où figuraient sur l'une le *Pater* et l'*Ave Maria*, sur l'autre le *Credo*, sur une autre le *Confiteor*, sur une autre encore les *Actes*. L'abbé nous expliqua que c'étaient ses futurs communiants — il y en avait de tous les âges — qui apprenaient leurs prières. Un écolier pas plus haut que les autres instruisait et serinait ses camarades. Quand l'un deux pouvait réciter son *Pater* sans lever les yeux sur le tableau, il l'envoyait au groupe suivant pour apprendre le *Credo*. Et tout ce petit monde voyageait de pancarte en pancarte, avec bousculades, rires et cris. « C'est la seule manière de faire entrer cela dans ces petites cervelles de bois », nous dit l'abbé avec un sourire indulgent.

C'est possible; mais cette manière de se préparer à la Première Communion m'apparut à moi comme bien bizarre et grossière. Où était le recueillement de mes catéchismes, la ferveur silencieuse de la chapelle où j'appelais le bon Dieu et la bonne Vierge à venir me parler dans le coin du cœur? Des garçons de quatorze et quinze ans qui ne savaient pas encore leur *Notre Père!* Une pitié dédaigneuse emplissait

mon âme. Et tandis que nous allions de groupe en groupe, plus que jamais la prière du Pharisien montait à mes lèvres : « Mon Dieu ! je vous remercie de ce que je ne suis pas comme ces petits malheureux-là, qui ne savent pas leur *Pater* et qui se tiennent si mal... »

« Surtout comme celui-là... » pensais-je, en observant l'un d'entre eux, un grand à figure laide et sournoise, qui, en même temps qu'il hurlait : « ... Créateur du ciel et de la terre — et en Jésus-Christ son fils unique... », bourrait de ses poings rouges les côtes d'un camarade, ou ricanait à notre adresse. Et je me sentais aussi loin au-dessus de ce pauvre être dans l'estime et les faveurs du bon Dieu que le Pharisien du temple se sentait au-dessus du Publicain.

Quelques moments après, comme nous causions avec le directeur dans la grande cour, au milieu des joueurs, je reçus tout à coup un formidable camouflet qui m'écrasait la joue, envoyait sauter mon chapeau à dix mètres, et faisait tinter mon oreille droite comme si on eût tiré le canon à côté de moi. Un gros ballon tombait à mes pieds, comme un boulet arrêté dans sa course. Je me retournai, rouge de douleur et de colère, et j'aperçus le grand sournois qui, le

dos tourné, les mains dans ses poches, se tordait de rire. Je ne doutai pas qu'il m'eût visé. Ma colère se changea en un mépris immense, si profond qu'il tarissait mes larmes à leur source. L'abbé s'excusait en souriant, faisait signe au coupable de venir me demander pardon. « Ce n'est pas la peine », dis-je d'un air supérieur. Le gamin vint, s'excusa hypocritement, s'en retourna pour rire de plus belle.

— Ah! c'est une rude caboche que notre Gustave, expliquait l'abbé, en appuyant ma tête sur sa soutane pour caresser ma joue meurtrie. Quand il y a un mauvais tour à faire à quelqu'un ici, il ne le manque pas. J'ai déjà voulu le renvoyer deux fois; mais on est venu me supplier si fort que je l'ai gardé. Qu'est-ce qu'il deviendrait sans nous, d'ailleurs? Je ne sais même pas si nous arriverons à tirer quelque chose de bon de cette nature-là, quoiqu'elle ne soit pas sans générosité. C'est un pauvre enfant orphelin, figurez-vous. Il n'a jamais connu de père, et sa mère étant morte à la peine, on lui donna à manger et à coucher chez une voisine, le soir; puis le lendemain; et, ma foi! vous savez comment le cœur de ces pauvres gens est fait : on garda mon Gustave. Il leur donne plus de tin-

toin à lui seul que leurs trois autres, et je me dis parfois qu'ils doivent regretter leur élan de charité. Mais non : le petit avec ses frasques, ses insolences, ses mauvais coups, leur met sur le dos les concierges, les fournisseurs, tout le monde, en attendant les agents et le Parquet sans doute : rien n'y fait, ils lui sont plus attachés qu'à aucun des leurs. Si vous aviez vu la pauvre femme venir me supplier de ne pas me débarrasser de lui ! Mon Gustave avait pourtant fait un petit scandale auquel je ne pouvais guère pardonner. Mais quand j'ai vu cette femme qui supportait tout plutôt que d'abandonner un gamin qui ne lui était rien, j'ai pris honte de moi-même, et j'ai trouvé qu'elle me dictait mon devoir...

Tandis que l'abbé parlait, ma joue me cuisait de plus en plus, et je me demandais si le souvenir de ce lâche attentat s'en effacerait jamais. Mais je n'en voulais pas à Gustave. Le ressentiment n'aurait su disputer une parcelle de mon âme au mépris qui y régnait souverainement. J'étais un petit garçon bien élevé, moi ; j'avais un père et une mère qui me donnaient une éducation digne de mon rang ; je ne traînais pas les rues, je ne me moquais pas des choses saintes, je

ne disais pas de vilains mots, et les sergents de ville n'étaient pas faits pour moi. Gustave représentait à mes yeux les antipodes de tout cela. Il n'y avait point de sa faute, peut-être, et je le plaignais; je le plaignais d'un cœur généreux et superbe; mais vraiment, qu'y avait-il de commun entre ce pauvre être et un petit garçon aussi bien que moi?

A quelque temps de là, un certain jeudi soir, mon frère revenait du Patronage, où il avait passé l'après-midi. Il dit tout à coup :

— Dis donc, Pierre, tu te rappelles le type qui t'avait envoyé son ballon dans la figure, quand nous étions dans la cour du Patronage?

— Oui, dis-je sèchement.

— Eh bien, à la chapelle, aujourd'hui, M. l'abbé nous a demandé de prier pour lui, parce qu'il s'est fait piétiner par un cheval de camionneur en sauvant le petit gosse d'une voisine, qui allait être écrasé...

— Quoi, Gustave? dis-je.

— Oui, Gustave Noalhat. Il a pu tirer le petit des pieds du cheval, mais lui a reçu un coup de sabot qui lui a ouvert la tempe, et on ne sait pas s'il en réchappera... C'est l'abbé qui nous a

raconté tout cela. Il paraît que quand il a repris connaissance, il a eu un mot superbe : comme l'abbé lui disait que c'était très beau ce qu'il avait fait, de risquer sa vie pour un petit gamin qu'il connaissait à peine, il a répondu : « Bah! je sais bien que je ne vaux pas cher, moi, on me l'a assez dit... »

... Je demeure stupéfait, contemplant au dedans de moi-même l'édifice tout à coup démoli de mon orgueil et de ma pitié. Je vois Gustave se jetant sous les pieds du cheval. Aurais-je fait cela, moi? Aurais-je eu ce courage et cet élan? Aurais-je risqué sous les gros sabots de ce limonier un petit personnage aussi précieux que Pierre Merviller? Et je songe que, si Gustave ne vaut pas cher, il y a un petit garçon qui, avec toutes ses vertus, et ses délicatesses, et ses élégances, et la bonne opinion qu'il a de soi-même, ne vaut peut-être pas encore aussi cher que Gustave aux yeux du bon Dieu...

XV

DANS LA CARRIOLE

A treize ans, on éprouve déjà de petites fiertés à l'endroit de ce que l'on sait, ou de ce que l'on sait faire. Le désir d'apprendre n'est plus seul à posséder notre âme. La présence d'une petite sœur contribue à développer ce sentiment. Les filles n'étudient pas tant de choses que nous. La réserve de leur sexe leur permet moins d'expériences. Nous avons sur elles une supériorite dont nous ne tardons pas à prendre conscience et même avantage. Les filles nous envient souvent, nous admirent toujours. Et l'homme commence de bonne heure à faire la roue.

Cependant vous ne devineriez pas de quoi j'étais fier à treize ans. J'étais fier de savoir choisir une vache.

Traduire du Tite-Live, conjuguer les verbes en *μι*, avoir vu la mer, pêcher la truite à la dandinette aussi aisément que l'écrevisse aux ba-

lances, tout cela me donnait une moins haute idée de moi-même que de savoir distinguer une bonne laitière à la structure de la bête, à la forme des fanons, à l'examen de la « source ». La chose n'est pas aisée, vous ne l'ignorez point. Mais si j'en prenais tant d'orgueil, c'est surtout, j'imagine, parce qu'elle constituait un savoir plus rare parmi mes petits amis ou mes camarades du lycée. Tous ces Parisiens pâlots ne connaissaient de la campagne que les jardins bien sablés, les parties de croquet et les promenades en charrette à âne avec grelots et pompons.

Plus heureux qu'eux, j'avais pour la terre et les travaux des champs un goût assez vif (par où se révélait encore en moi, peut-être, le vieux sang de mes ancêtres); et grâce à mes parents, je connaissais de la campagne autre chose que des amusements élégants dans un décor factice. Avant que nos études ne nous prissent le meilleur de l'année, nous étions campagnards beaucoup plus longuement que la mode ne l'exigeait. Lycéens, au moindre congé on nous envoyait goûter un air moins poussiéreux que celui des squares parisiens.

Quand nous étions là-bas, à part quelque gros

ballon et un jeu de boules, nous n'avions pas un jouet. Ma mère pensait — mes souvenirs ne lui donnent pas tort — que l'enfant se divertit avec autant de plaisir, et avec plus de profit, sans ces objets ingénieux et coûteux qu'on nomme jouets. Nous bêchions, nous arrosions, nous repiquions les salades ou rempotions les boutures avec le jardinier. Nous attrapions les papillons et les insectes. Nous jetions le grain aux poules. Nous attelions le cheval. Nous balayions les allées dans le bois. Nous ramassions le bois mort. Et souvent nous allions à la ferme, aider aux travaux qui n'étaient pas trop durs pour nous. Les journées n'avaient pas assez d'heures.

Le soir, il fallait rendre compte de l'emploi de notre temps. C'était presque toujours une occasion d'être contents de nous et de l'univers. Nous avions appris, avec pas mal de petites choses, une grande chose au moins : l'amour de l'activité humaine dans sa variété et sa beauté, la loi du travail et sa joie bienfaisante. Cela ne valait-il pas mieux que d'avoir musé toute la journée dans un coin du jardin, reçu ou rendu des visites, fait la marchande, le voleur, la petite maman, le prince en voyage,

bref, singé la vie de mille façons prétentieuses et sottes, non sans nous torturer l'imagination pour ne pas répéter dix fois par heure : « On s'ennuie. Qu'est-ce qu'on pourrait bien faire? »

Mon père possédait, en dehors de la petite exploitation attenant à notre demeure, une grande ferme et des bois situés à six ou sept lieues de là. Chaque année, il y allait passer trois jours avec son frère, au mois d'août, pour marquer ses coupes et voir son fermier. La maison d'habitation avait quelques chambres libres pour nous : nous ne manquions guère d'en profiter. C'est toujours une joie de manger du pain gris, de boire du cidre, de voir battre son beurre, et d'aller chercher dans les étables les œufs qu'on va manger. (Elle se change bien en autre chose quand on rapporte comme œuf frais, aux éclats de rire de l'assistance, le vieux « nillot » qui incite les poules à pondre; mais on ne m'y prit pas deux fois.) C'est une joie aussi de coucher dans une chambre sans rideaux, pour être réveillé par le jour à quatre heures; et de sentir ses rêves accompagnés, la nuit durant, par le piaffement des chevaux sur le sol de l'écurie, en dessous, par les randonnées des rats dans le grenier, au-dessus, et par

les ronflements d'un vieux garde, étendu sur une paillasse en travers de la porte... N'auriez-vous pas apprécié ces bonnes choses-là comme moi?

Mon frère Jean voyait surtout dans ces trois journées une grande expédition cynégétique. Il apportait sa carabine, et de l'aube au soir poursuivait les moineaux dans les haies, les chardonnerets et les pinsons dans le verger. Il guettait les pies à la bordure des prés, et s'aventurait bravement au milieu des vaches pour jeter du plomb dans la troupe des étourneaux. Il accompagnait les gardes dans les coupes, et quand on découvrait un malheureux levraut gîté au pied d'un chêne, il le fusillait de cépée en cépée jusqu'à ce qu'il pût l'achever d'un coup de crosse.

Pendant ce temps, la vie pittoresque et variée de la ferme suffisait à retenir mon esprit curieux et débonnaire. L'écurie des chevaux, l'étable des vaches, la bergerie où cent cinquante paires d'yeux me regardaient en lançant des éclairs bleus dans l'ombre; l'aire où l'on battait les premières javelles pour faire des liens avec la paille, les granges hautes et profondes où les chars pénétraient en gémissant pour déposer leur charge glorieuse; le coin des poules,

toujours agité, la maison des porcs, toujours somnolente, les appartements des lapins, pleins de grignotements; la forge où l'on ferrait les chevaux, la meule où l'on repassait les faux, la baraque où l'on cuisait la pâtée des porcs; et que sais-je, les réduits vagues où un vieux chien cachait sa patte malade, les coins d'ombre où guettaient deux yeux de chat... : avais-je jamais fini de tout voir, de tout observer, de tout aimer? Les bêtes ont, comme les hommes, leurs coutumes et leurs humeurs, et j'ai peut-être appris, dans une cour de ferme, autant de psychologie que dans mes livres d'école. L'ombre avait presque fait le tour des pommiers du verger que je regardais encore les poules choisir leur place au perchoir du poulailler. On m'appelait pour dîner. Mon biscuit mangé, je redescendais pour voir les chevaux qui avaient rentré la dernière voiture boire à longs traits calmes dans l'abreuvoir, sous le silence des premières étoiles.

C'étaient de braves gens que les Nanquette, qui cultivaient cette ferme depuis plus de vingt ans quand je les connus. Ils trouvaient chaque année quelque réparation à demander au propriétaire, faisaient réduire leur fermage à me-

sure qu'on arrondissait leur exploitation, conservaient intactes de vieilles mœurs, et payaient leurs échéances au jour dit, en écus de cent sous. Nanquette n'avait pas l'esprit enclin aux nouveautés dans l'agriculture; mais il connaissait son terroir mieux que son Évangile, et tirait un parti surprenant des vieilles méthodes. « Que les jeunes en fassent autant », disait-il en montrant ses empouilles. L'asthme le dressait dans un fauteuil pour dormir l'hiver, mais ne l'empêchait pas de travailler dur pendant la bonne saison. Mme Nanquette était, comme les petites juments ardennaises, courte et râblée, sobre, dure à la fatigue. Elle avait des yeux vifs qui ne dormaient jamais tout à fait, même la nuit, au dire des servantes. Elle faisait du beurre exquis et des fromages qui se vendaient jusqu'à la ville, à huit lieues. Deux grandes filles l'aidaient dans ses travaux. Les Nanquette lisaient le journal trois mois par an, et maintenaient, en dépit du siècle, la tradition d'une religion réduite et peu coûteuse, mais solide.

Mme Nanquette ne quittait guère sa cuisine, et, derrière, les deux salles obscures et fraîches où elle travaillait son laitage. Ses filles se partageaient le soin des bêtes. Elles me voyaient

attaché à leurs pas, curieux de leur besogne, et m'initiaient volontiers à l'art de soigner et de gouverner tout ce peuple à quatre ou à deux pattes. Que d'heures je passais à voir le lait gicler des trayons sous leurs doigts énergiques, mousser dans le seau qu'elles tenaient entre leurs genoux, tandis que les hirondelles entraient par la porte ouverte de l'étable, venaient jeter une mouche dans un nid gourmand, et repartaient en quête d'une nouvelle pâture! Je m'employais souvent à aller verser le seau plein de lait dans un bidon, ou à porter le petit escabeau de la vachère auprès d'une autre bête. Je savais attacher la queue d'une vache trop vive après sa patte pour l'empêcher de fouetter à droite et à gauche pendant la traite. Mais traire moi-même m'humiliait, je ne faisais rien sortir...

Une année vint où ce fut fini de promener partout ma curiosité insouciante et de philosopher dans l'arche de Noé. Un des gardes, souffrant, ne pouvait accompagner au martelage mon père et mon oncle. Il fut décidé que nous le remplacerions, Jean et moi.

Cette année-là, précisément, comme nous arrivions à un grand village qui n'était plus

qu'à une lieue de la ferme, nous croisâmes la carriole de Nanquette. Mon père fit arrêter notre voiture.

— Eh bien! Nanquette, c'est comme ça que vous nous attendez à la ferme? On va bien chez vous?

— Excusez-moi, monsieur Merviller. On ne va pas plus mal, merci. Mais j'ai perdu une vache hier au soir, et je viens voir à Alligny pour en racheter une. Je vous rejoindrai dans une demi-heure.

Mon père prodigua comme il convenait les marques d'intérêt et les condoléances. Nanquette y parut sensible. Ce gros fermier, qui avait trois cents bêtes dans ses bâtiments, était au-dessus de tels malheurs; mais ils l'affectaient cependant, comme tout ce qui atteignait sa bourse.

Une idée me vint :

— Est-ce que je pourrais aller choisir la vache? demandai-je. Je reviendrais dans la carriole de M. Nanquette.

Mon père consulta son fermier pour s'assurer que je ne le gênerais point; puis il me donna la permission. Je grimpai tout joyeux auprès du paysan.

Alligny était un gros village entouré de prairies où abondaient les eaux vives. On y élevait beaucoup de bétail. Nous allâmes dans trois maisons. Et, à examiner une ou deux bêtes dans chacune, pendant dix minutes au moins, à revenir de l'une à l'autre, à discuter chemin faisant les mérites des candidates, vous ne serez pas surpris que j'aie su, en sortant de là, de quels signes certains — quoique trompeurs ! — la nature s'est plu à marquer les bonnes laitières... D'autant plus que Nanquette, qui n'avait plus qu'un œil, avait gardé le bon pour les vaches.

Je n'ai pas oublié, aujourd'hui encore, la leçon que je pris ce matin-là. Mais, faute d'avoir pu mettre ma science en pratique, j'ai peur qu'elle ne soit devenue semblable à cette science vaine qui enfle l'esprit de l'homme sans le nourrir, et qui n'est mère que d'orgueil et non de sagesse...

Nous rentrâmes à la ferme vers onze heures. Après un déjeuner rapide, nous partions pour le bois, avec un garde qui portait les marteaux. Je marchais de fiertés en fiertés. Mon père, qui d'habitude tenait le carnet, avait hésité à confier un marteau à notre inexpérience, et nous nous

partagions, Jean et moi, ses attributions. Jean devait inscrire les réserves et les baliveaux, tandis que je noterais sur ma feuille les abandons.

Il faisait chaud. L'orchestre invisible des insectes emplissait la profondeur du bois d'une musique en sourdine, que coupaient à chaque instant les appels du garde, de mon oncle et de mon père, annonçant l'arbre qu'ils marquaient pour la réserve ou l'abandon. J'avais l'oreille au guet pour ne manquer aucun de ceux qui me concernaient. Le jet svelte et hardi des beaux fûts de frênes, la grâce pensive des bouleaux, la robuste majesté des vieux chênes, étaient perdus pour moi. Il n'était question dans mon esprit que de baliveaux, de blancs, d'anciens ou de modernes, de six ou de trois pieds. Pourtant l'ardeur que j'apportais à ma tâche ne me fermait pas entièrement au charme de ce qui m'entourait. Je ne marchais point, parmi les séductions de la forêt, comme le chevalier du *Graal* parmi celles des Filles-Fleurs. La nature, merveilleusement persuasive, agit en nous par mille voies insensibles. Elle avait trop d'accès dans mon âme, d'ailleurs, pour ne pas y pénétrer ce jour-là de toute sa puissance et toute sa dou-

ceur. Et, ma parole! quand mon père m'appelait pour me faire admirer la haute colonne et la puissante ramure de quelque vieux géant qu'il allait marquer du sceau des condamnés, j'étais moins fier d'inscrire un huit pieds sur mon cahier que triste de penser qu'une si belle chose de Dieu, qu'Il avait mis deux cents ans à accomplir, avec l'aide de tant d'étés, tant d'hivers, tant de soleils magnifiques et d'eaux bienfaisantes, allait disparaître à jamais...

Vers cinq heures, nous étions revenus à la ferme. Cette première journée n'était qu'un prélude. Le lendemain, nous devions faire une coupe plus importante, dans un bois assez éloigné.

Donc, à six heures, le lendemain matin, le bonnet de coton du garde s'agitait sur son matelas, et la main osseuse de Nanquette frappait à notre porte. A six heures et demie, après un café au lait bourré de bonne miche et corsé d'œufs frais, nous montions dans la carriole du fermier, et la jument nous enlevait au trot, assez serrés par bonheur pour ne pas nous bourrer mutuellement les côtes aux secousses de la voiture. Car, avant de gagner un mauvais chemin vicinal, nous n'avions qu'un chemin de terres où

les pluies avaient creusé dans l'argile de fantastiques ornières, tandis que le soleil y durcissait des bourrelets plus redoutables encore. Nous ne formions heureusement qu'une masse, qui s'abandonnait, égale et pressée, au tangage de la carriole. Nanquette, silencieux, aidait sa jument à choisir le terrain le moins défavorable. Un éclat de rire involontaire égayait parfois les passes difficiles. Mon père assurait qu'il faudrait recommencer à déjeuner avant d'aller au bois. Et l'on gagnait tant bien que mal une route un peu plus clémente.

Mes colonnes furent bien remplies, ce jour-là. Je préparai, pour les bûcherons de l'hiver suivant, une hécatombe de chênes et de frênes. Et quand, après tant de bonne besogne, j'eus apaisé ma faim dans la maison du garde, vers trois heures de l'après-midi, mon corps demanda grâce, et je m'endormis sur un coffre. Il fallut me tirer par les pieds, une heure plus tard, pour me mettre debout.

— La carriole achèvera de le réveiller, dit mon père.

La jument de Nanquette, qui avait trouvé chez le garde un bon picotin, prenait un trot solide et allongé. Une brise se levait, venue de

quelque orage lointain qui avait rafraîchi l'atmosphère et nous apportait le parfum des regains. Nanquette, un peu libéré de son mutisme coutumier par une bouteille de bon vin que mon père avait apportée là-bas, semblait d'humeur à délier ce qu'il avait de langue. Mon père frappa familièrement sur l'épaule de son fermier et dit :

— Eh bien! Nanquette, nous ne marions toujours pas notre cadette?

Le bonhomme activa sa bête, évita une ornière, puis reposa son fouet.

— Et qu'est-ce qui presse, monsieur Merviller?

— Ce qui presse, c'est que Marie ne serait pas fâchée de s'établir, je pense. Elle aura vingt-cinq ans bientôt, n'est-ce pas? Il est temps.

— Elles sont meilleures à prendre à trente qu'à vingt.

— Oui, oui, vous dites cela parce que vous en aurez bientôt soixante. Mais les jeunes gens ne sont pas de votre avis. Marie est gentille, les prétendants ne doivent pas lui manquer?

Nanquette parut chercher sa réponse dans la mèche de son fouet. Elle vint à son heure.

— Il faut croire qu'ils ne lui plaisent pas.

— En êtes-vous bien sûr, Nanquette? Est-ce à la fille, ou au père, qu'ils ne plaisent pas? Je ne dis pas que Marie doive épouser le premier venu. Mais vous avez besoin d'elle à la ferme, et vous trouvez qu'elle s'en ira toujours trop tôt, n'est-ce pas?

Nanquette cligna de l'œil — du bon — et prit son temps pour dire :

— Ça, c'est vrai que Marie est bien utile à la mère. On ne trouve plus de servantes convenables, aujourd'hui.

— Allons! c'est une mauvaise raison, celle-là, Nanquette.

— Pardon! monsieur Merviller, c'est comme je vous dis. Les serviteurs, aujourd'hui, c'est la plaie de l'agriculture.

— Je le sais bien, mon ami. Je sais qu'ils apportent chaque jour plus d'exigences et moins de dévouement. Les bons travailleurs s'en vont dans les villes, et ce qui reste se fait payer cher un médiocre service. Mais ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on gémit là-dessus, croyez-m'en. Avant que les chemins de fer, le commerce et tout l'attrait des villes ne fussent venus voler à la terre ses meilleurs enfants, les maîtres se plaignaient déjà du mal qu'on avait à trouver de bons ser-

viteurs. J'ai entendu souvent mon père citer le trait suivant de sa grand'mère. Quand elle voulait engager une servante, elle lui disait de venir vers midi, et, à peine arrivée, elle la faisait mettre à table sous ses yeux. Si la fille s'attardait à manger et à rire avec les autres domestiques, elle était jugée : il ne fallait pas de fainéante dans la maison. Si, au contraire, elle mangeait vite et sobrement, mon arrière-grand'mère lui disait d'apporter ses hardes. Qu'est-ce que vous dites de cela, Nanquette?

— Je dis que c'était un bon moyen, en effet, fit le bonhomme en riant. Mais m'est avis que ça ne suffirait pas tout de même.

— Ah! Ah! Nanquette, mon ami, intervint mon oncle, vous et vos pareils, vous êtes plus difficiles dans le choix de vos serviteurs que dans celui de vos maîtres! Il vous faut plus de réflexion pour engager un domestique que pour élire un député, n'est-ce pas?

Je ne pus m'empêcher de songer à la scène de la veille et d'ajouter :

— Et vous mettez plus de précaution aussi à choisir une vache, monsieur Nanquette, qu'à choisir un sénateur...

Le paysan me regarda et dit :

— Il a peut-être bien raison, le petit. Mais les vaches, il y en a de bonnes et de mauvaises. Les députés, ils se valent tous.

— Tous ceux que vous nommez, oh! j'en conviens, dit mon père. Ils vous obtiendront les mêmes petites faveurs gouvernementales ou administratives et se moqueront de même de vos intérêts essentiels. Mais c'est votre scepticisme qui fait leur jeu. Ils savent la belle confiance dont vous les honorez, et ils se garderaient bien d'en mériter une autre. Vous êtes encore parfaitement indignes d'être les citoyens d'une démocratie. Vous n'avez pas la plus petite idée de vos devoirs. On vous a remis en mains les affaires du pays, et vous y déléguez les premiers charlatans venus pour continuer à vous occuper tranquillement des vôtres. Pourtant vous commencez à vous apercevoir que ce sont les vôtres qui en souffrent.

— C'est vrai que plus ça vient, plus l'agriculture a du mal à vivre, fit Nanquette.

— L'agriculture aurait moins de peine à vivre si elle n'ajoutait pas à ses propres maux ceux qui viennent d'une mauvaise politique générale. Sur ce chapitre-là, c'est à vous-mêmes qu'il faut vous en prendre. Au fond, vous vous

croyez encore les sujets d'une monarchie, auxquels il suffisait de payer l'impôt, de servir dans la milice et de donner au pouvoir une obéissance raisonnable si l'on veut, mais aveugle. On a changé tout ça, Nanquette. Vous êtes les maîtres de vos destinées, aujourd'hui.

— On n'en demandait peut-être pas tant, monsieur Merviller.

— C'est possible, dit mon père en souriant, mais la question n'est pas là. Le présent état de choses n'en est pas moins un acte de foi dans la sagesse de l'humanité, un appel à sa dignité et à sa raison, qui devrait constituer un progrès. Il serait temps, de votre côté, de répondre à cet appel et de faire de ce progrès une réalité...

Nanquette, silencieux, sceptique au fond de son cœur devant toutes ces belles choses qui ne faisaient pas monter le cours du blé ni le prix de la viande, personnifiait la résistance lourde du paysan à l'idéal nouveau. Dans ces âmes lentes et fortes, la semence des droits modernes ne levait pas en moisson d'orgueil et de désordre, comme chez ceux des villes; mais elle n'arrivait pas à germer, étouffée par les préoccupations égoïstes, les longues habitudes serviles et le vieux scepticisme de la race.

La campagne s'apaisait avec le déclin du jour. L'ombre des bois s'allongeait, lente et douce, sur l'ardeur bruissante des sillons. Un troupeau de moutons, dans un pacage coupé de buissons de genêts, semblait vêtu de lumière.

— Eh bien! et ce fameux notaire d'Alligny, Nanquette, a-t-on eu de ses nouvelles? Il ne s'est pas encore fait pincer?

Le sujet ne parut pas plaire davantage à Nanquette. Il ne lui arracha qu'un hochement de tête qui signifiait : « On ne pince jamais ces gaillards-là... »

— Je vous avais pourtant averti de vous méfier de lui, reprit mon père. Ce n'est pas pour rien que nous lui avons retiré, il y a deux ans, le soin de nos affaires. Est-ce qu'il vous a fait perdre beaucoup?

— Toujours de trop, fit le paysan.

— J'en suis bien fâché pour vous, Nanquette. Il est dur de voir manger par un filou l'argent qu'on a honnêtement amassé. Mais que diable! on ne serait guère tenté de vous plaindre, vous et vos semblables. Au lieu de confier votre argent à des banques sérieuses, à quelque industrie bien établie, ou mieux encore, d'en faire profiter l'agriculture en soutenant des institu-

tions de crédit agricole, vous allez le porter chez quelque petit notaire de quatre sous, maladroit et mal informé quand il n'est pas malhonnête. Vous êtes tous les mêmes. Vous avez peur des gens compétents. Vous vous défiez de ceux qui sont les maîtres en leur partie. Vous aimez mieux aller au pharmacien qu'au médecin, et au rebouteur ou à la sorcière qu'au pharmacien. Si vous avez un bon notaire auprès de chez vous, vous irez sonner à la porte de l'agent d'affaires. Ce n'est pas vrai, cela? Sapristi! il y a pourtant un proverbe qui dit qu'il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à ses saints... Mais j'oublie qu'à l'église aussi vous commencez par prier toutes sortes de saints avant de songer au bon Dieu

— C'est ce que M. le curé disait l'autre jour, observa le garde en riant. Il disait qu'il avait vu au pèlerinage des Hauts-Buttés des paroissiens qu'il ne voyait pas souvent à l'église.

— Pourtant, continua mon père, une démocratie a besoin, plus que toute autre société, d'une élite de gens excellant dans leur métier ou leur profession, qui sont, non pas ses maîtres comme elle croit, mais ses serviteurs. Plus elle donnera sa confiance aux vrais habiles, mieux elle sera servie. Au lieu de cela, par une mé-

fiance instinctive des supériorités, par une haine absurde des privilèges, elle se livre aux médiocres. Elle en est punie la première. N'êtes-vous pas contents, voyons, que vos malades soient soignés dans les hôpitaux par les premiers médecins du pays? Que, dans les écoles et les lycées, vos enfants soient instruits par les meilleurs professeurs? Pourquoi, dès lors, chaque fois que vous êtes libres de le faire, laissez-vous de côté le vrai mérite pour vous en remettre à la médiocrité ambitieuse? Une nation ne progresse que par ses hommes supérieurs et ne se soutient que par le levain que l'élite introduit sans cesse dans la masse. Et quant aux privilèges, si vous ne voulez plus de ceux qui s'attachaient à la naissance, il faut encourager d'autant plus ceux qui accompagnent le travail et le talent. Il importe à une nation que chacun ait avantage à devenir le meilleur en son métier, et à conquérir par là l'autorité, le respect, l'influence. Il faut des privilèges qui soient à la fois un signe et une récompense du mérite. Et il faut une élite, fondée précisément sur ces mérites et ces privilèges.

— Possible, monsieur Merviller, dit Nanquette, possible que les choses devraient se

passer comme ça... Mais vous parlez de mérite, et moi, à la place, je vois partout l'ambition, la vanité, la folie, est-ce que je sais? Tout le monde veut sortir de sa condition aujourd'hui, monsieur, c'est là qu'est le mal. Tenez, voilà Pierlot, mon voisin devers Marlemont, que nous avons croisé tout à l'heure. Il a deux garçons. Eh bien! voilà le dernier qui a obtenu une bourse au lycée, qui veut étudier pour être avocat. Qu'est-ce qui reprendra le bien de Pierlot, une si belle ferme! C'est pas son aîné qui est instituteur. C'est pas sa fille, qui va se marier avec un brigadier des douanes. Vous croyez que ça ne nous fait pas mal au cœur, à nous autres, de voir tout le monde s'en aller? Si on ne leur promettait pas tant de choses à tous ces gamins-là, ils n'auraient pas tant d'orgueil dans la cervelle. La culture, c'est bon pour les vieux ou pour les imbéciles, maintenant... Ça ne peut pas marcher comme ça, vous comprenez bien. Chacun à sa place, moi, voilà ce que je dis.

— Nous sommes d'accord, mon bon Nanquette. On fait miroiter trop de tentations aux yeux des jeunes gens, et on flatte trop habilement la vanité des parents. Pour quelques-uns qui réussiront à s'élever vraiment, beaucoup ne

feront que se déclasser. Mais ça, c'est leur faute, ou la faute de ceux qui devraient y regarder pour eux à deux fois. La route n'est fermée à personne : cela n'a jamais voulu dire qu'elle fût ouverte à tous. C'est à chacun de se tâter, de voir s'il a assez de courage pour s'y engager, assez de jarret pour aller jusqu'au bout. Il n'en reste pas moins juste et excellent que ceux qui le méritent puissent arriver au savoir, à la fortune, au pouvoir, d'aussi bas qu'ils soient partis. C'est le principe essentiel d'une démocratie ; et s'il est délicat à l'application, si beaucoup s'en servent mal, cela ne suffit pas à le rendre mauvais. N'est-ce pas votre avis aussi, Nanquette?

— Je ne dis pas non, monsieur Merviller.

— Donc, continua mon père, que certains restent en chemin, qu'ils souffrent de leur ambition, qu'ils en fassent souffrir une ou deux générations des leurs, c'est possible : c'est la loi de tout progrès. On n'édifie que sur l'effort et la souffrance, quand on est homme. Ce qui est nécessaire, c'est que, non pas l'individu, mais la société dans son ensemble, ne pâtisse pas de ces ascensions rapides. Et pour cela, il faut précisément qu'elles ne réussissent qu'à ceux

qui en étaient vraiment capables, c'est-à-dire qu'elles tournent mal pour les autres. Elle a besoin de garanties, la société. Si le fils de Pierlot veut se faire avocat, si votre fils à vous veut se faire médecin, libre à eux. Mais l'intérêt des clients qui pourraient, dans l'avenir, leur confier leurs procès ou leur santé, l'intérêt de M. Tout-le-Monde, en un mot, exige qu'ils n'arrivent à conquérir leur titre ou leur poste que contre bonne et due science, contre mérite bien éprouvé. Plus les routes sont ouvertes, plus il faut que les examens, la concurrence, toutes sortes d'obstacles et de contrôles éliminent les incapables. Ne vous plaignez donc pas, Nanquette, que beaucoup qui partaient pour la gloire n'arrivent qu'aux déboires et à la misère : c'est votre sécurité à vous.

— N'empêche que si chacun restait à sa place, les choses iraient mieux, grommela Nanquette.

— Cela arrivera peut-être un jour, dit mon père, dans quelques milliers d'années, quand les hommes auront compris que s'élever sur place est la meilleure ambition, et que réaliser la perfection de son état, si humble soit-il, est la plus noble tâche qu'on puisse se proposer. Il

n'y en a pas encore beaucoup qui soient persuadés qu'un bon laboureur ou un bon maçon valent mieux qu'un mauvais magistrat ou un général incapable... Mais, sans aller si loin dans le pays de Sagesse et d'Utopie, il est permis d'espérer que notre démocratie arrivera à comprendre la nécessité des distinctions et des rangs, tous les hommes n'ayant pas, en dehors de leur qualité d'homme et des droits primordiaux qui en découlent, les mêmes aptitudes, la même valeur, ni, par suite, les mêmes droits; qu'elle sortira de cet état de masse confuse et inorganisée qui se livre seulement à ceux qui la violentent ou qui la flattent; et qu'enfin elle se créera une élite sortie d'elle-même et bien à elle. Ce sont ces chefs naturels, cette aristocratie, puisqu'il faut l'appeler par son nom, qui manquent le plus aujourd'hui à notre démocratie. L'ouvrier des villes se laisse mener par des tribuns étrangers à ses intérêts, et qui n'ont, la plupart du temps, ni la valeur professionnelle, ni la valeur morale d'un ouvrier moyen. Vous autres paysans, vous choisissez, pour plaider votre cause au Parlement, des hommes qui prennent un seigle pour une orge ou qui demandent, comme faisait le vôtre, Nanquette,

qu'on leur envoie de la graine de *chênes séculaires*. Le bagout, la nullité prétentieuse, l'ambition basse et dépourvue de scrupules, tels sont les titres nouveaux au gouvernement des hommes. Mieux valait encore la naissance : le privilège rencontrait quelquefois le mérite.

Mon oncle Élie, qui paraissait sommeiller doucement au vent du soir, le coude appuyé sur le ballot des marteaux, se redressa tout à coup :

— Nous avons des exemples pour nous encourager dans ces vues d'avenir, dit-il. La plèbe romaine, après n'avoir été elle-même qu'un chaos, vit peu à peu naître en elle les distinctions et les rangs et se former une aristocratie naturelle. Cette aristocratie eut bientôt, comme on l'a fort bien remarqué, les qualités qui accompagnent ordinairement la richesse acquise par le travail : le sentiment de sa valeur personnelle, l'amour d'une liberté calme, et cet esprit de sagesse qui, en souhaitant les améliorations, redoute les aventures. La plèbe romaine renonça à se donner des tyrans, du jour où elle put se laisser guider par cette élite qu'elle fut fière d'avoir en elle.

— Donc, reprit mon père, nous pouvons faire aussi bien, et mieux, que la plèbe romaine. Seu-

lement il est temps de vous mettre à la tâche, mes amis. Vous n'êtes plus les citoyens loyaux et passifs d'un État monarchique. Montesquieu disait que le régime démocratique a pour ressort la vertu. On peut dire, plus largement et plus vraiment encore : la démocratie est l'état politique et social qui exige de tous, pour être bienfaisant à tous, le plus d'intelligence, de réflexion, d'initiative et de sagesse. Un jour viendra, j'espère où notre démocratie française, ayant pris conscience de ses devoirs et de ses droits dans des expériences douloureuses, ne redoutera plus les supériorités légitimes, et au lieu de se donner à des tyrans qui la trahissent, se choisira, parmi les meilleurs de ses enfants, des maîtres qui sauront la bien servir.

La voix de mon père se tut dans le silence du soir et des bois. De la plaine, lumineuse encore, nous entrions dans l'ombre tiède d'une futaie qui dominait la ferme. A l'entrée, près d'un sentier qui s'enfonçait sous les chênes, un jeune paysan qui nous avait précédés quelque temps sur le chemin se tenait debout, la veste jetée sur une épaule.

En arrivant près de la ferme, nous croisâmes le groupe des moissonneurs qui s'en retour-

naient, la journée faite, vers les hameaux voisins. Ils remontaient le chemin, hommes et femmes, d'un pas lourd et balancé, en causant dans la paix du crépuscule. Une belle fille passa la première, détachée du groupe, la taille drue et pleine dans son caraco entr'ouvert, ses cheveux couleur de lin voltigeant autour de son visage calme. Elle ne riait pas avec les autres. La lumière qui dore les épis mûrs semblait avoir passé dans son regard quand elle le leva sur nous pour nous souhaiter le bonsoir. Nanquette cligna son bon œil :

— On ne marchera pas si vite au coin du bois, hein! cria-t-il.

L'ombre recueillit le sourire de la belle fille, et l'amour hâta son pas ferme sur le chemin qui ne montait pas pour elle.

— C'est un gars de Marlemont qui vient souvent pour faire la route avec elle, expliqua Nanquette. Ils doivent être entendus pour la Saint-Rémi, je pense. Il aura une bonne travailleuse, ma foi! courageuse à l'ouvrage.

— Vous voyez bien qu'on en trouve encore, dit mon père. Il est temps de marier votre cadette...

XVI

LES ABEILLES DU DOYEN

Quand on me mit, vers l'âge de quatorze ans, en face du quatrième livre des *Géorgiques*, ce fut la première fois que le morne sphinx d'un texte latin consentit à livrer son secret à ma jeunesse. Ce jour-là, il me parla jusqu'au cœur. L'antiquité me fut révélée en même temps que la poésie. Et je commençai dès lors à goûter le miel des abeilles de Virgile, parce que j'avais auparavant goûté celui des abeilles du bon curé-doyen de Saint-Vivent.

Chaque année, au moins une fois pendant nos vacances, nous allions manger de blondes tartines de miel chez l'abbé Blanchet, curé de Saint-Vivent.

L'abbé Blanchet était un camarade d'enfance de mon père. Ils avaient ensemble maraudé par les chemins des Ardennes, déniché les agasses et croqué les pommes vertes, recevant entre temps

les rudiments du latin et des sciences. A douze ans, les deux gamins voyaient se fermer sur eux les portes d'inexorables prisons, celle du Séminaire pour l'un, du Lycée pour l'autre; mais la vie, qui séparait si tôt leurs voies, ne désunit jamais leurs cœurs. L'abbé Blanchet était un esprit fin, un caractère d'élite, auquel l'Église réservait, sans nul doute, d'assez hautes destinées. Une grave maladie qu'il fit à vingt-cinq ans et la santé ébranlée qu'il en garda désormais semblèrent donner raison à sa modestie qui n'envisageait qu'une carrière beaucoup plus humble. Son archevêque essaya vainement de mettre son pied débile sur le chemin des dignités et des honneurs. Le grand air et le calme des champs lui étaient nécessaires. Il accepta donc comme maréchalat le doyenné de Saint-Vivent. C'est là qu'il attendait en sage et en saint, parmi ses simples ouailles, sa bibliothèque riche et profonde, ses vieilles faïences et son jardin peuplé de ruches, la fin d'une destinée qui semblait à tous, excepté à lui-même, misérablement inégale à sa valeur.

A vrai dire, je ne sais s'il n'avait pas raison contre tous. L'abbé Blanchet était de ces âmes qui ne peuvent avoir une vie étroite ni une des-

tinée médiocre, parce qu'elles savent mettre partout la largeur de leur horizon et la hautaine beauté de leur essence. Il aimait ses ouailles d'une tendresse humaine et d'une charité surnaturelle qui égalaient sa mission aux plus magnifiques. Il avait avec ses livres des entretiens où son esprit s'élevait sans effort jusqu'aux sommets où la sagesse humaine s'éclaire d'un rayon divin. Et dans les soins mêmes qu'il donnait à ses abeilles, il apportait cet esprit curieux et cette intelligence profonde de la nature qui mettent les plus humbles démarches de l'homme en face du mystère et comme au bord de l'infini.

Sans doute, il était un peu vain de ses petites mouches, comme d'autres le sont de leurs roses ou de leurs dalhias. Il récoltait un miel exquis, qui répandait dans tout le diocèse et jusque sur la table de l'archevêché une réputation aussi pure que sa couleur et aussi fine que son parfum. (M. le curé de Saint-Vivent ne disait pas toutefois que la meilleure part en allait aux pauvres et aux malades.) Il aimait ses abeilles comme ses filles. Il se laissait aller pour elles à ces petites folies qu'on ne fait que pour des êtres adorés, adulés même. Il leur faisait construire,

sur ses plans des ruches accommodées aux derniers progrès de l'art apicole, et, chaque année, le peintre venait rafraîchir leurs parois rose tendre et bleu pâle. Il avait doublé le jardin de son presbytère, déjà grand, en acquérant à prix d'or le jardin d'un voisin pour y semer les fleurs préférées de ses chères bestioles, et leur éviter, dans les étés ingrats, de trop lointains voyages. Mais tous ces petits soins dont il avait la tête et le cœur remplis ne réduisaient point sa passion pour les abeilles à une manie puérile et sans horizon. Il s'essayait en même temps à surprendre dans la vie de la ruche quelques-uns des secrets les plus profonds de la nature. Il tirait de ses rayons autant de philosophie que de miel. Au besoin, il sacrifiait l'avenir d'une colonie à une expérience curieuse. Il introduisait, dans le merveilleux système des lois de la ruche, sa volonté mystérieuse, éclairée d'une lumière différente, quoique pareille en sa source. Et souvent, quand on le croyait absorbé par des soins tout matériels auprès de ses petites bêtes, en réalité il causait avec elles politique ou théologie.

Un jour que nous avions choisi, pour aller savourer le miel de l'abbé Blanchet, une de ces

belles après-midi de la fin de juillet qui semblent les fêtes de l'Été, nous ne trouvâmes personne au presbytère. Pourtant les portes grandes ouvertes témoignaient que la vieille Vitaline n'était pas loin, ou qu'un événement avait troublé sa vigilance coutumière. En effet, ayant fait le tour de l'église, nous aperçûmes devant le porche le doyen de Saint-Vivent et sa servante, le nez en l'air, les yeux écarquillés, qui paraissaient se demander si le coq du clocher n'allait pas prendre son vol.

— Je te demande pardon, mon bon ami, dit l'abbé en venant vers mon père. (Il avait gardé, de l'âge des pommes vertes, l'habitude de le tutoyer.) Veuillez bien m'excuser aussi, madame : nous sommes là plantés depuis une demi-heure, à surveiller un essaim qui vient de s'abattre sur une fissure des vieilles pierres du clocher, et qui m'a l'air de vouloir y établir sa demeure. Nous n'avons point d'échelle pour aller aussi haut que ça. Et dans l'intérieur on n'aperçoit rien. Peut-être les messagères vont-elles revenir en disant qu'elles ont trouvé un meilleur gîte. Mais si la crevasse est assez profonde, il y a bien des chances pour que tout le monde reste là.

— Alors ce sera du miel perdu, monsieur le curé ?

— Hé ! oui, car je ne vois pas qui ira le chercher là dedans. D'ailleurs, c'est un essaim tertiaire, assez maigre, et qui n'aura pas le temps de faire beaucoup de bonne besogne avant l'automne. Ces petites abeilles italiennes essaiment trop. Quelques semaines de chaleur et de ciel limpide leur rendent tous les instincts de leur climat d'origine, et bientôt le froid et l'humidité de nos bois surprennent les colonies imprudentes, les déciment ou même les détruisent.

— Je croyais, dit mon père, que les abeilles s'adaptaient facilement et vite?

— Sans doute, elles apprennent vite à connaître les surprises de nos climats barbares. Mais leur prudence a des moments d'oubli, des coups de folie. L'instinct chez les abeilles ne semble pas infaillible comme chez les autres animaux. Elles se trompent parfois. Ce privilège, que l'on peut qualifier d'humain, ne les rend que plus intéressantes pour nous. Mais rentrons, je vous prie, nous trouverons au moins un peu d'ombre au presbytère.

Vitaline, rappelée à ses devoirs, nous avait précédés en trottinant.

Dans le jardin du presbytère, embaumé d'une odeur miellée, les petits palais multicolores s'alignaient contre les murs du midi et du couchant. Une musique faite de centaines d'ailes frémissantes semblaient concentrer là toute la joie, la lumière, l'harmonieuse activité du jour.

— Où est la ruche qui a jeté l'essaim? demandai-je.

L'abbé Blanchet me la désigna. Après le tumulte et l'allégresse du départ de l'essaim, il n'y régnait plus qu'une langueur. Rien ne sortait du trou de vol.

— Qu'est-ce qui reste maintenant dans la ruche? dis-je.

— Il reste un tiers environ des anciennes abeilles, et il reste surtout de magnifiques espérances, sous la forme d'innombrables larves ou nymphes, prêtes à soulever le couvercle de milliers d'alvéoles, pour remplacer dans la cité les exilées volontaires. Celles-là deviendront les ouvrières, c'est-à-dire les butineuses, les cirières, les nourrices, les ventileuses, les balayeuses, les gardiennes du seuil, etc... D'autre part, au centre de la ruche, il reste sept ou huit berceaux beaucoup plus grands que les autres, où sommeillent les nymphes des jeunes prin-

cesses, nourries d'une « bouillie royale » plus pure sans doute et plus abondante que celle réservée aux ouvrières. Dans une semaine environ, la première des princesses, ayant rongé la paroi de son berceau, sortira pâle et chancelante, aidée de ses gardiennes. Dès qu'elle aura affermi ses pas, poussée par un instinct mystérieux, elle ira vers les berceaux de ses sœurs et rivales, et furieuse, grattant et perçant la cire qui les protège, elle découvrira successivement toutes les larves pour enfoncer son aiguillon dans chacune d'elles et assouvir sa jalousie par un carnage sans merci. C'est ici que se place un des moments les plus curieux de l'histoire de la ruche. Les abeilles qui escortent la jeune reine ne permettent pas toujours le massacre de toutes les nymphes royales. Si la ruche doit jeter encore un ou deux essaims, ou simplement si les ouvrières craignent pour leur nouvelle reine, encore stérile, les dangers du vol nuptial, par un calcul qu'on peut à bon droit qualifier de merveilleux, car il exige la prévision de circonstances multiples, lointaines et d'ailleurs fort variables, elles feront de leurs corps pressés une barrière qui protégera l'espoir de la race royale contre les fureurs de la première prin-

cesse éclose. Alors, à l'intérieur de la ruche, pendant deux ou trois jours, retentira ce chant de colère inassouvie que Virgile a si magnifiquement décrit :

... Jamque morantes
Martius ille aeris rauci canor increpat, et vox
Auditur, fractos sonitus imitata tubarum.

— Je voudrais bien l'entendre, dit ma petite sœur.

— Et moi, reprit l'abbé Blanchet, j'espère ne pas l'entendre, car je ne voudrais pas que cette ruche s'appauvrît encore en jetant un quatrième essaim. En ce moment même, je le souhaite, les ouvrières délivrent de sa prison leur dernière reine et vont l'aider à détruire ses rivales.

— Et alors, qu'est-ce qui se passera?

— Alors, à la première matinée limpide et dorée, au moment où le soleil aura chassé de l'espace les dernières brumes, la princesse encore vierge s'élancera, suivie bientôt d'une troupe bruissante et folle de bourdons, pour accomplir son vol nuptial, aux profondeurs de l'azur. Elle en reviendra définitivement reine et mère de son peuple, prête à commencer sa tâche unique et magnifique, à pondre chaque jour deux ou trois mille œufs, qu'elle déposera

un à un dans les cellules vides. Elle ne connaîtra plus la joie de la lumière ni des fleurs, elle ne se reposera même pas pour manger ni pour dormir, et tandis que le travail de la ruche reprendra autour d'elle et grâce à elle, elle n'obéira plus qu'à l'infatigable instinct qui la pousse sans cesse vers de nouveaux berceaux.

— Quelle merveilleuse organisation! dit mon père.

— En effet, il n'y a point là autant d'efforts perdus ni de droits sacrifiés que dans les cités humaines, reprit l'abbé Blanchet. Il semble bien que l'homme soit fait pour vivre en société, comme l'abeille, et qu'il meure de la solitude, ainsi que font ces petites bêtes quand on essaie de les isoler. Mais il n'a pas encore su s'organiser d'une façon aussi parfaite, et il pourrait prendre chez elles des leçons de ce qu'on appelle le sens social. L'intérêt de la communauté, l'avenir de la cité, dominent tous les actes de l'abeille. Et, tandis que nous agitons encore le difficile problème des droits de l'individu et de ceux de la société, les abeilles paraissent l'avoir résolu harmonieusement, sans sacrifices exagérés de part et d'autre.

— Il semble pourtant que l'individu ne compte

pas beaucoup dans la ruche? dit mon père.

— Il compte par les services qu'il rend, et qui sont nécessaires à tous. Cette satisfaction peut compenser bien des renoncements. Ce qui est douloureux dans nos sociétés humaines, ce n'est pas qu'un homme renonce à tel de ses droits en échange des services qu'il reçoit de la communauté, c'est que tant d'hommes ne trouvent aucune compensation pour ce qu'ils abandonnent, et se voient, vivant en société, plus malheureux, plus dénués, plus inutiles même, que s'ils vivaient seuls. Les abeilles, je le reconnais, prodiguent à l'intérêt de l'espèce les dévouements et les sacrifices. Les ouvrières, par exemple, ignorent les joies de l'amour et les gloires de la maternité. En revanche, elles sont assurées de trouver dans la ruche travail, nourriture, abri, protection et, ajouterai-je, la légitime fierté de se sentir utiles à la cité. Combien de pauvres diables parmi nous se contenteraient de beaucoup moins! Combien de nos frères en sont encore à réclamer le droit au travail, ou le droit à l'estime d'eux-mêmes!

— Le problème est moins facile pour nous que pour elles, dit mon père.

— C'est notre excuse, mon bon ami. Aussi je

ne prétends point dresser des responsabilités ni des condamnations, mais seulement tirer du spectacle de l'activité des abeilles quelques réflexions qui pourraient être utiles aux spectateurs.

— Et après que la reine a commencé de pondre, dis-je, qu'est-ce qui se passe?

— Eh bien! la vie régulière de la ruche reprend, le travail s'organise, les naissances se succèdent, le miel s'entasse dans les magasins : *fervet opus*, dirait le poète. Puis, au bout de quelques semaines, sur un mot d'ordre venu on ne sait d'où, une colère s'emparera des ouvrières : elles se dirigeront vers les cellules où les mâles se gorgent de loisirs et de festins, et un massacre général les fera disparaître jusqu'au dernier.

— Voilà encore un beau respect des droits de l'individu! interrompit mon père.

— Hé! j'avoue qu'à ce moment l'intérêt de la cité l'emporte violemment sur celui du citoyen, dit en riant l'abbé Blanchet. Mais on ne saurait dire que nos petites ouvrières soient sans excuse. D'abord, il semble qu'elles veuillent corriger une erreur, au tout au moins un caprice exubérant de la nature, qui s'est plu à créer

environ un millier de mâles pour une seule reine à féconder. Si pénible que soit cette boucherie, elle apparaît comme absolument nécessaire au salut de la ruche, que l'énorme armée des bourdons met au pillage avec un cynisme sans merci. Et puis, — dussé-je passer pour un anarchiste ou un septembriseur — j'avoue que l'inconscience éhontée de ces bourdons ventrus, qui passent leur vie à festoyer, à sortir en bousculant les travailleuses, à rentrer ivres-morts, à salir la ruche et à sommeiller comme des soudards repus au fond des cuves à miel, m'oblige à regarder leur exécution comme un acte de justice un peu sommaire, mais méritée. Je ne puis m'empêcher de songer que si quelque géant penché de bien haut sur nos cités humaines comme nous nous penchons sur celles des abeilles, y observait la troupe affairée, bruyante, des oisifs et des parasites qui s'engraissent du labeur d'autrui, sans apporter autre chose à la communauté que le scandale de leur paresse et de leurs vices, il s'étonnerait de ne pas assister de temps à autre à quelque opération de police comme celle que nous voyons dans la ruche... Il est vrai que la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu, et que les

hommes ont raison de laisser à la Providence l'inévitable châtiment.

— La leçon des abeilles n'en est pas moins salutaire, dit mon père. Vous avez entendu, mes enfants, le sort qu'on réserve chez elles aux oisifs et aux inutiles?

Notre jeune âge était peu accessible à la pitié, et l'oisiveté n'avait jamais eu chez nous d'auréole. Nous étions donc tout disposés à trouver que c'était « bien fait », et notre cœur s'emplissait d'autant de mépris pour les bourdons que d'enthousiasme pour les vaillantes petites butineuses.

— Il y a pourtant une ombre à ce tableau de la cité harmonieuse et parfaite, reprit l'abbé. Que les chastes ouvrières, esclaves de leur tâche et de leurs vertus, soient sans indulgence pour les mâles, on le comprend sans peine. Mais elles ne paraissent pas avoir plus de pitié pour leurs propres sœurs. Jamais, au dehors de la ruche, elles ne se porteront aide ou secours. Que l'une d'elles soit blessée, mourante, sur le seuil même de la ruche, elles passeront sur son corps sans un geste de sympathie. Le travail les use vite, et les mille dangers de leurs excursions lointaines les ramènent souvent mutilées : cela

ne leur donne droit à aucune commisération, à aucune « retraite ». L'ouvrière impropre au travail est même expulsée hors de la ruche; la solitude et la mort sont toute sa récompense. Il est certain que l'intérêt de la cité, ici, ne se borne pas à gouverner : il tyrannise. Nos sociétés ne sauraient sacrifier à une idole aussi farouche.

— En effet, dit mon père, et, depuis les Spartiates, nous allons de plus en plus à l'encontre de pareilles pratiques. Nous ne noyons pas les mal venus, nous pensionnons les blessés, nous entretenons les infirmes et nous entourons de soins et de respect la vieillesse inutile. Cela nous encombre. Nous aurons sans doute, du fait de ces idées nouvelles, des sociétés de plus en plus alourdies d'un poids mort qui gêne leur fonctionnement. Mais nous sommes des hommes, et nous avons sous nos fronts des soucis que ne connaissent pas les petits cerveaux de vos abeilles.

— Tu parles d'or, mon ami. Je ne rêve pas, pour nos sociétés, d'un essor qu'elles devraient à un délestage aussi radical... Cependant, ici encore, avant de condamner mes petites bêtes, il faut réfléchir un peu. Il n'y a, chez les abeilles, d'autres souffrances que celles qui proviennent de l'inévitable usure du travail ou des acci-

dents du dehors, des mille périls qui peuplent l'air, le froid, la pluie, les oiseaux : bref les misères inhérentes à la condition précaire des créatures. On n'y connaît point, comme parmi nous, toutes celles qui proviennent expressément d'une organisation défectueuse de la société elle-même. Si donc, à leur exemple, nous respections plus scrupuleusement les lois de notre vie et de notre activité, nous n'accumulerions pas les ruines sur lesquelles nous nous plaisons à voir pousser ces jolies fleurs : la « pitié sociale » et la « religion » de la souffrance humaine. Des gens prétendent que toutes nos misères sociales viennent de ce que les générations présentes sont égoïstes et ont le cœur dur. C'est possible, mais en vérité je crois que nous avons, au contraire, l'âme plus tendre et plus humaine que nos pères, et que le mal vient plutôt de nos intelligences que de nos cœurs. Si tant de ressorts grincent dans notre société, ce n'est pas que nous n'y mettions beaucoup d'huile : nous en versons tant et plus! C'est que les ressorts eux-mêmes sont faussés. Nous avons perdu les principes, voilà le mal. Il n'y a plus d'harmonie dans nos mœurs parce qu'il n'y a plus de règle dans nos esprits.

Une société, plus encore qu'un homme, ne vit pas seulement de pain, mais surtout de vérité. Nous ne referons pas la nôtre avec de la pitié et de la charité, et pas même avec de la justice, si nous ne l'avons refaite auparavant avec un *Credo* et un *Syllabus*. Excusez un vieux théologien qui a mis sa confiance, depuis quarante ans, dans les principes, et que le spectacle de la vie n'a jamais encouragé à la mettre ailleurs..

— Les principes sont sûrs, dit mon père, mais lointains. Les hommes sont pressés, ils vont au plus proche.

— Ils ont tort! Mais, pour en revenir à nos abeilles, nous voyons qu'elles portent, inscrite dans les plis de leur petit cerveau patient et solide, la loi de leur espèce : la conservation de la cité et son avenir, voilà la lumière qu'elles ne perdront jamais de vue. Elles pourront se tromper dans leurs expériences, mais elles ne donneront pas comme nous le spectacle d'êtres qui, oublieux de leurs propres lois, vivent au hasard. Et cela ne les empêche point, remarquez-le, de s'adapter aux circonstances, de modifier leur essaimage sous des climats nouveaux, de plier leur art de bâtir aux formes diverses des abris qu'on leur donne, bref, de montrer toujours un

esprit prompt à s'accommoder du changement et de la nouveauté. Pas plus qu'elles, nous ne serions figés dans la routine pour garder soigneusement le souvenir de notre origine et de notre fin, pour avoir toujours présents à l'esprit la fraternité humaine, la loi morale, le devoir du salut, la justice future et le retour au sein du Père. Je dirai même qu'alors seulement nous connaîtrions le vrai progrès, car le progrès qui ne s'appuie pas sur une vérité acquise pour en étendre peu à peu le sens et la portée, n'est qu'une marche dans les ténèbres, dangereuse et décevante.

L'abbé Blanchet se tourna vers nous :

— Mes enfants, je vous demande pardon mille fois... Vous n'êtes pas venus ici pour que je vous offrisse le miel de mon éloquence, mais celui de mes abeilles... Entrez donc dans ma maison, où Vitaline aura préparé, je pense, ce qu'il faut.

Une fraîcheur exquise nous accueillit dans la salle à manger du presbytère. Les volets presque clos ne laissaient pénétrer que de légers rais de soleil, qui donnaient sur un alléchant goûter, fleurissaient la nappe blanche, et caressaient un beau rayon de miel qui semblait leur avoir dérobé leur lumière.

D'humbles chaises s'alignaient aux murs. Au-dessus d'elles, sur la tapisserie sombre, s'étalait la collection de faïences de l'abbé Blanchet : une vingtaine d'assiettes rares, deux tablettes de Delft, et deux magnifiques plats italiens. Sur le buffet de chêne aux cuivres frustes mais étincelants, deux bocaux de vieux Rouen portaient, en lettres rouges sur leur grosse panse, l'un : *A. Cichorij;* l'autre : *Eau de fleurs d'orange;* tandis qu'un troisième, de Nevers, dans le goût japonais, disait : *A. Sp. Ranar* Celui-là m'était bien connu, et sa fameuse « Eau de grenouilles » fut une des meilleures et des plus durables mystifications qui planèrent sur ma jeunesse...

Nous nous assîmes autour de la table. Le lait, mousseux encore, coula dans les tasses, et le miel répandit son or liquide sur les tranches de pain blanc, tandis que les petites butineuses qui y avaient enfermé pour nous tous les parfums de l'été bruissaient au dehors, emplissant de leur activité les belles heures dorées.

On frappa à la porte, et nous vîmes apparaître le bourdaloue noir, la figure rougeaude, puis toute la personne ample et joviale d'un ecclésiastique, qui s'arrêta sur le seuil en voyant notre compagnie. Nous nous levâmes, tandis que

l'abbé Blanchet allait au-devant de son confrère.

— Ah ! ah ! certain curé, par l'odeur alléché... dit il en riant. Eh bien ! entrez, mon cher, on n'a jamais vu le presbytère de Saint-Vivent refuser une tartine de miel.

M. le curé d'Harny promena sur le festin commencé un regard complaisant et une main grassouillette :

— On se croirait ici dans la terre promise par l'Écriture à Abraham, Isaac et Jacob, dit-il, la terre où couleraient le lait et le miel...

— Eh bien ! soyez plus heureux que Moïse, et entrez-y.

La route depuis Harny était longue, et M. le curé avait escompté la récompense. Il la savoura bientôt avec un visible plaisir.

Une assiette de fruits circula. Quand elle fut vide, mon père la prit avec précaution pour me la montrer.

— Connais-tu ces assiettes-là, petit? dit-il. L'abbé Blanchet a toutes les coquetteries. Il nous sert à goûter dans du Nevers de la fin du siècle dernier. Cela date de 1789, comme tu peux voir.

Un décor vert et jaune, assez grossier, mais non sans caractère, représentait une bascule faite d'une grosse poutre. Sur l'extrémité qui

s'enlevait en l'air, une crosse et une épée symbolisaient le Clergé et la Noblesse. Sur l'autre, au bas, l'humble bonnet du Tiers l'emportait à lui seul, justifiant la légende : *Nous jouons de malheur : le plus fort l'emporte.*

L'abbé Blanchet avait sorti du buffet deux autres assiettes et me les montrait. Un cénotaphe ornait l'une, portant : *A Mirabeau, la nation reconnaissante élève ce tombeau.* Et sur l'autre un croquant dansait, tenant une banderole qui flottait au-dessus de son enthousiasme : *Vivre libres ou mourir !*

Tandis que je les examinais, mon père disait :

— Je voudrais qu'un collectionneur malin se fût donné pour tâche de rassembler l'histoire de France sur porcelaine depuis une centaine d'années. Ce serait, j'imagine, assez amusant et instructif. Les Français ont toujours aimé à fixer sur la vaisselle l'image de leurs idoles et le souvenir de leurs enthousiames, sans doute parce que sa fragilité répondait assez bien à la courte durée des unes et des autres. Le marbre est trop solide pour un peuple volage comme le nôtre. Et il semble moins sacrilège de briser une assiette qu'une statue. Toutefois, mon petit, ne

t'autorise pas de cette parole pour casser celle-ci, ajouta-t-il en retirant l'assiette de mes mains imprudentes.

Puis il reprit :

— Vivre libres, ou mourir! La voilà bien aussi, la piperie des mots, que l'abbé nous signalait tout à l'heure. Ce bon paysan, qui ne réclamait en somme qu'un peu moins de vexations et un peu plus de pain blanc, à quels crimes, à quelles folies et à quels déboires ne l'a-t-on pas mené avec ce mot de Liberté! Et où ne mènerait-on pas ceux d'aujourd'hui avec un ou deux autres vocables aussi magiques? Nous sommes un peuple d'idéologues, qui prend les idées pour des réalités aussi facilement qu'un enfant prend la lune pour un fromage. Avec l'idée de Liberté, nous nous laissons opprimer docilement; avec l'idée de Progrès, nous acceptons qu'on nous mène au hasard; l'idée de Démocratie nous fait encourager souvent les instincts les plus bas et les appétits les plus vils; et le peuple croit à sa Souveraineté, qui se fait chaque jour l'esclave d'ambitieux habiles à l'asservir. Notre sens pratique ne nous sauve pas, comme d'autres peuples, des idées dangereuses. Et c'est bien vrai, ce que disait l'abbé : quand l'obscurité et

la confusion sont dans nos cerveaux, nous sommes perdus, rien ne nous ferait marcher droit. C'est pourquoi vous me voyez souvent, mes enfants, m'efforcer de vous prémunir contre le mensonge des mots et le mirage des idées, et de vous persuader qu'il n'y a que les faits qui comptent.

Ma mère avait gardé le silence jusqu'alors. Mais la dernière observation de mon père, en menant tout à coup la discussion au seuil d'un domaine qui lui était familier, avait touché au vif de ses pensées et de son cœur. Sa réserve de femme céda devant ses droits de mère :

— Vous avez raison, mon ami, d'agir ainsi, dit-elle. Mais moi, je crois devoir prémunir aussi mes enfants contre le respect des faits. Ils ne l'auront que trop facilement, étant de ceux qui verront le monde et la société du bon côté. J'estime qu'ils devront juger les faits au nom de leurs idées. Et je ne veux pas qu'un optimisme inconscient, qui ne serait qu'une forme de l'égoïsme, leur fasse trouver *a priori* que tout est pour le mieux dans la meilleure des sociétés.

Le curé d'Harny, qui n'avait pourtant pas tenu le haut bout de la table au festin d'ici-bas,

était satisfait cependant des quelques miettes qu'il avait pu y glaner. Il toussota légèrement, et dit :

— Ce sont des sentiments fort généreux, madame, que vous venez d'exprimer là. Mais ne craignez-vous pas qu'ils ne fassent de vos fils des révolutionnaires ?

Il avait émis le mot doucement, de deux lèvres arrondies qui essayaient d'en atténuer les arêtes. Ma mère le prit avec calme, et ses beaux yeux noirs demeurèrent levés et fiers tandis qu'elle répondait :

— Des révolutionnaires ? Mon Dieu ! Monsieur le curé, ce n'est pas cela qui me fait peur. J'aurais plutôt peur qu'ils fussent seulement des satisfaits. Je ne donne pas à mes fils des sentiments creux : je leur donne, moi aussi, des faits. Autant que je puis, je leur montre les hommes tels qu'ils vivent et les choses telles vont. Je ne les élève pas uniquement pour ce qu'on appelle « le monde », c'est-à-dire pour une caste à peu près fermée à tout ce qui ne vit pas comme elle ou pour elle. J'élargis de mon mieux leur horizon. Si, à vingt ans, ils deviennent des révolutionnaires, ce ne sera pas ma faute, ce sera celle du monde tel qu'ils

l'auront trouvé. Je ne le souhaite pas, certes, et toute mon ambition serait de faire d'eux des hommes sains, droits, utiles aux leurs et au pays. Mais pourquoi voulez-vous que je l'appréhende?

— C'est bien dit, madame! approuva l'abbé Blanchet. Le malheur de la France, c'est que ses révolutionnaires n'ont été jusqu'à présent que des idéologues, des brouillons sentimentaux, ou des ventres creux. Vos enfants ne seront ni l'un ni l'autre. Ils auront reçu de leur père un ferme attachement à quelques principes sûrs : les droits de Dieu, les droits de l'homme, les nécessités sociales. Ils auront connu par vous l'inquiétude de la justice, l'ardente charité qui souffre dès que souffre un membre du Christ, et le désir passionné d'une société meilleure. Ils auront le cerveau solide, le cœur large, et j'ajoute l'estomac plein : M. le curé d'Harny peut se rassurer : toutes les conditions sont réunies pour faire de bons révolutionnaires...

— Je suis tout rassuré, mon cher confrère, et je n'ai plus qu'à dire : Heureuse jeunesse, qui reçoit de tels enseignements et de tels exemples! Si votre génération vous ressemblait, mes chers

enfants, elle nous ferait bientôt, je n'en doute pas, une France plus unie et plus heureuse.

— C'est ce que nous espérons tous, dit l'abbé Blanchet. Et c'est ce qu'ont bien vu ces bons parents : il faut élever les enfants d'aujourd'hui pour la société future. Celle d'à présent, divisée contre elle-même, paraît condamnée à périr. Vous êtes dès maintenant, mes chers petits, les ouvriers de celle qui viendra la remplacer. Peut-être ne la verrez-vous point réalisée, cette cité future : l'essentiel est qu'elle existe déjà dans vos âmes. Édifiez-la solidement en vous-mêmes, sur la pierre d'angle qui seule peut la porter, le Christ, et avec le ciment qui seul peut la maintenir debout, le respect et l'amour mutuels de tous les hommes en leur Père commun. Puis elle rayonnera invinciblement autour de vous, dans vos paroles et dans vos actes. L'exemple sera votre grande force. Vous serez dans le pays les plus droits, les plus justes, les plus actifs, les meilleurs. Tandis que nous nous évertuons à maintenir péniblement le Christ au fond des âmes, votre tâche à vous sera de répandre son esprit au dehors, dans toutes les relations sociales. Vous substituerez peu à peu aux mots les réalités. Vous n'appellerez point liberté un joug

écrasant de servitudes économiques et de tyrannies politiques. La démocratie sera pour vous autre chose que l'attrape du bulletin de vote. Au lieu de décréter une égalité chimérique, qui engendre plutôt la guerre que l'harmonie, vous fonderez sur une fraternité réelle tout ce qui peut exister d'égalité entre les hommes ici-bas. Et vous appellerez la Justice pour garder les portes de la cité...

L'abbé Blanchet s'arrêta un instant. Il nous regardait avec des yeux pleins de lumière et d'amour. Il reprit :

— Vous portez notre avenir dans vos cœurs, mes chers enfants. Ne vous attardez pas dans la société présente. Les indulgences qu'elle a pour vous ne doivent pas vous fermer les yeux. Elle n'a guère de bon que ses inquiétudes, ses remords, son attente fiévreuse de quelque chose de meilleur. C'est une moribonde qui se retourne sur sa couche en disant comme le poète : « De la lumière, de la lumière ! » Laissez donc les morts enterrer leurs morts, et soyez dès à présent des hommes de demain. Loin des égoïstes, qui veulent conserver à leur profit un monde condamné; loin des démolisseurs, qui veulent faire table rase devant leurs instincts et

leurs convoitises, vous édifierez la société fraternelle qui sortira un jour de l'ombre de vos cœurs, comme la société chrétienne sortit de l'ombre des Catacombes...

L'abbé Blanchet se leva, murmura de courtes grâces, et mit sur nos fronts, l'un après l'autre, un baiser de ses lèvres pâles, qui tremblaient un peu.

— Voilà de beaux enfants pour le Christ et pour la France, répétait-il doucement, parmi la chanson de ses abeilles.

XVII

UNE HUMBLE HISTOIRE

J'ai dit que ma mère nous apprenait la charité presque en même temps que l'alphabet, et qu'elle ne craignait point de donner à nos jeunes esprits le spectacle et l'enseignement de la misère.

A la maison, on n'épargnait rien pour que nous fussions heureux. Nous ne connaissions guère, à vrai dire, les petites gâteries par où de niais parents se concilient les grâces capricieuses de leurs enfants. Mais comme on s'ingéniait à nous rendre le travail attrayant, le jeu sain et profitable, la vie plaisante et l'univers intéressant! Et comme les contraintes nécessaires de l'éducation prenaient peu à peu, pour notre volonté bien dirigée, une grandeur simple, aisée, bienfaisante! Tous les sacrifices qu'ils pouvaient faire à la santé de nos membres ou à celle de notre âme, mes parents les faisaient. En retour,

mon père n'admettait point qu'un enfant lui montrât un visage maussade. Que de fois on fit la guerre à mes airs taciturnes! Et si ma petite sœur ne fut pas boudeuse, ce ne fut pas la faute de la nature!

Ma mère, qui était l'ouvrière infatigable et douce de ce bonheur, ne voulait pas que la trame en fût tissée seulement d'ignorance et d'insouciance. Nous savions par elle que la destinée ne filait pas de ces beaux fils d'or et d'argent pour tout le monde, et qu'il ne sortait de ses doigts, pour la plupart de nos frères, que le chanvre rude des privations, de la lassitude, de la faim.

Quand l'un de nous atteignait une quinzaine d'années, il n'accompagnait plus ma mère dans ses visites charitables. Elle choisissait une famille, et la lui confiait. Il devait l'aider désormais comme bon lui semblerait.

La fierté et l'appréhension se partagèrent mon cœur lorsqu'on me donna le soin des B... et de leurs six enfants. C'était une de ces familles comme on en voit tant dans nos villes, dont les charges deviennent trop lourdes pour les ressources, et qui vivent dans le face à face terrible de la misère, assurées qu'à la première malchance elles tomberont en pays conquis et

en servitude. J'avais pour les aider, outre ma bourse personnelle, un petit crédit de 20 francs par trimestre, et carte blanche pour tout ce qui touchait à l'assistance morale.

Je n'entreprendrai pas de raconter ici l'histoire entière de cette famille. Les péripéties d'ailleurs en seraient monotones. Le cauchemar du terme quatre fois l'an; la visite au Mont-de-Piété presque chaque mois; les joies rares, et toujours chèrement payées; chaque jour apportant non pas sa peine, ce qui serait supportable, mais son incertitude et son angoisse du lendemain. L'imprévu même, dans ces existences, n'a qu'un visage : celui du malheur. On entend ses pas sur le chemin; on le connaît sans l'avoir vu; et s'il dépasse la porte, c'est qu'il va frapper à celle du voisin. A suivre les B... presque jour par jour pendant plusieurs années, j'appris le sens profond de cette formule : la lutte pour la vie, que j'avais entendu courir, si légère et si banale, sur tant de lèvres. Et je me disais souvent qu'il fallait que l'amour de la vie fût bien chevillé au cœur de l'homme, pour lui faire accepter chaque matin de recommencer la lutte, sans connaître même l'espoir lointain d'un avenir meilleur. Je ne plaignais guère mes amis de

leurs privations quotidiennes. Je ne les croyais pas beaucoup plus malheureux que moi parce qu'ils soupaient de légumes secs tandis que je goûtais des viandes et des sucreries. Mais cette insécurité du lendemain, *Fatum* implacable de ces vies obscures, me paraissait épouvantable. Ce trou noir pour tout horizon me glaçait le cœur.

Je prenais mon rôle fort au sérieux, vous pouvez m'en croire, et, les premières timidités passées, j'étais enclin à régenter un peu, beaucoup même, mes protégés. Je rêvais le monde parfait. Mon intransigeance d'adolescent était comme un de ces outils tout neufs, que l'usage n'a pas façonnés à la matière : j'appliquais à ces pauvres gens le même crible au travers duquel mes pensers et mes actes passaient soigneusement chaque soir. Le treillis en était un peu fin pour eux. Il en résulta qu'ils me supportaient à cause de mes secours, mais ne m'aimaient guère. J'étais mécontent d'eux, sans m'apercevoir que j'aurais dû l'être de moi-même. Cela ne marchait pas. Et je fus bien tenté de prier ma mère de me confier une autre famille, à la suite d'un petit incident qui m'humilia fort.

J'avais pu constater rapidement l'insuffisance

du crédit que m'allouait ma mère. Ma bourse s'épuisait à l'allonger. Mme B... m'affirmait sans cesse que ses enfants n'avaient rien à manger. Un jour que trois litres de vin mal cachés avaient imprudemment diminué la force de cette affirmation, je résolus de fermer ma bourse et d'ouvrir un crédit chez le boulanger. Je parlai de deux pains par semaine, d'un peu de lait pour les petits, et je me sentis plus tranquille.

C'était une sécurité trompeuse. Un mois plus tard, je me présentais pour régler mon compte dans la petite boutique que m'avait désignée Mme B... C'était une épicerie-fruiterie qui tenait en même temps un dépôt de lait et un dépôt de pain, dans un passage sordide, et vendait toutes ces denrées quelques centimes moins cher que dans une rue convenable. Deux hommes, auprès de petits verres vides, faisaient un zanzibar sur le comptoir. La patronne riait avec eux, secouant les flammèches sales de son chignon tordu à la hâte du petit jour.

— Je viens payer ma note pour Mme B..., dis-je en ouvrant mon porte-monnaie qui contenait onze à douze francs.

— Attendez, je vais vous la faire, dit-elle.

J'attendis longuement. Derrière les hommes

qui me barraient la vue du comptoir, je commençais à me demander ce qui motivait d'aussi copieuses écritures. Enfin la femme me tendit le papier. Mon regard courut au total : il était de vingt-quatre francs passés. Mme B... avait multiplié les pains et fait couler à flots le lait nourricier. Mais je ne vis qu'une chose : c'est que mon porte-monnaie ne pouvait faire face qu'à une faible moitié de ma dette. Dans l'ombre louche de la boutique, sous le gros rire des joueurs de zanzibar, je rougis jusqu'aux oreilles en balbutiant :

— Mme B... aura pris plus que je n'avais dit... Voilà dix francs : je vous paierai le reste demain...

Et je m'esquivai comme un voleur, croyant sentir s'allonger dans mon dos la main de la patronne, prête à me saisir au collet.

Une fois assuré qu'elle ne me poursuivait pas, je regagnai assez de présence d'esprit pour me mettre en face de l'implacable problème : « Où trouverai-je ces quinze francs que j'ai promis de payer demain? »

J'explorai le fond de toutes mes bourses, et j'en retirai à peu près cinq francs. Pour rien au monde, je n'eusse demandé à ma mère de m'a-

vancer les dix francs qui manquaient encore. L'indélicatesse de Mme B... me semblait un affront à mon prestige et un démenti à ma perspicacité que je préférais ne point révéler. La nuit me porta conseil. Je l'employai à passer en revue les objets que je pourrais bien vendre, louer ou prêter contre un double écu sonnant. Les deux plus beaux timbres de ma collection me parurent condamnés. Mais une inspiration les sauva. Mon frère aîné partait pour l'Angleterre quelques semaines plus tard. Je lui proposai pour dix francs un excellent petit dictionnaire de poche qui m'en avait coûté douze un mois auparavant. Il accepta. Mon anglais en souffrit, mais mon crédit dans le quartier demeura intact.

Ces petits déboires, et d'autres désillusions, me rendaient ma tâche assez lourde. Si, à ce moment, je ne priai pas ma mère de l'ôter de mes épaules, ce fut à cause de l'aîné des enfants, auquel je m'étais beaucoup attaché. Louis B... avait deux ans de moins que moi. C'était un petit Parisien aussi vif d'esprit que de corps, très ouvert, très affectueux, un peu vicieux, hélas! mais si plein d'un repentir sincère quand il m'avait fait quelque vilain coup! J'avais avec

lui une assez grande intimité, scellée dans des communions à la même Table. Et quand il m'échappait, il semblait ensuite me dire si gentiment : « Reprends-moi donc ! » que je ne résistais pas à l'appel de sa faiblesse. Le bien que je lui avais fait, celui que j'espérais lui faire encore, était désormais, de lui à moi, un lien qu'il pourrait rompre peut-être, mais que pour ma part je ne pouvais plus briser.

Pourtant, pas plus que sa mère, il ne me faisait connaître souvent la douceur d'une gratitude. Lorsqu'il eut quitté l'école, ses parents voulaient le placer dans quelque magasin où il eût gagné tout de suite quinze ou vingt sous. Je comprenais le besoin qu'ils avaient de ce misérable surcroît de ressources, mais cela me paraissait un crime contre l'avenir de l'enfant. Je réussis à faire prévaloir mon avis, et, grâce à l'appui d'un ami de mon père, je pus faire entrer Louis comme apprenti dans une fabrique d'appareils pour la télégraphie. Il ne devait rien gagner pendant deux ans; mais ce gamin-là avait la petite mécanique dans le sang et dans les doigts, et il était assuré de devenir là un bon ouvrier, stable et bien payé. Quand j'allai le présenter au directeur, les ateliers, l'outillage, les appareils,

tout ravit l'enfant, qu'on avait menacé d'épousseter à perpétuité des galoches et des napolitains à la devanture d'un magasin du quartier. Il était sans doute si content qu'il oublia complètement de me remercier, quand je le ramenai au coin de la rue, embauché pour le lendemain..

J'étais jeune, moi aussi. J'en fus si triste vraiment que je ne pus m'empêcher le soir, ayant raconté à ma mère mes luttes et mes démarches pour Louis B..., de lui dire l'ingratitude que j'en recueillais pour toute récompense. Ma mère me prit la main et m'embrassa tendrement :

— Est-ce que tu avais fait tout cela pour son merci, mon enfant? dit-elle. Non, n'est-ce pas, tu l'avais fait pour Louis et pour le bon Dieu. La joie d'avoir agi ainsi ne te suffit-elle pas? Une charité n'est-elle pas plus belle, où l'égoïsme ne trouve pas son compte? Louis n'a connu qu'une vie rude, où il n'a pu acquérir cette délicatesse de sentiments que tu voudrais trouver en lui. Il en est de même de ses parents. Je pense que cela ne saurait te décourager, et que tu es au-dessus de ces petites misères?

— Oui, mais ils ne m'aiment pas.

— C'est parce que tu n'as pas encore bien su

te faire aimer, reprit doucement ma mère. On n'y arrive pas toujours aisément. Mais l'amour véritable est patient et obstiné; il a toujours le dernier mot, quand il veut. Écoute-moi, mon enfant, je ne sais si tu comprends comme il faudrait ton rôle auprès de ces pauvres gens. Ils ne sont pas tout à fait pareils à toi. Ils n'ont pas eu l'esprit ni le cœur formés comme toi, et il ne faut pas vouloir régler leurs sentiments ni leur conduite exactement comme tu fais les tiens. Avant tout, ils ont du mal à vivre, et s'ils vivent honnêtement, courageusement, le reste ne pèsera pas lourd contre eux dans la balance de Dieu. Ne crois pas cependant qu'ils te soient inférieurs. Ils ont leurs qualités et leurs vertus, qui ne sont pas les tiennes, mais qui l'emportent peut-être sur les tiennes au regard de Celui qui s'est réservé la justice et le jugement. Il faut donc éviter de leur imposer tes volontés sur le seul titre de ta supériorité sociale. Laisse-les maîtres chez eux. Donne-leur le réconfort de ton amitié, l'appui de ton exemple, un bon conseil à l'occasion, et un secours matériel lorsqu'il leur est absolument nécessaire. Mais garde-toi d'intervenir constamment dans leurs affaires, c'est-à-dire d'empiéter sur leurs droits comme

sur leurs devoirs essentiels. Une personne et une liberté humaines sont des choses sacrées. Ne penses-tu pas, mon ami, qu'ils t'aimeraient mieux si tu t'imposais moins à eux?

Je réfléchis longuement sur ces paroles. Il m'en coûtait, au fond, de m'effacer ainsi. Mais je me persuadai que ma mère avait raison. Je changeai de méthode avec les B..., et j'eus la satisfaction de voir que les choses allaient beaucoup mieux.

Ainsi, des occasions fréquentes d'apprendre la vie et l'âme humaine naissaient pour moi de cette humble tâche que ma mère ne m'avait pas confiée sans de bonnes et profondes raisons. Elle savait qu'à la bien remplir j'en tirerais plus de profit encore que mes protégés. Mon esprit, qu'une pente naturelle inclinait peut-être un peu trop vers la spéculation et la rêverie, reçut de là quelques leçons de vie réelle qui lui furent précieuses. Les livres m'auraient pris tout entier. Mon commerce avec les B... rompit leur charme subtil et dangereux. Je fis vraiment mienne, pendant les quelques années décisives de l'adolescence, leur lutte pour la vie. J'appris que la question du pain quotidien, brutale ou déguisée, était la question primordiale pour les

quatre cinquièmes de l'humanité. Je compris que la vie ne posait pas de la même façon que les poètes ou les philosophes, les problèmes que toute destinée humaine doit résoudre. Tout cela me fut prodigieusement salutaire.

Pourrai-je oublier, d'autre part, la force morale que je tirai, aux heures difficiles, de la pensée que j'étais chargé, moi chétif, d'en soutenir d'autres? Fis-je plus pour Louis B... qu'il ne fit pour moi sans le savoir, dans cette crise de la virilité, que nous traversâmes à peu près ensemble? Étrange beauté de cette loi humaine et divine à la fois, qui fit de quelques pêcheurs de la Galilée les apôtres du monde, parce que le Christ avait choisi leur ignorance pour éclairer celle de leurs frères, leur faiblesse pour fortifier la faiblesse d'autrui!

Dirai-je encore que cette expérience m'épargna le grand écueil de nos enfances molles et faciles, le manque absolu de responsabilités? On m'avait confié sans restrictions le patronage des B... Ma mère était heureuse que je prisse son avis quand j'avais quelque direction délicate à donner, mais elle ne me le proposa jamais la première. Ainsi, chaque fois que les B... prenaient, sur mon conseil, une déci-

sion de quelque importance, j'avais conscience d'engager l'avenir d'un enfant ou d'une famille et d'en être responsable. Il n'y eut pas de meilleure école pour mûrir mon jugement et former ma volonté.

Un de mes coups d'audace, en fait de responsabilités, et la plus jolie de mes inspirations peut-être, fut de transporter un beau jour tous mes gens hors de Paris. Je voudrais pouvoir dire franchement : à la campagne, mais je dus me satisfaire d'une modeste banlieue. N'importe : ce fut, j'ose le croire, un fameux service que je rendis à cette famille, ou à ceux qui devaient naître d'elle. Originaire du Centre, elle était déracinée depuis trois générations. Les grands-parents étaient venus à la capitale pour gagner un peu plus qu'au pays; les fils étaient restés sans bien savoir pourquoi, avec des éclairs de nostalgie au cœur; l'enfance des petits-fils n'avait eu pour horizon que les bâtisses de Grenelle, et les collines de là-bas ne les appelaient plus. En si peu de temps, Paris avait fait son œuvre. Sur les six enfants des B..., deux encore étaient singulièrement robustes, enfants des sillons plus que des pavés; trois autres portaient déjà dans leurs membres grêles et leurs

yeux trop profonds la fatigue des villes ; le dernier luttait, avec ce qui lui restait de la vigueur de sa race, contre un mal de Pott sans remède. Encore une génération sans air, et la phtisie pourrait entrer dans le domaine qu'on lui avait préparé.

J'étouffais pour ces pauvres gens dans leurs deux chambres à peine soulagées d'un misérable cabinet. Je pinçais les joues des gamins sans qu'il y vînt de sang. Quelquefois, les dimanches de printemps, j'emmenais Louis avec deux ou trois petits dans les bois des bords de la Seine. Ils revenaient si fatigués, si pâles de ce grand bain d'air, que je me demandais si je n'aurais pas mieux fait de les laisser chez eux, entre leur poêle de fonte et leur linge qui séchait sur des cordes.

Mais comment les sortir de ces cours sombres et de ces logements meurtriers? La famille entière vivait sur le gain du père, qui était employé à la Halle aux Vins avec un bon salaire. Le malheur vint en aide à mes désirs. Depuis quelques années, le pauvre homme se plaignait de sa vue qui faiblissait. On lui avait soigné les yeux plusieurs fois : le mal renaissait. Son patron avait dû le mettre à un travail plus facile

et moins bien payé. Un jour, il lui déclara qu'il ne pouvait plus lui donner qu'une tâche de manœuvre; encore le gardait-il par charité. Je saisis l'occasion pour parler aux B... de mon idée, les gagner à la cause de la banlieue. L'homme pourrait s'occuper dans un petit jardin, rendre encore des services; la femme, trouver un petit commerce. Les enfants coûteraient moins à élever; tout le monde se porterait mieux. J'eus de la peine à les décider : les malheureux savaient que le soleil et l'air pur ne nourrissent que les cigales, et je ne sais vraiment d'où je tirais, quant à moi, la confiance que j'avais pour eux!

Après bien des recherches, je découvris un fonds d'épicerie-mercerie à Joinville-le-Pont, qu'une vieille femme cédait en se retirant pour un morceau de pain. Il y avait une maison proprette, trois pièces en bas et quatre en haut, dont le propriétaire, un vieux bonhomme solitaire, gardait une partie, louant le reste pour sa nourriture. La combinaison était avantageuse, et un bout de jardin la rendait plus précieuse encore. J'aurais eu gros cœur de la manquer. Mais il fallait sur-le-champ la somme énorme de deux cents francs, et un troisième

billet quelques mois plus tard. Mon oncle Élie m'aida généreusement. L'exode fut décidé. J'eus la chance de passer mon baccalauréat de philosophie dans les trois mois qui suivirent. Pour la seconde fois, je fis face avec honneur à mes engagements.

Ce fut une grande journée. Dès l'aube, après avoir fait quelques ballots pour le chemin de fer, les B... avaient entassé lits, chaises, table, fourneau, sur deux charrettes à bras. A sept heures, avant d'aller au lycée, j'étais là, assurant le bon ordre du départ, encourageant mes amis, appelant secrètement le sourire de la Providence sur cet humble foyer qui s'en allait tout branlant vers l'inconnu. Les vieux meubles craquaient d'inquiétude ; et les gens, sous leur affairement, cachaient la même résignation, la même angoisse..... Au lycée, pendant la classe du matin, Leibniz s'évertuait vainement à me prouver que le monde actuel est le meilleur des mondes possibles : je trouvais, moi, que le philosophe ne l'avait regardé que dans le miroir complaisant de sa pensée, et je voyais sur la route de Joinville deux charrettes qui tiraient péniblement, s'arrêtaient aux bornes pour prendre haleine et mesurer le chemin, recevaient

les ondées de cet Avril moqueur... C'était un jeudi : mon après-midi était libre. Après un déjeuner hâtif, je prenais le train pour Joinville. J'arrivai vers deux heures, une demi-heure après les charrettes qu'on déchargeait déjà. Du soleil entrait par toutes les fenêtres, meublant à lui seul les pièces où il n'y avait rien à mettre. Les petits couraient du haut en bas, de la cave au jardin; ils n'avaient jamais vu tant d'espace. Leur joie naïve avait dans mon cœur un écho profond. Un moment, la petite fille m'attira dans un coin et me parlant à l'oreille :

— Est-ce que c'est vrai, Monsieur Pierre, qu'il n'y a pas de concierge?

— Mais non, dis-je, c'est bon pour les maisons de Paris, ces monstres-là!

Ses yeux brillèrent, elle courut communiquer la nouvelle à ses frères, et les trois pauvrets eurent une explosion de bonheur que j'entends encore...

Dans le jardin, un vieux cerisier penché sur un puits et deux poiriers au mur étaient blancs comme pour une fête. Le père B... s'arrêta un instant de monter les lits pour venir m'y rejoindre.

— Je pourrai m'occuper là dedans, dit-il. Je

verrai assez clair pour ça. J'apprendrai à faire des légumes. Il n'y a pas si longtemps que les grands-parents cultivaient la terre...

La terre déjà le rappelait à elle. Il mit dans ma main sa main qui tremblait d'avoir tiré la charrette pendant cinq heures :

— Nous vous remercions bien, Monsieur, dit-il.

— Vous me remercierez en vous portant mieux et en étant plus heureux, dis-je.

Je ne doutais pas qu'ils fussent plus heureux — si seulement ils pouvaient manger à leur faim. Mais, au milieu de mon triomphe, il ne m'échappait point que cette condition première de la félicité humaine ne serait peut-être pas remplie. J'avais remplacé les petites ressources dont les B... vivaient encore à Paris par de... belles espérances. Avant de les quitter, je traversai le magasin qui était sur le devant. L'inventaire en fut vite fait. La vieille femme y avait laissé une vingtaine de harengs secs, un sac de lentilles et un de haricots, quelques bonbons rances, et quelques épaves de mercerie. Sans doute, la dizaine de clients qui lui restait s'en irait avec elle. Mme B... n'était pas au bout de ses peines, ni moi de mes soucis. Pourrais-je

les soutenir jusqu'à ce qu'ils eussent repris leur élan? Les enfants grandissaient : aurais-je autant de ressources qu'à Paris pour leur trouver un emploi? Je mis dans ma poignée de main d'adieu aux B... tout ce qui me restait de confiance, et je n'emportai avec moi que des réflexions un peu sombres. La ville étendait ses tentacules plus loin que je ne pensais : elle n'abandonnait pas ses proies si facilement. Ne reprendrait-elle pas, membre à membre sans doute, celle que j'avais cru lui arracher?

En attendant, elle gardait l'aîné, Louis, que je n'avais pas voulu enlever à son apprentissage. Il partait tous les matins à six heures et demie pour trouver en rentrant un souper froid : mais au moins il avait son content d'air à respirer la nuit, et des dimanches qui lui donnaient de l'appétit.

Il n'avait pas fini non plus, celui-là, de me donner du fil à retordre. Un soir, en sortant de l'atelier, il vint me trouver.

— Monsieur Pierre, dit-il, c'est embêtant... Le directeur vient de me donner mon sac...

Je le confessai. Louis avait le sang vif du Parisien, et ses gestes suivaient d'ordinaire trop rapidement les mouvements de son âme.

Sur une observation — injuste et grossière, affirmait-il — du contremaître, il lui avait envoyé sa casquette dans la figure.

Dès le lendemain, je pris mon courage et je fus demander audience au directeur. Il avait la moustache en brosse, un air militaire, et des principes sur la discipline qui rendirent pénibles les débuts de notre entretien. Cependant, il parut soudain se raviser, et je vis alors que son regard était intelligent et bon.

— Mais enfin, pourquoi vous intéressez-vous tant à ce petit bonhomme? dit-il.

— C'est mon ami, dis-je, presque mon frère. Il a des défauts, mais il peut et il doit bien faire.

— Eh bien! soit, je m'arrangerai pour le reprendre. Vous avez sans doute de l'influence sur lui. Tâchez qu'il ait une conduite et un travail excellents pendant deux mois. Je lui ferai des compliments. Il sera sauvé. C'est le seul moyen qui réussisse avec l'ouvrier, quand on peut l'employer. Les reproches et les amendes ne font rien. L'ouvrier est un enfant.

Il abrégea mes remerciements pour me congédier.

Donc le lendemain, après un long entretien

avec moi, Louis rentra à l'atelier, s'appliqua comme un brave et devint rapidement un excellent ouvrier. Il honore aujourd'hui un métier dont il est fier. Il me rappelle parfois son incartade, et comment je la réparai. Cela me fait toujours plaisir, je l'avoue, et j'aime à me redire, avec l'esprit chrétien qui inspirait le grand médecin Paré : « Je l'aidai, Dieu le sauva. »

Hélas! j'ai l'orgueil d'appliquer la même parole à tous les siens; et c'est pourquoi j'ai manqué, je le vois, à la promesse que je m'étais faite de ne pas retracer ici leur histoire. Je veux dire seulement en peu de mots ce qui advint d'eux.

Paris reprit une des filles. L'autre aida si bien sa mère dans la misérable boutique qu'elle en fit, après pas mal de dures années, quelque chose comme une des premières épiceries de Joinville. C'est elle que je vais voir maintenant, un dimanche de printemps et de flânerie, souriante en son beau magasin et parée de bonheur et d'enfants. Le petit infirme mourut à quinze ans, privé d'air dans sa maigre poitrine et de sang dans ses veines bleuâtres depuis trois générations. Son jeune frère eût doublé le tribut au monstre si je ne l'eusse arraché à ses griffes

tout jeune encore. Je le vis reprendre lentement la volonté et le pouvoir de vivre. J'exigeai qu'il fût placé, à treize ans, chez un horticulteur du pays ; et s'il prit, à dix-huit, le chemin de la vie au lieu de celui du cimetière, je crois bien que c'est à moi qu'il le doit. Les B... vécurent assez pour connaître, au soir d'une étape accablante et sombre, quelques instants de repos dans une pâle brise de bonheur. Ils purent emporter au moins dans leur dernier regard le sourire d'enfants qui seraient plus heureux qu'eux.

Je m'excuse encore : comme si vous étiez curieux de savoir tout cela ! Mais les B... sont un peu les fils de ma pensée et de ma sollicitude. J'ai pour les humbles péripéties de leur destinée les complaisances qu'un père a pour les menues prouesses de ses fils. Je vous permets de sourire de moi.

Parce que mon orgueil et ma joie sont au-dessus de votre sourire, après tout. La famille B... arrachée aux suggestions mauvaises de la misère, à l'épuisement des villes, aux dégénérescences physiques et morales qui guettaient les enfants, voilà peut-être mon meilleur titre à la gratitude de mon pays et à l'indulgence de mon Dieu.

Vauvenargues disait : « Tôt ou tard, on ne jouit que des âmes. » Je dirai avec lui : « Tôt ou tard, quand la vie ne mène plus au-dessus de nos têtes son grand train de passions et de rêves, on ne songe plus qu'aux âmes. On se souvient avec plus de joie peut-être du verre d'eau donné à l'une d'elles sur le bord de la route, que des acclamations, de la louange, des heures de triomphe et d'orgueil. Et ne semble-t-il pas vraiment, que les œuvres qu'on a laissées derrière soi, celles même où l'on avait enfermé le plus d'enthousiasmes et de fiertés, celles qu'avait dorées peut-être un rayon de gloire ou de renommée, s'évanouissent dans la brume pour laisser surgir seulement l'image de quelques âmes qu'on a gardées du mal ou remises dans le droit chemin? »

XVIII

ÉPILOGUE

Ainsi coulèrent les jours de mon enfance, emportant dans leur flot léger l'image diverse et curieuse d'un grand pays qu'on appelait la vie. J'ai dit qu'on n'épargnait rien pour nous aider à recueillir tout ce qu'il contenait de sens et de beauté. La paix des choses et l'activité des hommes se reflétaient dans notre âme en images heureuses et graves. Aujourd'hui, quand je songe à ces années lointaines, je suis comme un homme qui repasserait dans son esprit quelque beau voyage accompli jadis, dans un pays merveilleux, avec des guides au savoir inépuisable...

Ce zèle et ces soins que mes parents apportaient à nous faire un si belle enfance ne furent pas perdus. L'homme chemine tout le long de la vie avec le souvenir de ses premières années. Il y puise à son insu les meilleures de ses inspi-

rations, ou les pires. Quand je me retourne vers ma jeunesse, elle a toujours un bon conseil à me donner. Plus je m'éloigne d'elle et mieux j'aperçois ses yeux clairs qui m'encouragent, ses lèvres douces qui me sourient, son doigt levé qui me dit : « Sois bon. Sois pur. Sois fort. Aie confiance. » Je plains ceux qui n'ont pas derrière eux ce bon fantôme.

La plupart des événements de mon enfance furent semblables aux humbles épisodes que j'ai pu retracer ici. Je m'excuserais davantage d'avoir entrepris d'y intéresser mon voisin, si je n'étais persuadé qu'il n'y a pas de petits événements dans une enfance. Il n'y en a guère, d'ailleurs, dans une carrière humaine, si l'on songe que d'un mot, d'une rencontre, d'un regard jeté au bord du chemin, d'une graine perdue que l'oiseau du hasard laisse tomber en passant sur une âme, tant d'inconnu peut naître et tant d'avenir germer. Il n'y en aurait même point dans l'histoire de l'humanité, si l'on en croit l'image hardie où l'effrayant génie d'un Pascal essayait d'enfermer un jour toute la philosophie de l'histoire. Mais, à coup sûr, rien n'est indifférent pour une âme qui s'éveille et qui reçoit les premières impressions de la vie.

L'univers de l'enfant n'est pas semblable au nôtre. La plus juste idée que nous en puissions avoir apparemment, c'est celle qu'il nous donne lui-même dans ses naïfs essais pour représenter le monde sensible. Les dessins du bambin ne montrent à l'ordinaire ni perspective, ni proportions. Ainsi sans doute, dans sa première expérience de l'univers moral, tout est sur le même plan, et l'échelle est renversée. Les graves événements se profilent au loin comme le petit monsieur qui se promène là-bas avec sa canne, tandis que les menus incidents deviennent grands comme le roquet qui devait le suivre et qui se trouve être plus gros que son maître.

Quand j'écoutais, petit, chanter les cloches, et que je demandais pourquoi certaines avaient une voix si douce, si prenante, tandis que d'autres ne remuaient rien en moi, on me disait que les cloches étaient bien difficiles à fondre, et que la moindre fêlure, la moindre impureté du métal, pouvait modifier leur note ou gâter leur timbre. Faut-il davantage pour changer le son d'une âme, à l'heure où elle coule, frémissante, dans le moule que la vie lui a préparé?

Je crois avoir une autre excuse encore à la complaisance avec laquelle j'ai interrogé ici le

miroir du passé. Parmi les images qu'il me renvoyait, si je n'ai guère mis d'ordre, j'ai fait du moins un choix. De toutes mes expériences d'enfant, je n'ai retenu que celles qui, m'apprenant à connaître mon « prochain » sous tous ses visages, me firent une âme fraternelle et sociale. Si j'aime les yeux bleus ou les yeux noirs, si la poésie me fut révélée par Lamartine ou par Leconte de Lisle, si je m'agenouille plus volontiers devant la Force ou devant la Douceur, je laisse à des gens mieux pénétrés que moi de leur importance le soin d'en informer l'univers. En revanche, je n'ai pas cru qu'il fût inutile de rappeler comment on m'apprit à aimer mes semblables, à ne pas faire de différence entre eux sur leur langage ou leur habit, à vouloir pour tous la même justice que pour moi-même, à mettre même, je l'avouerai, un grain de partialité dans ma sympathie pour ceux qui ont besoin qu'un peu d'amour compense ce qu'ils n'ont pas eu de chance au grand partage des destinées.

Peut-être a-t-on vu dans ces pages combien cela me paraissait aisé. Je sais que beaucoup n'en jugeront pas ainsi. Notre éducation, du haut en bas de la société, est bien peu frater-

nelle, en vérité. Ceux qui occupent, par l'heur de la naissance, les bonnes places, sont accoutumés à craindre et à mépriser les autres, dans leurs contacts forcés avec eux; ou encore, à leur octroyer quelque pitié lointaine. Les autres sont dressés à un respect sans dignité ou à une envie sans noblesse; et l'ignorance réciproque enveloppe de ses mauvaises ténèbres cette paix armée.

Je ne dis pas que tout soit foncièrement mauvais dans cet état de choses. Il y a une solidarité nécessaire et excellente entre gens qui ont à peu près la même vie, la même culture, les mêmes intérêts. D'autre part, on ne conçoit pas une société sans des classes, et le mot même de déclassé suffit à évoquer l'imprudence ou l'erreur de ceux qui ne veulent pas se maintenir dans leur sphère naturelle. Mais, dans toutes les classes, il y a des hommes, et qui ont une âme pareille, sortie des mains du même Créateur, appelée à la même destinée éternelle. Cela devrait suffire pour nous empêcher à tout jamais de ressusciter les castes antiques, pour que la distinction des classes ne soit plus qu'une distinction économique nécessaire, et pour qu'un large courant de sympathie et d'aide

mutuelle circule de l'une à l'autre. Je n'ai pas la superstition de l'égalité. Ceux qui y enferment tout leur idéal me paraissent des esprits à bien courte vue. Il faut songer à élever plutôt qu'à niveler, et le but suprême de l'humanité est assurément de faire tous les hommes meilleurs, plutôt que tous égaux. Mais pour cela même il faut qu'une fraternité sincère unisse tous les enfants d'un même sol, que l'exemple des aînés descende librement vers les cadets, que le respect des petits aille au-devant du dévouement des grands, et que l'Envie et le Mépris ne se lèvent pas la nuit pour aller arracher ce que la Justice et l'Amour ont semé pendant le jour. Cette âme commune que le patriotisme peut éveiller subitement chez tout un peuple en face du danger, la force lente et sûre de la raison et de l'amour n'arrivera-t-elle pas à la créer parmi nous, non plus pour une heure, mais pour toujours?

Graves et beaux problèmes, qu'il ne serait pas inutile de sonder obstinément du regard, même si leur solution n'était qu'une Terre promise où l'humanité n'entrera jamais...

Mais parlons plus humblement. Si le spectacle de la vie a toujours sollicité mon esprit à réflé-

chir sur ces choses, et si je me suis plu à cultiver en moi le sens social, c'est que l'exemple des miens en avait déposé de bonne heure le germe au fond de mon cœur. J'ai assez dit combien ma mère avait fait sienne la belle parole de saint Jean : « Celui qui prétend aimer Dieu, qu'il ne voit point, alors qu'il n'aime pas son frère qu'il voit, celui-là est un menteur. » Là était vraiment la pure lumière de sa foi, la pure essence de ses œuvres. Mon père avait su faire de sa profession d'avocat, qui pour d'autres est si souvent l'art d'apprendre aux hommes à léser leur prochain sous le couvert de la loi, un admirable instrument d'équité. Il avait au Palais une réputation qui dépassait le respect dû à son talent, et quand il avait accepté une cause, on savait que non seulement le droit, mais la justice était pour elle. Mon oncle Élie, accoutumé à regarder les choses du présent avec un recul de vingt siècles, les jugeait en libre esprit que les opinions communes et les préjugés du jour n'embarrassaient point. Tandis que, le soir, accroupi devant son âtre somnolent, j'attisais ce qui restait de braise (il m'appelait alors, à l'imitation d'un petit bronze antique de ses collections, son *Puer suffitor*), j'entendais tomber

de ses lèvres maints jugements que de sages esprits eussent qualifié d'anarchiques, mais qui secouaient ma pensée, l'affranchissaient tout à coup des formules courantes, et dressaient devant mes yeux l'image d'une société reposant sur moins d'égoïsmes, de mensonges, de pharisaïsmes et d'injustices.

Ainsi, après que les bonnes fées qui avaient été conviées à ma naissance eurent répandu dans mon berceau toutes les promesses dorées de la vie, il en resta trois, plus aimantes et plus précieuses encore que les autres, qui me dirent : « Nous veillerons sur toi jusqu'à ce que tu sois un homme. Nous empêcherons que les dons de nos sœurs ne te soient funestes. Nous te préserverons du malheur de croire que tous les hommes sont heureux parce que tu l'es. Nous te rappellerons chaque jour que tu as reçu ces trésors moins pour toi-même que pour tes frères. Et nous t'aiderons à en jouir de la meilleure manière, qui est en les multipliant par l'amour. » Ces bonnes fées-là ne sont pas invitées auprès de tous les berceaux des riches. C'est une grande faute, et une grande pitié.

Le souci constant de la justice et de la charité envers le prochain ne fut pas le seul enseigne-

ment par lequel nos parents firent de nous des hommes sociaux. Ils n'épargnèrent rien pour bien nous pénétrer de la loi du travail, et pour nous faire entendre que notre temps et nos forces appartenaient à la société. Nous ne fûmes point des révolutionnaires, en dépit du bon curé d'Harny. Nous apportâmes à la société dont nous faisions partie mieux que des critiques, même justes et salutaires, je veux dire des services réels. Nous avons fait de notre mieux, chacun de nous, pour servir notre pays et notre temps avec désintéressement. Heureuse loi du travail, qui obligeait déjà nos premiers parents dans leur jardin de délices, et qui se fait de jour en jour plus bienfaisante, en nous enseignant plus clairement la solidarité humaine : car quel homme, aujourd'hui, mange le pain qu'il a semé ou vêt la toile qu'il a tissée? Chacun vit du travail de ses frères et les aide en retour à vivre du sien. Celui qui, pouvant s'y soustraire, aime mieux se soumettre à cette loi profonde et fraternelle, a racheté par avance, je veux le croire, sa part de complicité dans le mensonge et l'iniquité sociale. Bénis soient ceux qui nous apprirent à ne pas détourner dans notre jardin d'oisiveté un peu du grand fleuve du travail

humain, sans le grossir en retour de notre flot !

Je n'avais pas vingt ans quand ma mère, toute blanche sur sa dernière couche, me rappela quel homme elle avait voulu faire de moi. Ce me fut une grande douleur, et peut-être une grande grâce. Je compris soudain tout ce qu'elle avait déposé lentement, goutte à goutte, dans le vase précieux de mon cœur d'enfant. J'entrais dans la vie comme elle la quittait — et, sentiment étrange, comme s'il eût fallu qu'elle la quittât pour m'y faire entrer. Aujourd'hui encore, au fond de mes meilleurs pensers et de mes meilleurs actes, je retrouve ce parfum de son âme dont elle avait empli la mienne, et ma vie en demeure imprégnée, malgré l'eau et la boue que j'y ai pu mélanger... Ce parfum, quand j'essaie de le définir, le mot qui vient à mes lèvres est bien celui-ci : la charité du Christ. Ma mère se défendait d'être une sainte, et je ne puis l'en blâmer, si le mystère redoutable de ce nom demeure le secret de Dieu seul. Mais, comme la paix de Dieu gardait toutes ses pensées, la charité du Christ inspirait toutes ses actions. Elle n'en tirait pas les grands renoncements qui mènent aux cloîtres et aux péni-

tences; elle la parait d'un sourire de femme et de grâces bien humaines, et la promenait ainsi parmi le monde et les hommes. Ma mère n'avait pas tous les héroïsmes de la sainteté, mais elle en avait tout le charme et le rayonnement.

Caritas Christi ! Si, de l'âme d'une femme, à travers d'humbles souvenirs, quelque souffle en a passé jusque dans ces pages, je serais heureux qu'il pût aider d'autres âmes à se sentir plus justes et plus fraternelles.

TABLE DES MATIÈRES

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie

Rue Garancière, 8.



